

Deux études sur la poésie bachique arabe :

1. Les précurseurs d'al-Hīra *

Bruno PAOLI

Institut Français du Proche-Orient / Université Bordeaux-3

Lorsqu'on évoque la poésie bachique arabe, le nom d'Abū Nuwās (m. 815) vient immédiatement à l'esprit, tant il vrai que ce poète, qui a donné à la *ḥamriyya* (poème bachique) ses lettres de noblesse, est incontestablement le maître du genre, à tel point qu'il en est souvent considéré comme l'inventeur. Il fut pourtant précédé de quelques décennies par Abū al-Hindī (m. entre 755 et... 795), mort ivre et qui proclamait (mètre *wāfir*)¹ :

إِذَا حَانَتْ وَفَاتِي فَادْفُنُونِي بَكْرِمٍ وَاجْعَلُوا زَقًّا وَسَادِي
وَأَبْرِيقًا إِلَى جَنْبِي وَطَاسًا يَرُوي هَامْتِي وَيَكُونُ زَادِي

A ma mort, enterrez-moi
Dans un champ de vignes, une outre pour coussin,
Une aiguière à mes côtés ; une coupe
Sur ma tête qui sans cesse se déverse et me nourrisse.

Comme le signale Katia Zakharia, une partie de ses poèmes et des anecdotes le concernant fut ultérieurement attribuée à son illustre successeur, ce qui contribua à minimiser son rôle dans la genèse du genre bachique.²

Les auteurs ayant traité du genre bachique n'ont toutefois pas manqué de signaler que ces poètes d'époque abbasside étaient aussi les héritiers d'une tradition déjà ancienne et qu'Abū Nuwās, en particulier, avait été fortement influencé par des poètes comme al-A'sā al-Kabīr (m. vers 630), al-Aḥṭal (m. vers 710) et al-Walīd b. Yazīd (m. 744). Ibn Qutayba, dans l'introduction de son *Kitāb al-šī'r wa-l-šū'arā'*, cite ainsi ce vers du premier des trois (mètre *mutaqārib*)³ :

وَكَأْسٍ شَرَبْتُ عَلَى لَدَّةٍ وَأُخْرَى تَدَاوَيْتُ مِنْهَا بِهَا

Bien des fois, j'ai bu une coupe par plaisir,
Puis une autre pour me guérir de celle-là !

* Je remercie Mohamed Bakhouch, dont la relecture minutieuse, les précieuses remarques et les judicieux conseils m'ont été d'un grand secours.

¹ *Dīwān Abī al-Hindī wa-ahbāri-hi*, n°10, p. 25-26.

² H. Toelle & K. Zakharia, *A la découverte de la littérature arabe*, p. 79.

³ Ibn Qutayba, *Introduction au livre de la poésie et des poètes*, p. 12 ; et *Dīwān al-A'sā al-Kabīr*, n°22, vers 17, p.173. La traduction est celle de Gaudefroy-Demombynes.

Il affirme qu'il était fort apprécié des lettrés arabes de l'époque, au moins jusqu'à ce qu'Abū Nuwās ne le surpasse, exprimant la même idée dans le vers suivant (mètre *basīṭ*)⁴ :

دَعُ عَنكَ لَوْمِي فَإِنَّ اللّومَ إِغْرَاءٌ وَدَاوَنِي بِأَلْتِي كَانَتْ هِيَ الدَّاءُ

Dispense-toi de me blâmer, car le blâme est invitation [à boire].
Mais guéris-moi par cela même qui fut le mal !

Ces deux vers figurent en bonne place dans l'ouvrage que Muhalhil b. Yamūt a consacré aux plagiats d'Abū Nuwās⁵. Il s'agit même du premier cas mentionné par l'auteur dans le chapitre qu'il consacre au genre bachique, sur lequel je reviendrai au moment de conclure cette première étude. Quant aux deux vers d'Abū al-Hindī que j'ai cités, ils rappellent fortement ceux-ci, attribués à Abū Miḥḡan (m. vers 660) et qui traitent de la même idée (mètre *ṭarwīl*)⁶ :

إِذَا مِتُّ فَادْفِنِّي إِلَى جَنْبِ كَرْمَةٍ تُرَوِّي عِظَامِي بَعْدَ مَوْتِي عُرُوقَهَا
وَلَا تُدْفِنِّي بِالْفَلَاةِ فَإِنِّي أَخَفُّ إِذَا مَا مِتُّ أَنْ لَا أَدُوقَهَا

Si je venais à mourir, enterrez-moi près d'une vigne,
Dont les racines, après ma mort, irriguent mes os.
Ne m'enterrez pas dans un désert aride car je crains,
Si je venais à mourir, de ne plus pouvoir y goûter.

Al-Aḡtal et al-Walīd b. Yazīd, poètes d'époque omeyyade, s'étaient eux-mêmes, dit-on aussi, grandement inspirés d'al-A'šā comme d'autres poètes préislamiques ou des débuts de l'islam, tels Imru' al-Qays (m. vers 550), Qays b. al-Ḥaṭīm (m. vers 620) ou encore Ḥassān b. Ṭābit (m. vers 660), dont les œuvres conservées contiennent effectivement un certain nombre de vers bachiques.

Jamal Eddine Bencheikh consacre pour sa part un paragraphe de son article de l'Encyclopédie de l'islam sur la poésie bachique aux « précurseurs d'al-Ḥīra » : « On a souligné, dit-il, le particularisme d'un groupe de poètes [préislamiques] d'al-Ḥīra dont le bachisme constitue une caractéristique dominante, du moins si l'on veut bien se fier aux textes fragmentaires qui sont en notre possession. Une tendance nouvelle semble s'être manifestée dans un milieu plus propice à l'éclosion de la *khamriyya* [...]. L'autonomie du registre tend à s'affirmer, la langue s'assouplit et s'adapte mieux à la nature de l'inspiration, et le poème bachique bref fait son apparition⁷ ». Et de mentionner Muraqqiṣ al-Aṣḡar (m. vers 570), al-Aswad b. Ya'fur (m. entre 580 et 600), Ṭarafa (m. vers 570) et, surtout, 'Adī b. Zayd (m. vers 600) et al-A'šā al-Kabīr (m. vers 630). Ces deux derniers poètes, dit-il encore, doivent être considérés comme de véritables précurseurs, dans la

⁴ Ibn Qutayba, *Introduction au livre de la poésie et des poètes*, p. 12 ; *Dīwān Abī Nuwās*, éd. E. Wagner, vol. 3, n° 1, vers 1, p. 2. Le commentaire d'Ibn Qutayba est le suivant : « *fa-sallaḡa-hu [Abū Nuwās] wa-zāda fī-hi ma'nān āḡara ḡtama'a la-hu al-ḡusn fī ṣadri-hi wa-āḡuzi-hi fa-li-l-A'šā faḡl al-sabq ilay-hi wa-li-Abī Nuwās faḡl al-ziyāda fī-hi* » (trad. M. Gaudefroy-Demombynes : « Abū Nuwās a dépouillé le vers, et il y a introduit une autre idée, qui y a réuni la beauté dans les deux pans de son vers. Al-A'šā a le mérite de l'invention, Abū Nuwās celui de la perfection »). A vrai dire, l'avis d'Ibn Qutayba n'engage que lui. Je trouve pour ma part que le vers d'al-A'šā n'a rien à envier à celui d'Abū Nuwās et que sa chute (*min-hā bi-hā*), en particulier, est très réussie et, si l'on peut dire, étonnamment « moderne ».

⁵ Muhalhil b. Yamūt, *Sariqāt Abī Nuwās*, p. 70.

⁶ *Šarḡ dīwān Abī Miḡḡan al-Taḡafī*, p. 31, à la fin du poème n° 1, dans le cadre d'une anecdote mettant en scène 'Abd al-Malik b. Marwān et le fils du poète, nommé 'Ubayd.

⁷ J.E. Bencheikh, « *ḡamriyya* », p. 1031.

mesure où, chez eux, le registre bachique tend à constituer un registre autonome dont « l'écriture préfigure déjà en partie celle de la grande tradition postérieure⁸ ».

Les poètes mentionnés, s'ils n'ont pas été les inventeurs du genre bachique — l'état lacunaire de nos sources ne permet pas, en effet, de l'affirmer avec certitude —, lui ont en tout cas donné un vocabulaire et un répertoire de thèmes et d'images auxquels ont puisé tous les poètes bachiques des générations et des siècles suivants. C'est à mieux évaluer le rôle qu'ils ont joué dans la genèse du genre et l'influence qu'ils ont pu avoir sur les grands poètes bachiques de l'époque classique, et spécialement Abū Nuwās, que je m'attacherai dans cette étude.⁹

La poésie à la cour d'al-Ḥīra

La cité d'al-Ḥīra, située à proximité du cours moyen de l'Euphrate, au sud-est de l'actuelle Nadjaf, dans le sud de l'Iraq, fut la capitale d'un petit royaume arabe, celui des Laḥmides, qui se maintint durant près de trois siècles et demi, de la seconde partie du III^e siècle de l'ère chrétienne jusqu'au tout début du VII^e, sous la tutelle de l'empire perse sassanide, pour qui elle constituait une place forte protégeant la Mésopotamie contre les incursions des nomades et une ville de caravanes d'importance vitale pour le commerce de transit entre la Perse et la péninsule Arabique. Malgré les services rendus, notamment pour contrôler les tribus arabes de la région, les Laḥmides furent cependant éliminés par les Perses. En 602, le Sassanide Ḥusraw Parviz fit mettre à mort le roi al-Nu'mān b. al-Munḍir, en le faisant piétiner par des éléphants, dit-on, et le remplaça par un Arabe de la tribu des Ṭayy, assisté d'un haut fonctionnaire persan, avant que la cité ne fut finalement placée, en 611, sous l'administration directe des Perses.

Après que les Musulmans eurent vaincu les Perses à Qādisiyya en 637, le général qurayšite Sa'd b. Abī Waqqās fixa l'établissement militaire permanent des conquérants dans la région à six kilomètres au nord-est d'al-Ḥīra, établissement qui devait progressivement devenir la ville de Kūfa. Le développement de cette dernière, appelée à devenir un centre politique, religieux et culturel majeur de l'empire musulman, entraîna le déclin progressif d'al-Ḥīra.

Al-Ḥīra était au « carrefour de trois courants culturels qui agirent les uns sur les autres : un courant persan, un courant arabe païen indigène et un courant byzantin¹⁰ ». Elle joua un rôle important dans le développement de l'écriture arabe et dans sa diffusion dans la Péninsule, d'une part, et, d'autre part, dans l'expansion de religions comme le manichéisme et le christianisme. Le premier roi laḥmide, 'Amr b. 'Adī, fit, vers 275, bon accueil à des missionnaires manichéens venus de Palmyre¹¹. Les sources arabes affirment que c'est d'al-Ḥīra que le manichéisme s'est ensuite diffusé jusque dans le Ḥiǧāz et dressent une liste des « Manichéens de Qurayš » dans laquelle figure notamment Abū Sufyān, le père de Mu'āwiya, premier calife omeyyade¹². Quant au christianisme, il s'était implanté dans plusieurs tribus arabes de la région¹³. Le christianisme nestorien s'implanta solidement à al-Ḥīra au tout début du V^e siècle et un évêché y est attesté à partir de 410¹⁴. Le dernier souverain laḥmide, al-Nu'mān b.

⁸ J.E. Bencheikh, *ibid.*, p. 1031.

⁹ Je dois préciser que cette étude doit une partie de sa substance aux matériaux réunis par Hermann Ferga et de ses développements aux premières conclusions auxquelles celui-ci est parvenu. Voir H. Ferga, « Aux origines de la poésie bachique arabe ».

¹⁰ I. Shahid, « al-Ḥīra », p. 479.

¹¹ M. Tardieu, « L'arrivée des manichéens à al-Ḥīra », p. 15-24.

¹² Ibn Ḥabīb, *Kitāb al-muḥabbar*, p. 161.

¹³ A.-L. de Prémare, *Les fondations de l'islam. Entre écriture et histoire*, p. 253.

¹⁴ A.-L. de Prémare, *ibid.*, p. 254.

al-Munḍir, était vraisemblablement chrétien, tout comme son poète et secrétaire, ‘Adī b. Zayd, qui était d’une famille très anciennement chrétienne et comptait au nombre de ces ‘Ibādīs (littéralement, « serviteurs ») qui appartenaient aux élites cultivées de la ville. C’est probablement à partir d’al-Ḥīra que l’église nestorienne diffusa le christianisme en Arabie orientale, d’une part, et à Nağrān, d’autre part. Enfin, il y avait, autour de la cité, de nombreux monastères : ‘Abd al-Ġanī, dans son histoire d’al-Ḥīra, en recense pas moins de trente-huit !¹⁵

Au VI^e siècle, la cour des rois d’al-Ḥīra, sous les règnes d’al-Munḍir b. Imru’ al-Qays (503-554), de ses trois fils, ‘Amr (554-570), Qābūs (570-573) et al-Munḍir (573-576), et, surtout, du fils de ce dernier, al-Nu‘mān b. al-Munḍir (577-602), devint un centre d’activité littéraire et artistique qui fit bon accueil à nombre de poètes arabes de l’époque : ‘Abīd b. al-Abraṣ (m. vers 550), Ṭarafa b. al-‘Abd (mort vers 560), al-Musayyab (m. vers 570), Muraqqiṣ al-Aṣḡar (m. vers 570), al-Mumazzaq (m. vers 570), Aws b. Ḥaḡar (m. vers 570), Salāma b. Ġandal (m. vers 570), ‘Amr b. Kulṭūm (m. entre 560 et 580), al-Ḥārīt b. Ḥilliza (m. vers 570-580), al-Mutalammis (m. vers 580), Laqīt b. Ya‘mur (m. vers 580), al-Muṭaqqib al-‘Abdī (m. vers 590), al-Aswad b. Ya‘fur (m. entre 580 et 600), al-Nābiġa al-Dubyanī (m. vers 600), al-A‘šā al-Kabīr (m. vers 630) et Ḥassān b. Ṭābit (m. vers 660) sont de ceux-là, et encore cette liste n’est-elle pas exhaustive¹⁶. Certains parmi eux, comme Aws, al-Musayyab, al-Nābiġa, al-Ḥārīt et al-Muṭaqqib, ont dédié aux souverains laḥmides de leur temps un ou plusieurs panégyriques, et il est probable que ces poèmes ont servi de modèles aux panégyristes des générations suivantes, d’une part, et à Ibn Qutayba (m. 889), d’autre part, qui définit, dans l’introduction de son *Livre de la poésie et des poètes*, le cadre tripartite de la *qaṣida*, idéalement constituée d’un *nasīb* (prologue amoureux), d’un *raḥīl* (périple) et d’un *madīḥ* (éloge).¹⁷

Les érudits arabes médiévaux ont conservé dans des proportions significatives des vers composés par deux poètes citadins d’al-Ḥīra au VI^e siècle. Le premier, Abū Du‘ād al-Iyādī, fut l’écuyer ou le connétable du roi al-Munḍir III (503-554) et aurait donc vécu durant la première moitié du VI^e siècle. Il est resté célèbre pour ses descriptions de chevaux mais ne s’est par contre pas illustré dans le genre bachique. Sa poésie a été très partiellement conservée, comme en attestent les nombreux fragments courts et vers isolés que contient la recension de Grünebaum¹⁸.

¹⁵ ‘A. ‘Abd al-Ġanī, *Tārīḥ al-Ḥīra*, p. 45-73.

¹⁶ Pour un inventaire plus complet, je renvoie à ‘A. ‘Abd al-Ġanī, *Tārīḥ al-Ḥīra*, p. 365-469.

¹⁷ Ibn Qutayba, *Introduction au livre de la poésie et des poètes*, p. 13-14. On pense en particulier au célèbre panégyrique qu’al-Nābiġa al-Dubyanī dédia au roi laḥmide al-Nu‘mān IV, qui est parfois compté au nombre des *Mu‘allaqa-s* (*Dīwān al-Nābiġa al-Dubyanī*, poème n°1, p. 14-28). Il débute par un *dīkr al-aṭlāl* dédié à Mayya (*yā dāra Mayyata...*, vers 1-6) et continue avec un *raḥīl* (vers 7-19), introduit par ce vers de transition : « Détourne les yeux de ce que tu vois, car le passé ne revient pas / et relève les bois de la selle sur une chamelle pétulante et robuste comme l’onagre » (*fa-‘addi ‘ammā tarā ‘id lā-rtiġā’a la-bū / wa-nmi l-qutūda ‘alā ‘ayrānatin ‘uġudi*). Une comparaison de sa chamelle avec une gazelle de Waġra (vers 9-10) sert ensuite de prétexte à la description d’une scène de chasse (vers 11-19). Le vers 20 est un vers de transition entre *raḥīl* et *madīḥ* : « [Ma chamelle], dit-il, me conduira vers Nu‘mān, ce prince qui répand ses bontés sur tous, qu’ils soient proches ou éloignés » (*fa-tilka tubliġu-nī n-Nu‘māna ‘inna la-bū / faḍlan ‘alā n-nāsi fi l-adnā wa-fi l-ba‘adi*). Le panégyrique qui suit, par lequel le poète essaie d’obtenir le pardon du souverain, dont il a perdu les faveurs pour quelques mots ou vers déplacés, est un modèle du genre, sans aucun doute l’un des plus beaux panégyriques qu’ait composé un poète de cette époque. Les enchaînements y sont « travaillés », les deux vers de transition étant en effet syntaxiquement reliés à ce qui précède : dans le vers 7, « ce que tu vois » (*mā tarā*) n’est autre que le lieu du campement abandonné par Mayya et les siens, décrit dans les vers qui précèdent ; et dans le vers 20, *tilka* désigne la chamelle dépeinte par al-Nābiġa dans le *raḥīl*.

¹⁸ Les vers qui lui sont attribués ont été réunis par G. von Grünebaum, « Abū Du‘ād al-Iyādī : Collection of Fragments ». Cet article a été traduit en arabe dans G. von Grünebaum, *Dirāsāt fi al-*

Le second, ‘Adī b. Zayd, appartenait à un clan des Tamīm, les Imru’ al-Qays b. Zayd Manāt. L’un de ses aïeux, Ayyūb b. Maḥrūf, coupable de meurtre, s’était réfugié et établi à al-Ḥīra. C’est là que naquit ‘Adī, probablement vers le milieu du VI^e siècle. Il était donc citadin (*qarawī*)¹⁹. Il était aussi chrétien (*naṣrānī*) comme son père, sa mère et l’ensemble de sa famille. Son père, Zayd, qui parlait et écrivait aussi bien l’arabe que le persan, fut secrétaire du roi de Perse, Ḥusraw Ier (531-579) et ‘Adī, qui maîtrisait également les deux langues, lui succéda dans cette fonction. Jouissant d’une grande considération auprès des habitants d’al-Ḥīra, où il avait toujours sa résidence, il contribua à l’accession au trône d’al-Nu‘mān b. al-Mundir (577-602), lequel lui aurait donné la main de sa fille, Hind. Mais il tomba ensuite en disgrâce et mourut au cachot, probablement en 599 ou en 600²⁰. Bien qu’ils le considèrent généralement comme un poète éloquent (*faṣīḥ*), les érudits médiévaux ne s’accordent pas quant à savoir s’il faut le compter au nombre des *fuḥūl*²¹. Comme le signale l’auteur du *Kitāb al-aḡānī*, « de nombreux défauts ont été relevés [dans sa poésie]. Al-Aṣma‘ī et Abū ‘Ubayda disaient qu’il était aux poètes ce que Canope [Suhayl] est aux astres : il voulait rivaliser avec eux sans pouvoir les égaler, tout comme Umayya b. Abī al-Ṣalt [m. vers 630] ou, parmi les poètes musulmans, al-Kumayt [m. 743] et al-Ṭirimmāḥ [m. vers 730 ?], au sujet desquels al-‘Aḡḡāḡ [m. vers 720] racontait qu’ils venaient le questionner sur des mots rares (*al-ḡarīb*), dont il leur fournissait le sens, pour ensuite en faire un usage inapproprié. Comme on lui demandait pourquoi, il répondait : « Parce qu’ils étaient citadins et décrivaient ce qu’ils n’avaient point vu et en restituaient une image inexacte ; tandis que moi, qui suis bédouin [badawī], je décris ce que j’ai vu avec fidélité ». Et il en va de même de ‘Adī et Umayya²² ». Du *dīwān* de ‘Adī ne nous est parvenue qu’une seule recension, celle qu’en a fait Ibn Durayd (m. 933). Elle contient vingt-trois poèmes, soit quatre cent soixante-treize vers, et a été éditée d’après un *unicum* conservé à la Bibliothèque abbasside d’al-Baṣra, par Muḥammad al-Mu‘ayba, qui a complété la recension d’Ibn Durayd en y ajoutant tous les vers ou fragments attribués à ‘Adī qui sont cités dans la littérature arabe classique et qui ne figurent pas dans la recension d’Ibn Durayd, soit, en tout, trois cent quarante huit vers de plus²³.

Les philologues arabes considéraient la langue d’Abū Du‘ād et de ‘Adī b. Zayd comme « non naḡdienne », c’est-à-dire non conforme à la langue commune (*koyne*) employée par les poètes anciens. Pourtant, sous ses aspects morphologique, syntaxique et formulaire, la langue de ces deux poètes paraît tout à fait dans la norme et rien ne semble justifier le jugement émis par les érudits médiévaux. Si l’on

adab al-‘arabī, p. 243-280. L’éditeur de l’ouvrage, Maḥmūd Yūsuf Naḡm, a révisé l’édition et les références des poèmes et vers colligés par Grünebaum.

¹⁹ C’est le terme employé par al-Isfahānī, *Kitāb al-aḡānī*, vol. II, p. 97. Il signifie littéralement « villageois », mais il ne fait pas de doute qu’il faut comprendre ici « sédentaire » ou « citadin. »

²⁰ Pour plus de détails, je renvoie à la longue notice que lui consacre al-Isfahānī, *ibid.*, vol. II, p.97-156.

²¹ Voir al-Isfahānī, *ibid.*, vol. II, p. 97. *Fuḥūl* est le pluriel de *faḥl*, qui désigne « l’étalon » et est employé métaphoriquement par les philologues et poéticiens classiques pour désigner les meilleurs poètes. Voir notamment al-Siḡistānī, *Kitāb fuḥūlat al-ṣu‘arā’*. Dans cet ouvrage, l’auteur interroge son maître, al-Aṣma‘ī et rapporte son avis sur un certain nombre de poètes préislamiques et du premier siècle de l’islam. Concernant ‘Adī b. Zayd, al-Aṣma‘ī est catégorique : « Il n’est pas un étalon, dit-il, ni même une femelle. » (*laysa bi-faḥl wa-lā ‘untā*). Mais Abū Ḥātim al-Siḡistānī ajoute : « La seule raison pour laquelle je l’ai interrogé [sur ce poète] est que j’avais entendu Ibn Munādir affirmer qu’aucun poète ne devrait être rangé au-dessus de lui. » (*sami‘tu Ibn Munādir lā yuqaddim ‘alay-hi ‘aḥadan*) (al-Siḡistānī, *ibid.*, p. 11). Par contre, Ibn Sallām al-Ḡumāḥī le fait figurer dans la quatrième classe des *fuḥūl* (*Ṭabaqāt fuḥūl al-ṣu‘arā’*, vol. I, p. 150).

²² Al-Isfahānī, *Kitāb al-aḡānī*, vol. II, p. 97.

²³ *Dīwān ‘Adī b. Zayd al-‘Ibādī*, éd. M.Ḡ. al-Mu‘ība, Bagdad, Ministère de la culture, 1965. Dans le manuscrit d’al-Baṣra, conservé sous la cote 152-Ā, le *dīwān* de ‘Adī se trouve à la suite du texte de la *Ḡamharat al-‘arab* du même Ibn Durayd. La copie est datée de 1272 de l’hégire (1856 ap. J.-C.).

excepte d'évidentes différences de style entre ces poètes et les poètes nomades d'Arabie centrale, les déviations proprement linguistiques qui peuvent être décelées dans leur poésie se limitent en fait au lexique, avec une proportion importante de mots rares, souvent d'origine iranienne, que l'on retrouve chez l'un et chez l'autre, ou également chez l'un ou l'autre des poètes ayant plus ou moins assidûment fréquenté la cour d'al-Ĥīra. C'est le cas par exemple du mot *daḥḍār*, qui désigne une pièce d'étoffe précieuse que l'on étendait sur le trône des rois de Perse, employé uniquement par 'Adī et Abū Du'ād puis, plus tard, par Kumayt, poète d'époque omeyyade²⁴ ; de l'adjectif *dulāmiṣ*, signifiant « brillant, étincelant », employé par Abū Du'ād et al-A'šā²⁵ ; et de *ḥanāṭīl*, pluriel de *ḥanṭāl*, « étendu en longueur » ou « détaché du reste, du gros du troupeau ou des nuages », employé par Abū Du'ād et al-Mutaqqib al-'Abdī.²⁶

Un certain nombre de ces mots étrangers qui sont ensuite entrés dans l'usage se trouvent n'être employés, avant l'islam, que par l'un ou l'autre des poètes d'al-Ĥīra. C'est le cas, dans le champ lexical qui nous intéresse ici, du mot *ibrīq* pl. *abārīq* (aiguière, ar. *inā'* et *wi'ā'*), tiré du persan *ābrīz*, employé uniquement, avant l'islam, par 'Adī b. Zayd et Salāma b. Ġandal, dont on sait qu'il a fréquenté la cour d'al-Ĥīra, dans les vers suivants (le premier, de 'Adī et les deux suivants, de Salāma, mètres *ḥafīf* et *ṭawīl* respectivement)²⁷ :

ثُمَّ نَادُوا عَلَى الصَّبُوحِ فَجَاءَتْ فَيِنَّةٌ فِي يَمِينِهَا إِبْرِيْقُ

Ils ont commandé un vin du matin et une chanteuse²⁸
Est venue à eux, une aiguière dans la main droite.

فَبِتُّ كَأَنَّ الْكَاسَ طَالَ اِعْتِيَادُهَا عَلَيَّ بِصَافٍ مِنْ رَحِيْقٍ مُرَوَّقِ
كُرِيْحٍ ذَكِيِّ الْمِسْكِ بِاللَّيْلِ رِيْحُهُ يُصَفِّقُ فِي إِبْرِيْقٍ جَعِدٍ مُنْطَقِ

J'ai passé la nuit comme si les coupes n'avaient cessé de tourner
Autour de moi, emplies du plus pur des vins, nectar clarifié.

Son parfum rappelle celui, entêtant, du musc dans la nuit.

On le laisse décanter dans l'aiguière d'un échanson aux cheveux crépus, à la
[taille ceinte.

Le pluriel est employé par 'Adī mais aussi par 'Abīd b. al-Abraṣ, lequel compare le goût de la bouche de l'aimée au meilleur des vins (*mudāma muša'šā'a*), coupé avec de l'eau de pluie (litt. « l'eau des nuages », *mā' saḥābin*) et servi dans des aiguières d'argent (*abārīqi fiḍḍatin*)²⁹.

²⁴ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 3, vers 2, p. 37 ; G. Von Grünebaum, « Abū Du'ād al-Iyādī, collection of fragments », n° 34, vers 32, p. 266 ; *Ši'r al-Kumayt b. Zayd al-Asadī*, vol. I, n° 203, vers 1, p. 175 ; et n° 211, vers 2, p. 179.

²⁵ G. Von Grünebaum, « Abū Du'ād al-Iyādī, collection of fragments », n° 37, vers 5, p. 268 ; *Dīwān al-A'šā al-Kabīr*, n° 19, vers 2, p. 149.

²⁶ G. Von Grünebaum, « Abū Du'ād al-Iyādī, collection of fragments », n° 57, vers 5, p. 278 ; *Dīwān šī'r al-Mutaqqib al-'Abdī*, n° 1, vers 29, p. 50.

²⁷ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 13, vers 13, p. 78 ; *Dīwān Salāma b. Ġandal*, n° 3, vers 6, p. 158.

²⁸ La traduction du terme *qayna* est problématique : à la fois chanteuse, musicienne, serveuse et courtisane, la *qayna* (pl. *qiyān*) compte parmi les acteurs principaux des scènes bachiques décrites par les poètes arabes. A son sujet, voir ci-dessous, p. 38-40.

²⁹ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 15, vers 4, p. 82 ; n° 44, vers 1, p. 126 ; et n° 158, vers 1, p. 201 ; *The Dīwāns of 'Abīd Ibn al-Abraṣ, of Asad, and 'Amir Ibn at-Ṭufayl, of 'Amir Ibn Ṣa'ṣa'ab*, n° 8, vers 3, p. 29.

Des exemples comme celui-ci font bien voir comment un certain nombre de mots étrangers devenus courants en arabe y ont vraisemblablement été introduits par l'intermédiaire des poètes d'al-Ḥīra³⁰. D'autres mots étrangers rares employés par ces poètes ont par contre disparu de l'usage, comme *abyal* (moine chrétien, act. *rāhib*) ou *fayḡ* (du perse *payk*, messenger à pied), pour ne citer que ceux là. Ce sont ces termes étrangers et rares qui ont vraisemblablement motivé les jugements sévères émis par les philologues médiévaux sur la langue d'Abū Du'ād et de 'Adī b. Zayd³¹. Ils permettent aussi de se faire une idée, entre autres, de l'influence iranienne qu'ont pu subir ces poètes. La façon dont ils ont adapté à la langue arabe un certain nombre de mots persans donne à penser que cette influence ne s'est vraisemblablement pas limitée à quelques emprunts lexicaux, mais qu'elle a aussi touché d'autres aspects de l'art poétique, images, thèmes ou mètres par exemple.

Quoi qu'il en soit, il semble bien que la cour d'al-Ḥīra favorisa alors l'éclosion d'une tradition poétique sensiblement différente de celle des grandes tribus d'Arabie centrale, tant pour ce qui concerne les thèmes traités et la forme des poèmes que pour ce qui est du style, du vocabulaire et des mètres. Comme le dit Blachère, c'est à al-Ḥīra que, « *pour la première fois, la tradition poétique amenée du désert ou des steppes environnantes se trouve aux prises avec un milieu où se décèlent des influences étrangères. Ici, le Paganisme est battu en brèche par le Christianisme et le Manichéisme ; l'Iran y est entrevu avec sa religion, ses cadres administratifs, l'apport matériel de sa civilisation. Le poète de tribu n'a pu demeurer insensible à ce monde où d'ailleurs il ne se sentait pas étranger. Dans la mesure où nos textes en vers peuvent être invoqués en témoignage, la langue poétique, à Ḥīra, s'est chargée de termes araméens ou iraniens, très insolites, suspects plus tard aux yeux des lexicographes iraqiens ; peut-être l'instrument poétique a-t-il reçu là ses premiers assouplissements ; du vers, devaient s'être éliminés déjà les termes trop bédouins ; sous l'influence de l'ambiance citadinité, des clichés, des comparaisons s'imposèrent aux artistes. Enfin le lyrisme que portait en soi le poète du Désert se rajeunit au contact d'une pensée religieuse exprimée en arabe. Simple prélude au renouveau d'une tradition poétique limitée ailleurs à la vie du Nomade ? Nul ne saurait le contester. A Ḥīra s'est ébauchée la personnalité du poète telle qu'elle s'épanouira à Bassora et à Coufa quand l'Iraq deviendra le cerveau de la civilisation arabo-islamique. La chute des Lahmides, en 602, et la dispersion du cercle poétique constitué par ces rois vont amener les poètes à tourner ailleurs leurs regards* ³² », vers la Yamāma et vers les cités de Naḡrān, Ṭā'if, Médine et la Mecque. Blachère dit encore : « *A coup sûr, on sent à Ḥīra une ambiance, une tonalité*

³⁰ C'est également le cas du mot *dibāḡ* (pl. *dayābiḡ* et *dabābiḡ*), emprunté au pehlevi *dīvbaḡ* (litt. « tissé par le démon ») ou *dibāk*, qui désigne un vêtement de soie (en persan moderne, *dibāh* et *dibā*). On ne le trouve, avant l'islam, que chez 'Adī b. Zayd, al-Mutalammis et al-Ṭufayl al-Ġanawī (*Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 72, vers 3, p. 138; *Dīwān šī'r al-Mutalammis al-Ḍubā'i*, n° 13, vers 4, p. 230; *Dīwān al-Ṭufayl al-Ġanawī*, n° 24, vers 6, p. 104). Il est ensuite entré dans l'usage. Il serait trop long d'énumérer l'ensemble des poètes postérieurs ayant employé ce terme. Citons seulement Ibn Muqbil (m. vers 660), Ḍū al-Rumma (m. 725), Ru'ba b. al-'Aḡḡāḡ (m. 762), Abū Nuwās (763-813), al-Buḥturī (821-897), Ibn al-Mu'tazz (861-908) et Ibn Zaydūn. (1003-1070). Mentionnons aussi le substantif *rasan* (corde, tiré du persan), dont 'Adī est le seul poète préislamique à faire usage (*Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 125, vers 12, p. 175). Ce mot est ensuite rentré lui aussi dans l'usage et a donné le verbe *rasana* (lier avec une corde, museler un cheval), le substantif *marsan* (nez, haut du nez où repose la muserolle), l'adjectif *marsūn* (muselé) et l'expression *'alā raḡmi marsanihi* (malgré lui). C'est aussi le cas des mots *qindīl* (lampe), emprunté au grec par l'araméen (*Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 28, vers 3, p. 117), et *qisṭās* (balance), emprunté au latin, ainsi que de bien d'autres encore, qui sont ensuite entrés dans l'usage (*Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 92, vers 12, p. 151).

³¹ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 8, vers 15, p. 61 (*abyal*); n° 3, vers 18, p. 39; n° 5, vers 15 p. 47; et n° 11, vers 19, p. 71 (*fayḡ*). Pour un inventaire complet des mots étrangers employés par 'Adī b. Zayd, je renvoie à 'A. al-'Arif, « *Al-alfāz al-mu'arraba wa-l-daḥīla fi šī'r 'Adī b. Zayd al-'Ibādī* ».

³² R. Blachère, *Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du XV^e siècle de J.-C.*, vol. II, p. 347.

qui tendent à créer un particularisme ; par sa proximité des grands nomades d'Arabie Centrale et Orientale, par ses contacts avec les groupes euphratiens et le monde iranien, ce centre a créé chez les poètes qui y sont nés ou qui y ont séjourné des besoins et des moyens d'expression qui les distinguent du reste de la Péninsule³³ » ; et d'ajouter : « En l'état de notre documentation, nous sentons l'existence d'une tradition particulière avec des dominantes bachiques, élégiaques et religieuses. Il n'est toutefois pas possible, dit-il encore, d'aller au-delà de cette impression³⁴ ». Une lecture attentive des vers bachiques attribués aux poètes ayant fréquenté la cour d'al-Hīra permet pourtant, comme nous allons le montrer à présent, de dépasser ce simple constat, confirmant l'importance à accorder, dans la genèse du genre, à 'Adī b. Zayd mais aussi à des poètes comme al-Musayyab, Muraqqiṣ al-Aṣḡar et al-Aswad b. Ya'fur.³⁵

Thèmes bachiques et poèmes bachiques

Si les thèmes bachiques étaient déjà à l'honneur dans la poésie arabe bien avant les débuts de l'islam, ils ne faisaient pas, à l'époque, de l'avis général, l'objet de poèmes indépendants mais étaient insérés, à des titres divers, dans des compositions polythématiques. Bencheikh mentionne les *Mu'allaqas* de Ṭarafa, Labid et 'Amr b. Kulṭūm, qui sont particulièrement représentatives de ce procédé³⁶. Chez Ṭarafa, l'évocation du vin se trouve insérée dans un passage où il nous livre sa philosophie de la vie, qui consiste à profiter des plaisirs qu'elle offre tant qu'il en est encore temps (mètre *ṭarwīl*)³⁷ :

وَلَوْلَا ثَلَاثٌ هُنَّ مِنْ عَيْشَةِ الْفَتَى وَجَدَّكَ لَمْ أَحْفَلْ مَتَى قَامَ عُوْدِي
فَمِنْهُنَّ سَبْقِي الْعَاذِلَاتِ بِشْرَبَةٍ كَمَيْتٍ مَتَى مَا تُعَلُّ بِالْمَاءِ تُزِيدِ

Sans [la passion de] trois choses dans la vie de l'homme,
Par ton aïeul ! Peu m'importerait de savoir l'heure de ma mort.
C'est d'abord, devant les réprimandes, le plaisir de boire
Un vin aux reflets fauves qui mousse dès que l'eau s'y mêle.

Ses deux autres passions, dit-il ensuite, sont les femmes et les chevaux. Et d'ajouter un peu plus loin³⁸ :

كَرِيمٌ يُرَوِّي نَفْسَهُ فِي حَيَاتِهِ سَتَعْلَمُ إِنْ مِتْنَا غَدًا أَيُّنَا الصَّدِي

Je suis généreux de ma vie, je la passe à m'abreuver [de vin].
S'il faut mourir demain, tu verras qui, de nous deux, aura [le plus] soif.

Dans la *Mu'allaqa* de Labīd, c'est à la suite d'une longue description de sa chamelle que le poète évoque ses plaisirs, sa générosité et son goût de la vie (mètre *kāmīl*)³⁹ :

³³ R. Blachère, *ibid.*, vol. II, p. 363.

³⁴ R. Blachère, *ibid.*, vol. II, p. 363.

³⁵ Al-Aswad b. Ya'fur, dit al-A'ṣā Nahṣal, fut, semble-t-il, comme 'Adī, dont il était le contemporain, très proche du dernier roi d'al-Hīra, al-Nu'mān b. al-Mundīr (Abū Qabūs) et les deux poètes furent donc vraisemblablement en concurrence.

³⁶ J.-E. Bencheikh, « *ḥamriyya* », p.1030.

³⁷ Ibn al-Anbārī, *Ṣarḥ al-qaṣā'id al-sab' al-ṭiwāl al-ḡābiliyyāt*, vers 56-57, p. 194. La traduction est largement inspirée de celle de J.-J. Schmidt, *Les Mu'allaqāt. Poésie arabe pré-islamique*, p. 89.

³⁸ Ibn al-Anbārī, *Ṣarḥ al-qaṣā'id al-sab' al-ṭiwāl al-ḡābiliyyāt*, vers 62, p. 198.

³⁹ *Ṣarḥ dīwān Labīd b. Rabī'a al-Āmirī*, n° 48, vers 57-61, p. 313-315.

بَلْ أَنْتِ لَا تَدْرِينَ كَمْ مِنْ لَيْلَةٍ
 قَدْ بَتُّ سَامِرَهَا وَغَايَةَ تَاجِرِ
 أَغْلِي السِّبَاءِ بِكُلِّ أَدَكْنٍ عَاتِقِ
 وَصَبُوحِ صَافِيَةٍ وَجَذْبِ كَرِينَةٍ
 بَادَرْتُ حَاجَتَهَا الدَّجَاجَ بِسُحْرَةٍ
 طَلِقِ لَذِيذِ لَهْوِهَا وَنِدَامِهَا
 وَاقْبِتِ إِذْ رُفِعَتْ وَعَزَّ مُدَامِهَا
 أَوْ جَوْنَةٍ فُدِحَتْ وَفُضَّ خِتَامِهَا
 بِمُؤْتَرٍ تَأْتَالُهُ إِبِهَامِهَا
 لِأَعْلٍ مِنْهَا حِينَ هَبَّ نِيَامِهَا

Mais toi, tu ne sais pas combien de nuits, pleines de douceur
 Et de divertissements délicieux, avec des compagnons d'ivresse,
 J'ai passées à veiller, et combien d'enseignes de marchands
 J'ai visitées, dressées, en quête des vins les plus rares,
 Acquis à prix d'or, dans des outres goudronnées,
 Ou des jarres où l'on puise après en avoir fait sauter le cachet,
 Et combien de vins purs du matin j'ai dégustés, écoutant, sous le charme,
 Une chanteuse effleurant du doigt les cordes de son luth,
 [Vins] dont le pressant besoin m'avait fait devancer le chant du coq,
 Pour m'en abreuver tandis que s'éveillent les dormeurs.

'Amr b. Kulṭūm, enfin, commence son poème par une allusion au vin plutôt
 que par la traditionnelle évocation des campements abandonnés (mètre *wāfir*)⁴⁰ :

أَلَا هُبِّي بِصَحْنِكَ فَاصْبَحِينَا
 مُشْعَشَعَةً كَأَنَّ الْحُصَّ فِيهَا
 تَجُورُ بِذِي اللَّبَانَةِ عَنْ هَوَاهُ
 تَرَى اللَّحْزَ الشَّحِيحَ إِذَا أَمِرَّتْ
 صَبْنَتِ الْكَأْسَ عَنَّا أُمَّ عَمْرُو
 وَمَا شَرُّ الثَّلَاثَةِ أُمَّ عَمْرُو
 وَكَأْسٌ قَدْ شَرِبْتُ بِبَعْلَبَكْ
 وَلَا تُبْقِي حُمُورَ الْأَنْدَرِينَا
 إِذَا مَا الْمَاءُ خَالَطَهَا سَخِينَا
 إِذَا مَا ذَاقَهَا حَتَّى يَلِينَا
 عَلَيْهِ لِمَالِهِ فِيهَا مُهِينَا
 وَكَانَ الْكَأْسُ مَجْرَاهَا الْيَمِينَا
 بِصَاحِبِكَ الَّذِي لَا تَصْبَحِينَا
 وَأُخْرَى فِي دِمَشْقَ وَقَاصِرِينَا

Lève-toi avec ton aiguière et sers-nous,
 Sans rien en laisser, de ces vins venus d'al-Andarin.
 Des vins aux reflets safranés, qui scintillent comme l'or
 Lorsqu'on les mélange avec de l'eau chaude,
 Et qui libèrent l'homme des affres de sa passion
 Pour peu qu'il en goûte assez pour adoucir [son mal].
 [Un vin] pour lequel le plus grand des avarés,
 Voyant danser les coupes, dépenserait tout son bien.
 Oum Amr ! Pourquoi donc tarder à me servir,
 Et ne me laisser boire qu'en dernier ?⁴¹
 Aurais-je moins de mérites que mes compagnons
 Pour que [tu oses] ainsi prolonger ma soif ?
 Combien de coupes ai-je bues à Baalbeck,
 Et combien d'autres encore, à Damas et à Qāṣirīn !

⁴⁰ Ibn al-Anbārī, *Ṣarḥ al-qaṣā'id al-sab' al-tiwāl al-ghābiliyyāt*, vers 1-7, p.371-377.

⁴¹ Littéralement, « la coupe tourna vers la droite ». D'après les commentaires, ceci eut pour résultat que le poète fut le dernier servi.

De tels exemples pourraient être multipliés à l'envi ; ils attesteraient tous, apparemment, de l'absence d'un registre bachique autonome, les développements bachiques étant le plus souvent intégrés aux thèmes de *nasīb* : nombre de poètes, séduits par la bouche de l'aimée, ont décrit son goût délicieux en le comparant au vin ou au miel et que cette image constitue un cliché récurrent dans les descriptions de la femme aimée ; et de *fahṛ* : boire du vin, affirme Ibn Qutayba, « rend le lâche courageux ⁴² » et, comme le dit 'Amr b. Kulṭūm dans les vers cités ci-dessus, peut rendre généreux le plus avare des hommes, prêt à dilapider sa fortune pour boire jusqu'à plus soif ⁴³. Ils sont aussi souvent mêlés de *ḥikma*, comme dans cette courte pièce de 'Amr b. Qamī'a (m. vers 540) que l'on peut à juste titre considérer comme l'un des plus anciens poèmes bachiques qui nous soient parvenus ⁴⁴ :

يا رَبِّ مَنْ أَسْفَاهُ أَحْلَامُهُ	أَنْ قِيلَ يَوْمًا إِنَّ عَمْرَأَ سَكُورُ
إِنْ أَكُّ مِسْكَيرًا فَلَا أَشْرَبُ	وَعَلَا وَلَا يَسْلُمُ مِثِّي الْبَعِيرُ
وَالزَّقُ مُلْكٌ لِمَنْ كَانَ لَهُ	وَالْمُلْكُ فِيهِ طَوِيلٌ وَقَصِيرُ
فِيهِ الصَّبُوحُ الَّذِي يَجْعَلُنِي	لَيْثَ عَفْرَيْنَ وَالْمَالُ كَثِيرُ
فَأَوَّلَ اللَّيْلِ فَتَى مَاجِدٌ	وَأَخْرَ اللَّيْلَ ضَيْعَانُ عَثُورُ
قَاتَلِكِ اللَّهُ مِنْ مَشْرُوبَةٍ	لَوْ أَنَّ ذَا مَرَّةٍ عَنْكَ صَبُورُ

Combien d'hommes leurs sens n'ont-ils pas rendu fous,
Au point qu'on dise un jour : "Vraiment, 'Amr est un ivrogne !"

Si je suis un grand buveur, au moins ne bois-je pas
Sans y avoir été invité, et [la bride] du chameau ne m'échappe pas.

L'outre de vin est un royaume pour celui qui la possède,
Mais ce royaume est à la fois long et court.

Il s'y trouve la ration du matin, qui fait de moi
Un lion de 'Ifirrīn, comblé de biens,

Aux premières heures de la nuit, un valeureux jeune homme,
Et au bout de la nuit, une hyène errante et désorientée.

Que Dieu te maudisse, ô dive boisson !
Si seulement je pouvais, juste une fois, me détourner de toi !

Les quatre derniers vers de ce fragment sont également attribués à Muraqqiṣ al-Aṣḡar (m. vers 570), le propre neveu de 'Amr b. Qamī'a, qui fréquenta, comme son oncle, la cour d'al-Ḥīra. Ce poème, mêlant *fahṛ* (le vin fait de moi un lion, un guerrier valeureux) et *ḥikma* (si seulement je pouvais m'abstenir) ne contient pas de description du vin ni de scène bachique. A 'Amr sont aussi attribués quelques vers bachiques insérés dans des développements de *nasīb* et de *fahṛ*, sur le modèle illustré précédemment par les *Mu'allaqa*-s de Ṭarafa, Labīd et 'Amr b. Kulṭūm. On y trouve notamment la première attestation de cette image qui deviendra par la suite un cliché dont nombre de poètes feront usage et qui consiste à comparer le goût de la

⁴² Ibn Qutayba, *Kitāb al-'aṣrība*, p. 88.

⁴³ H. Ferga, « Aux origines de la poésie bachique arabe », p. 108.

⁴⁴ *The Poems of 'Amr son of Qamī'ab*, n°12, p. 48. Ce fragment a la particularité de combiner deux mètres différents, *sarī'* (vers 1-2 et 5a) et *maḡzū' al-basīṭ* (vers 3-6, sauf 5a), avec, dans les deux cas une finale surlongue à la rime (Cūr ou Cīr). Voir B. Paoli, « Les notions de *taḥlī'* et de *ramal* en métrique arabe ».

bouche de l'aimée à celui du vin, et sa salive à un vin frais éventuellement coupé d'eau, et à s'en délecter, en l'embrassant, comme on se délecte d'un bon vin⁴⁵.

Un examen attentif de la poésie préislamique qui nous est parvenue révèle en effet l'existence de quelques courts fragments monothématiques entièrement consacrés au vin ou à très forte dominante bachique et qui ressemblent fort à de petits poèmes ou impromptus bachiques. Mentionnons ainsi le cas d'un poème de huit vers qu'al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī a intégré dans son anthologie⁴⁶ en l'attribuant à un certain 'Abd al-Masīḥ b. 'Asala, poète de la tribu des Ṣaybān (groupe Bakr) dont on ne sait plus rien sinon qu'il était chrétien, comme l'indique son nom (« Serviteur du Messie »), et vraisemblablement préislamique. La scène d'ivresse qui y est décrite est prétexte à blâmer et moquer un dénommé Ka'b, de la tribu des Namir (groupe Bakr également), à qui le poème est adressé. Car il ne tient pas l'alcool et, dans l'ivresse, ne contrôle plus ses faits et gestes. Ce petit poème relève donc plutôt du genre de la satire (*hiġā'*), tout comme celui de 'Amr b. Qamī'a mêle *fahṛ* et *ḥikma*.

Les exemples les plus significatifs de *qiṭ'a*-s bachiques indépendantes se trouvent dans la poésie mise sous le nom de 'Adī b. Zayd, comme ces trois vers qu'il composa lors de son passage en Syrie, après que le roi de Perse (Kisrā, ou Chosroès) eut dépêché 'Adī auprès de l'empereur romain, muni de somptueux et précieux présents. 'Adī fut reçu avec tous les honneurs et, conformément à l'usage, on mit à sa disposition les chevaux de la poste pour qu'il visite les provinces de l'empire et puisse ainsi juger de son étendue et de sa puissance. Il se rendit ensuite à Damas où il composa les vers suivants, dont on dit qu'ils sont les premiers qu'il ait jamais composés (mètre *ḥafīf*)⁴⁷ :

مَة أَشْهَى إِلَيَّ مِنْ جَبْرُونَ لُوا وَلَا يَرْهَبُونَ صَرْفَ الْمَنُونِ فَهْوَةٌ مُزَّةٌ بِمَاءِ سَخِينِ	رُبَّ دَارٍ بِأَسْفَلِ الْجَزْعِ مِنْ دَوْ وَأُدَامِي لَا يَفْرَحُونَ بِمَا نَا فَدُ سَفِيَّتُ السَّمُولِ فِي دَارِ بَشْرِ
--	--

Combien de demeures, au fond de la vallée de Dawma,⁴⁸
Sont plus chères à mon cœur que Ġayrūn ?⁴⁹

Et combien de convives, qui ne se réjouissent point
De ce qu'ils ont acquis, ni ne craignent les vicissitudes du destin !

Je me suis vu servir, dans la demeure de Bišr, un vin,
Une liqueur au goût acidulé coupée avec de l'eau chaude.

⁴⁵ *The Poems of 'Amr Son of Qamī'ah*, n° 11, vers 13, évoquant les dents de Ḥawla : *ka'anna l-mudāma bu'ayda l-manāmi / 'alay-hā wa-tasqī-ka 'adban zulālā* (On dirait, au sortir de son sommeil, qu'elles ont été baignées dans un vin fort tandis qu'elle te donne à boire [en t'embrassant] d'une eau douce et fraîche [c.à.d. sa salive]). Sur ce motif, voir ci-dessous, p. 31-34.

⁴⁶ Al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī, *Al-mufaḍḍaliyyāt*, n° 72, p. 278-279.

⁴⁷ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 141, p. 186.

⁴⁸ Dawma désigne, d'après al-Bakrī (*Mu'ġam mā -sta'ġam min 'asmā' al-bilād wa-l-mawāḍi'*, vol.I, p. 563-564), « un lieu situé entre Damas (*al-Šām*) et Mossoul (*al-Marṣil*) », qui aurait été l'une des résidences de Ġaḍīma al-Abraš. Le lieu mentionné par 'Adī ne serait donc pas le faubourg de Damas qui porte encore aujourd'hui le nom de Dūma.

⁴⁹ Du nom de Ġayrūn b. Sa'd b. 'Ād, qui aurait fondé la future Damas, à laquelle il aurait donné son nom. Elle fut aussi appelée Iram aux colonnes, parce qu'il y avait construit un palais qui avait, dit la légende, quatre cent mille colonnes (al-Bakrī, *ibid.*, I : 408). Iram est mentionnée dans le Coran. Quant au nom de Ġayrūn, il a ensuite désigné une porte, puis un quartier, de Damas (voir aussi Yāqūt al-Ḥamawī, *Kitāb al-buldān*, vol.II, p. 231).

C'est aussi le cas de ces trois vers-ci (mètre *kāmil*)⁵⁰ :

مِنْ خَمْرٍ بَابِلَ لَدَّةً لِلشَّارِبِ	هَذَا وَرُبَّ مُسَوِّفِينَ صَبَحْتُهُمْ
بِإِنَاءِ ذِي كَرَمٍ كَقَعْبِ الْحَالِبِ	بَكَرُوا عَلَيَّ بِسِحْرَةٍ فَصَبَحْتُهُمْ
فَتَدِيلُ فُصْحٍ فِي كَنِيْسَةِ رَاهِبٍ	بِرُجَاغَةٍ مَلَأَ الْيَدَيْنِ كَأَنَّهَا

Ainsi, à combien d'assoiffés n'ai-je versé, de bon matin,
Un vin de Babel, un vrai délice pour le buveur !

Ils venaient à moi au point du jour et je les abreuvais
Avec une cruche emplie de vin, grosse comme un vase à traire,

Et des coupes qui emplissaient les deux mains,
[Grandes] comme les candélabres de Pâques dans la chapelle d'un moine.

Ou, encore de ces quatre-là, qui sont de très bonne facture (mètre *sarī*)⁵¹ :

مَشْمُولَةٌ تَحْسِبُهَا عِنْدَمَا	نَادَمْتُ فِي الدَّيْرِ بَنِي عَلْقَمَا
إِذَا مَزَجْنَاهَا بِمَاءِ السَّمَاءِ	كَأَنَّ رِيحَ الْمِسْكِ فِي كَأْسِهَا
أَمَّا إِشْتَهَيْتَ الْيَوْمَ أَنْ تَنْعَمَا	عَلَقَمَ مَا بِالْكَ لَمْ تَأْتِنَا
فَلْيَجْعَلِ الرَّاحَ لَهُ سُلْمًا	مَنْ سَرَّهُ الْعَيْشُ وَلَدَائُهُ

J'ai bu, dans le monastère, en compagnie des fils de 'Alqama,
D'un vin vieux et fort, [rouge] comme le sang-dragon.

Un parfum de musc s'exhalait de nos coupes
Lorsque nous le coupions avec l'eau du ciel.

'Alqama, pourquoi donc ne nous sers-tu pas ?
N'as-tu pas envie, aujourd'hui, de prendre du plaisir ?

Pour qui sait goûter à la vie et à ses plaisirs,
Le vin est un moyen de s'élever.

L'état fragmentaire dans lequel la poésie arabe ancienne nous est parvenue ne permet pas d'identifier formellement ces fragments comme de véritables impromptus bachiques. Rien ne permet par exemple d'affirmer avec certitude qu'ils ne faisaient pas partie de poèmes plus longs, au moins les deux premiers. Car pour le dernier, dont le premier vers est *muṣarra'* (les deux hémistiches riment ensemble, comme c'est traditionnellement le cas pour le premier vers d'un poème) et le quatrième, à l'allure proverbiale, constitue un élément conclusif idéal, il se pourrait fort qu'il soit complet. On admirera, en passant, la musicalité du deuxième vers, avec ces assonances entre *al-misk*, *ka'si-bā* et *mā' as-samā'*, qui trouvent un écho dans le quatrième (*sullamā*, littéralement « échelle »). Ces deux vers décrivent par ailleurs deux mouvements contraires : descendant dans le deuxième (l'eau du ciel, c'est-à-dire la pluie), ascendant dans le quatrième (l'échelle comme moyen de s'élever).

⁵⁰ *Diwān 'Adī b. Zayd*, n° 28, p. 117.

⁵¹ *Diwān 'Adī b. Zayd*, n° 113, p. 166. Le sang-dragon, ou sang-de-dragon est une "résine sèche, de couleur rouge foncé, friable, de saveur sucrée, qui est extraite des fruits de différents palmiers (en particulier du dragonnier) utilisée autrefois comme hémostatique et astringent et qui entre actuellement dans la composition des poudres dentifrices, des vernis." (*Trésor de la langue française*). Cette résine doit son nom au fait que sa couleur rappelle celle du sang.

A titre de comparaison, il faut observer que les développements bachiques mis sous le nom d'al-A'šā⁵², dont le rôle dans la constitution du genre bachique a été souligné par nombre d'auteurs, sont tous intégrés, aussi longs soient-ils, dans des *qaṣīda*-s polythématiques, souvent à la fin d'un *nasīb* et avant un *raḥīl*⁵³. Ḥassān b. Tābit, son contemporain, se plie lui aussi le plus souvent au genre de l'insertion, aussi développée soit celle-ci, comme dans ces neuf vers où le prétexte au développement bachique est la traditionnelle description de la bouche de l'aimée, dont le parfum (la salive) est comme un vin mêlé d'eau (*ka'anna fā-hā taḡabun bāridun [...] šuḡḡat bi-ṣabbā'a...*) et où la transition avec le *raḥīl* est pour le moins brutale (*da' dikra-hā wa-nmi ilā ḡasratin*)⁵⁴. Mais il est aussi l'auteur d'un petit poème bachique de sept vers⁵⁵. Inversement, 'Adī b. Zayd évoque aussi le vin dans des poèmes dont le sujet principal est autre.⁵⁶

Les noms du vin

Si l'on excepte un certain nombre d'expressions métaphoriques ou périphrastiques, la plupart des nombreux termes connus pour désigner le vin sont déjà en usage chez les poètes préislamiques et, en particulier, chez les poètes ayant

⁵² Al-A'šā al-Kabīr, de son nom Maymūn b. Qays, appartenait à la tribu des Ḍubay'a, fraction des Bakr b. Wā'il. Appartenant à une famille de poètes, parmi lesquels il faut mentionner Sa'd b. Mālik, al-Muraqqiṣ al-Akbar, 'Amr b. Qamī'a, al-Muraqqiṣ al-Aṣḡar, Ṭarafa b. al-'Abd et al-Musayyab b. 'Alas, qui était son oncle, il semble avoir d'abord vécu à al-Ḥīra ou dans ses environs, avant de se faire panégyriste itinérant à la recherche de protecteurs. Il aurait voulu se convertir à l'islam, en 629, mais aurait été éloigné par les opposants mecquois et serait mort peu après. Il y a donc environ trente années, soit une génération, entre la mort de 'Adī b. Zayd et celle d'al-A'šā al-Kabīr. Les poèmes du second auraient été réunis et diffusés dès le second quart du VII^e siècle par un transmetteur chrétien d'al-Ḥīra. Plusieurs recensions médiévales de son œuvre sont attestées, mais une seule nous est parvenue, celle de Ṭa'lab (m. 904), qui regroupe quatre-vingt-trois pièces et fragments, soit un total de deux mille quatre cent cinquante-sept vers.

⁵³ Voir P. F. Kennedy, *The Wine Song in Classical Arabic Poetry*, p. 245-261 (Appendix A). C'est le cas des poèmes n° 1, 21, 22. Dans le n° 2, le développement bachique est précédé d'une introduction sapientale plutôt que d'un *nasīb*, mais bel et bien suivi d'un *raḥīl*. Quant au n° 33, il comporte un *nasīb* et une section de *ḥikma* avant les vers bachiques et le *raḥīl*, lui-même suivi d'un éloge. Il faut, en passant, corriger l'affirmation de F. Harb (« Wine Poetry (*Khamriyyāt*) », p. 222) selon laquelle al-A'šā « est virtuellement le seul poète préislamique majeur à consacrer des poèmes entiers exclusivement au vin ». Non seulement il ne semble pas avoir composé de poèmes (exclusivement) bachiques, mais il fut précédé en cela, comme nous l'avons vu, par 'Adī b. Zayd. Harb ajoute toutefois, sans donner d'exemples, qu'il « semble que les poètes d'al-Ḥīra avaient déjà commencé à développer la chanson bachique comme genre indépendant » (*ibid.*, p. 222).

⁵⁴ *Šarḥ dīwān Ḥassān b. Tābit*, p. 381, vers 2-3 : « [La salive dans] sa bouche est telle [l'eau] froide d'un étang [...] mêlée d'un vin aux reflets roux » ; et p. 382, vers 2 : « Cesse d'évoquer le vin et remémore-toi une chamelle robuste ».

⁵⁵ *Šarḥ dīwān Ḥassān b. Tābit*, p. 411-412. Ce petit poème, de mètre *wāfir*, est également attribué à al-Aḥṭal dans *Al-mawsū'a al-šī'riyya*. Il y est amputé des deux derniers vers et présente les variantes suivantes : (1) *muḥṭalisi* > *yūmi'u* ; (2) *ḥaḡḡat* > *'ahdat* ; *mi-l-ḥamri* > *fī l-ḡawfi* ; *'āni* > *'ānī* ; (3) *wa-'in* > *wa-law* ; *bi-ḥibati-hī* > *bi-'aḡwati-hī* ; (4) *fā-qāla zid-nī* > *fā-kāda yaḥyā* ; *fī l-'ahādi'i wa-l-banān* > *fī l-mafāšili wa-l-lisān*. Je n'ai cependant pas trouvé trace de ces vers dans les différentes éditions du *dīwān* d'al-Aḥṭal. Dans cette courte pièce, le poète évoque la métamorphose de son compagnon, indifférent (*mustakin li-waq'i l-ka'si*) et silencieux (*muḥṭalis al-bayān*, « à court d'éloquence » ou « sans conversation ») avant de boire, puis doux, généreux (*fā-nbasaṭat yada-hū*, littéralement « sa main s'est étendue ») et volubile (*fā-nbarā ḥadīma l-'ināni*) après trois coupes de vin (*ḥattā -ṣṭabaḥnā talātan*).

⁵⁶ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 11, vers 5, p. 69, vers 14, p. 70 et vers 18, p. 71, dans une description du parfum d'une « gazelle » où semblent se mêler ceux du musc (*misk*), de l'ambre (*'anbar*), du laurier (*ḡār*), du styrax (*lubnā*) et du vin (*mašmūl*) ; n° 13, vers 9-19 notamment, p. 77-79 : le poète se plaint de ce que ses proches le blâment et lui reprochent de boire, avant de décrire une certaine Umm 'Alī et d'enchaîner avec un développement bachique ; et n° 15, vers 3-4, p. 82, dans un ensemble de sept vers sur le caractère inexorable du destin (*dahr*).

fréquenté la cour d'al-Hīra, à commencer par *hamr*, terme le plus général, ou générique, qui a donné son nom au poème bachique (*hamriyya*). Parfois employé seul⁵⁷, il est, plus souvent, accompagné d'un déterminant (*min hamri 'Ānata*, « un de ces vins de 'Āna »⁵⁸; *hamru d-dinān*, « le vin des jarres »⁵⁹). Il peut aussi déterminer lui-même un autre terme (*muša 'ša'an min hamrin*, « un vin coupé d'eau » ou, de là, « un vin léger »⁶⁰; *sulāfatu l-hamri*, « un vin clair »⁶¹), ou encore apparaître dans l'expression de type formulaire *min hamrin*, comme dans ce vers attribué tantôt au *ṣu'lūk* (« poète-brigand ») Ḥāğiz al-Azdī (m. vers 600 ?), et tantôt à un certain Ġawwās b. Ḥayyān al-Azdī (?), sixième vers d'un petit poème de *fahṛ* qui en compte onze (je cite ici les trois vers bachiques de cette *qit'a*)⁶²:

وَلَقَدْ أَرَوِي نَدَامَا يَ مِنْ الْخَمْرِ سُلَافَا
 قَهْوَةٌ تَتْرِكُ ذَا الْجِلْدِ مَ كَثِيْبًا مُسْتَضَافَا
 مِنْ أَبَارِيْقٍ تَرَاهَا لَثْمًا تَمَّ عِكَا فَا

Et j'abreuvi mes commensaux du meilleur des vins clairs,
 De ces liqueurs qui plongent le plus rassis des hommes
 [dans l'affliction et l'égarement,
 Dans des aiguères que tu vois d'abord recouvertes d'un voile, puis inclinées.

Il est composé suivant un mètre rare, le *mağzū' al-ramal*, qui n'est attesté, dans la poésie ancienne jusqu'au milieu du premier siècle de l'hégire, que par quatre courts fragments, attribués à al-Find al-Zimmānī (m. vers 550)⁶³, 'Adī b. Zayd⁶⁴, 'Amr b. Ma'dikarib (m. 641)⁶⁵ et al-Namir b. Tawlab (m. vers 660)⁶⁶, ainsi que par une pièce de dix-sept vers attribuée à 'Antara (m. avant 615)⁶⁷.

⁵⁷ Voir par exemple *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 15, vers 3b, p. 82 : *yaṣṣrabūna l-hamra bi-l-mā'i z-zulāl* (« Ils boivent le vin coupé d'eau pure »).

⁵⁸ *Dīwān Imri' al-Qays*, n° 15, vers 8, p. 115 : *'unufīn ka-lawni dami l-ğazāli mu'attaqi / min hamri 'Ānata 'aw kurūmi ṣabāmi* ([Un vin] vieux, dégageant une agréable odeur, couleur sang-de-gazelle / Un vin de 'Āna ou des vignes de Ṣabām). Abū Nuwās évoque lui aussi deux fois le vin de 'Āna, mais également ceux de Takrīt (*min hamri Takrīta*), de Hīt, d'al-Hīra ou de Qaṭrabbul. Al-Nābiğā al-Dubyanī évoque quant à lui celui de Boşra (*min hamri Buşrā*); Labid et bien d'autres, y compris Abū Nuwās, celui de Babel (*min hamri Bābilā* ou *bābiliyya*); et Ḥassān b. Tābit, celui de Baysān (*min hamri Baysāna*). Il est parfois difficile de savoir si les lieux évoqués sont des lieux de culture et de fabrication, de commerce et d'échange, ou de seule consommation.

⁵⁹ *Ṣarḥ dīwān 'Antara (li-l-Ḥaṭīb al-Tibrīzī)*, n° 144, vers 10, p. 197.

⁶⁰ *Dīwān al-Nābiğā al-Dubyanī*, n° 24, vers 9, p. 131 : *ka'anna muša 'ša'an min hamri Buşrā* (« Comme un vin léger de Buşra »).

⁶¹ 'Abd Allāh b. Salama (ou Sulaym) al-Ġamidī, dans Ibn Maymūn, *Muntahā al-ṭalab min aš'ār al-'arab*, vol. 9, n° 492, vers 20, p. 98 : *'isqī-him 'in kunti sāqiyatan / qabla ṣ-ṣurūqi sulāfata l-hamri* (Sers-leur, si tu es une échansonne, avant le lever du soleil, du plus pur des vins. »)

⁶² Ces vers sont cités par Ibn Abī al-Dunayā, *Al-işrāf fī manāzil al-aşrāf*, p. 142-143, qui les attribue à Ḥāğiz; et partiellement par al-Āmidī, *Al-mu'talif wa-l-muḥtalif*, p. 93, qui cite cinq vers, dont le premier et le troisième de ceux que j'ai moi-même cités, et les attribue à Ġawwās. A noter la variante *biḍān ḥifāfā* au lieu de *tumma 'ikāfā* au vers 3. L'ensemble est également cité par A.M. 'Ubayd, *Šu'arā' ḡāhiliyyūn*, p. 177-178.

⁶³ A. al-Furayğāt, *Al-šū'arā' al-ḡāhiliyyūn al-arwā'il*, n° 1, p. 349 (3 vers).

⁶⁴ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 135, p. 180 (2 vers).

⁶⁵ *Ši'r 'Amr b. Ma'dikarib al-Zubaydī*, ajout n° 6, p. 192 (8 vers).

⁶⁶ *Ši'r al-Namir b. Tawlab*, n° 45, p. (4 vers). Le mètre de ce poème (*ramal mağzū' muraḥḥal*) est différent de celui employé dans les autres fragments, chaque pied pair étant agrémenté d'une syllabe supplémentaire, soit, pour chaque hémistiche, x [U -] - / x [U -] - - au lieu de x [U -] - / x [U -] -.

⁶⁷ *Ṣarḥ dīwān 'Antara*, n° 146, p. 199.

Le terme *rāḥ* est comparativement peu employé mais on le trouve par exemple chez ‘Adī b. Zayd, dans le quatrième vers du dernier des trois fragments cités précédemment, et dans des vers de poètes de la même époque, comme Zuhayr b. Abī Sulmā (m. vers 610) et ‘Antara (m. vers 615) qui, tous deux, l’emploient à l’occasion d’une description de la bouche ou de la salive de l’aimée (le premier vers, de mètre *basīṭ*, est de Zuhayr ; le second, de mètre *ṭarwīl*, de ‘Antara)⁶⁸ :

كَأَنَّ رِيْقَتَهَا بَعْدَ الْكُرَى إِغْنَيْتُ مِنْ طَيِّبِ الرَّاحِ لَمَّا يَعُدُّ أَنْ عَنُقَا

Sa salive, au sortir du sommeil, est comparable
Au meilleur des vins, celui qu’on a pris soin de laisser vieillir.

وَبَيْنَ تَنَايَاهَا إِذَا مَا تَبَسَّمَتْ مُدِيرٌ مُدَامٍ يَمْزُجُ الرَّاحَ بِالشَّهْدِ

Entre ses dents, lorsqu’elle sourit,
Circule un vin fort mêlé de miel.

Il est aussi bien attesté chez les poètes de la génération suivante, comme Abū Du‘ayb (m. vers 650), qui l’emploie à plusieurs reprises dans l’expression *sulāfatu rāḥin* (« le plus clair des vins ») ou pour désigner le « vin de Šām »⁶⁹. Quant à Abū Nuwās, il l’emploie dans son *dīwān* à plus de soixante reprises !

Le mot *qahwa*, qui, avant de désigner spécifiquement le café, lequel fut introduit tardivement en Arabie, s’employait pour « toute boisson qui ôte l’appétit et cause de la répugnance pour la nourriture », du verbe *qahiya*, qui signifie « ne pas avoir d’appétit », et, entre autres, pour le vin, est employé dans le dernier vers du premier des trois « impromptus » de ‘Adī cités ci-dessus. Les poètes postérieurs l’emploient abondamment. Il est attesté plus de trente fois dans le *dīwān* d’Abū Nuwās. Par contre, le terme *nabīd*, qui est devenu, dans nombre de dialectes arabes modernes, le terme courant pour désigner le vin, mais qui semble avoir désigné plus spécifiquement, à l’époque médiévale, le vin de dattes, n’est jamais employé par les poètes anciens. Les premiers poètes à en avoir fait usage, à l’époque omeyyade, sont al-Aḥṭal et Dū al-Rumma⁷⁰.

Mentionnons aussi le terme *ṣabūḥ*, qui désigne le vin ou tout autre breuvage que l’on boit le matin et qui est par exemple employé dans ce vers de ‘Adī b. Zayd déjà cité (mètre *ḥafīf*)⁷¹ :

ثُمَّ نَادُوا عَلَى الصَّبُوحِ فَجَاءَتْ قَيْنَةٌ فِي يَمِينِهَا إِبْرِيْقُ

Ils ont commandé un vin du matin et une chanteuse
Est venue à eux, une aiguière dans la main droite.

Et son opposé, *ḡabūq*, qui désigne le vin que l’on boit le soir ou à la nuit tombée (opp. *ṣabūḥ*), comme dans ce vers d’al-A‘šā (mètre *ṭarwīl*)⁷² :

⁶⁸ *Šarḥ dīwān Zuhayr b. Abī Sulmā*, n° 2, vers 6, p. 40 ; et *Šarḥ dīwān ‘Antara*, n° 45, vers 13, p. 61.

⁶⁹ Al-Sukkarī, *Šarḥ aš‘ār al-ḥudaliyyīn*, vol.1 : *sulāfatu rāḥin*, n° 5, vers 12, p. 73 ; n° 6, vers 20, p. 94 ; et n° 9, vers 12, p. 115 ; (*bi-*) *rāḥi aš-Sa‘mi*, poème n° 2, vers 26, p. 54.

⁷⁰ *Ši‘r al-Aḥṭal*, vol.2, n° 63, vers 3, p. 487 ; et *Dīwān Dī al-Rumma*, vol.3, n° 1, vers 1, p.1839.

⁷¹ *Dīwān ‘Adī b. Zayd*, n° 13, vers 13, p. 78. On le trouve employé, avant cela, dans la poésie d’Imru’ al-Qays (*Dīwān Imri’ al-Qays*, n° 15, vers 7, p. 115) et de ‘Amr b. Qami’a, dans le quatrième vers du petit poème cité précédemment (*The Poems of ‘Amr son of Qami’ah*, n° 12, vers 4, p. 48).

⁷² *Dīwān al-A‘šā al-Kabīr*, n° 77, vers 29, p. 355. Il est aussi employé par ‘Antara pour désigner le yaourt (*laban*) que l’on boit le soir (*Šarḥ dīwān ‘Antara*, poème n° 13, vers 2, p. 29).

فَنَحْنُ عَقَلْنَا الْأَلْفَ عَنْكُمْ لِأَهْلِهِ وَنَحْنُ وَرَدْنَا بِالْغَبُوقِ الْمُعْجَلِّ

Nous nous sommes acquittés, à votre place, du prix du sang, mille [chameaux],
Et nous nous sommes empressés de vous servir le vin du soir.

Ces deux termes, vin du soir et vin du matin, sont régulièrement employés par les poètes ultérieurs, le plus souvent conjointement, comme dans ce vers d'Abū Nuwās (mètre *ṭawīl*)⁷³ :

فَقَدْ عَاوَدْتُ نَفْسِي الصَّبَابَةَ وَالْهَوَى وَحَانَ صَبُوحٌ بَاكِرٌ وَغَبُوقٌ

J'ai diverti mon esprit des tourments de la passion
Avec un vin du matin, aux aurores, puis avec un vin du soir.

Plusieurs termes servent à désigner un vin d'âge. Le plus utilisé est *mu'attaqa*, participe adjectivé ou substantivé, selon les cas, du verbe de deuxième forme *'attaqa* (faire vieillir), que l'on trouve, avant l'islam, dans des vers d'Imru' al-Qays et al-Musayyab⁷⁴, puis chez plusieurs poètes *muhāḍram*-s, comme Abū Du'ayb ou al-Šammāḥ⁷⁵. Quant à Abū Nuwās, il l'emploie pas moins de dix-huit fois⁷⁶. Au VII^e siècle, les poètes emploient aussi le terme *'atīq*, comme dans ce vers de Ḥassān b. Tābit (mètre *basīṭ*)⁷⁷ :

وَقَدْ غَدَوْتُ عَلَى الْحَانُوتِ يَصْبَحُنِي مِنْ عَاتِقِ مِثْلِ عَيْنِ الدِّيكِ شَعَشَاعِ

J'allai à la taverne pour y boire, de bon matin,
Un vin vieux, [clair] comme l'œil du coq, léger.

Plus tardivement, les adjectifs *'atīq* et *'atīqa* sont également employés comme des noms pour désigner un « vin vieux »⁷⁸. Enfin, le cas de *ḥandarīs* est un peu particulier. Ce terme, d'abord adjectif, signifiant vieux et s'appliquant au blé (*ḥanta*) ou aux dattes (*tamr*), servit aussi à désigner un vin vieux. D'après les lexicographes, il serait d'origine grecque (*rūmiyya*). Avant l'époque abbasside, où il est en particulier employé sept fois par Abū Nuwās, le seul poète à en faire usage est 'Antara, dans ce vers (mètre *ṭawīl*)⁷⁹ :

تَطُوفُ عَلَيْهِمْ خَنْدَرِيسٌ مُدَامَةً تَرَى حَبَبًا مِنْ فَوْقِهَا حِينَ تُمَزَجُ

[...] Parmi lesquels on fait circuler un vin vieux et fort,
A la surface duquel apparaissent des bulles quand on le mélange.

⁷³ *Dīwān Abī Nuwās*, éd. A. 'A. al-Ġazzālī, p. 205 (« *Al-hilāl* »), vers 6.

⁷⁴ *Dīwān Imri' al-Qays*, n° 14, vers 5, p. 110 ; et R. Geyer (éd.), *Kitāb aṣ-ṣubḥ al-munīr*, n° 14, vers 10, p. 356. Dans ces deux exemples les plus anciens, *mu'attaqa* est employé comme un adjectif : *mudāmatun mu'attaqatun* chez Imru' al-Qays, et *'āniyatun širfun mu'attaqatun* chez al-Musayyab.

⁷⁵ Abū Du'ayb dans al-Sukkarī, *Šarḥ aṣ'ār al-ḥudaliyyīn*, vol. 1, n° 2, vers 26, p. 54 ; et n° 5, vers 13, p. 74, avec *mu'attaqa* ou *muša'ša'a* selon les éditions (un vin mêlé d'eau et donc clair ou brillant) ; *Dīwān al-Šammāḥ b. Dīrār al-Dubyānī*, poème n° 6, vers 5, p. 152.

⁷⁶ Il faut observer que ce terme est employé dans des vers composés suivant cinq mètres différents et que son emplacement dans le vers est fixe pour chacun des cinq : en début de vers ou d'hémistiche pour le *ṭawīl* et le *wāfir*, en fin d'hémistiche pour le *basīṭ*, le *kāmil* et le *munsariḥ*.

⁷⁷ *Šarḥ dīwān Ḥassān b. Tābit*, p. 256, vers 4.

⁷⁸ Voir en particulier *Dīwān Abī Nuwās*, éd. A. 'A. al-Ġazzālī, p. 175, vers 3 et p. 219, vers 4.

⁷⁹ *Šarḥ dīwān 'Antara*, n° 26, vers 24, p. 41.

Les termes désignant un vin d'âge sont donc très peu employés par les poètes anciens. 'Adī b. Zayd fait usage du nom d'action *ta'tīq*, mais pas du participe substantivé *mu'attaqa*, et encore moins de l'adjectif *'atīq*⁸⁰. Mais chez lui comme chez ses contemporains, l'usage de la forme passive du verbe de deuxième forme, *'uttiqat*, est d'usage courant.⁸¹

Par contre, un certain nombre de termes descriptifs de la couleur et de la limpidité sont déjà bien attestés chez les poètes anciens, comme *ṣabbā'* qui désigne un vin aux reflets roux et qui est notamment employé dans l'expression *ṣabbā'a ṣāfiyatan*, laquelle s'ajuste à un demi-hémistiche de *basīṭ*, comme dans des vers attribués à 'Abīd b. al-Abrāṣ, Bišr b. Abī Ḥāzīm et al-Aswad b. Ya'fur⁸²; de *kāmil*, comme dans des vers de Rabī'a b. Maqrūm, al-A'šā al-Kabīr ou encore Ḥassān b. Ṭābit⁸³; ou, enfin, de *munsariḥ*, comme dans ce vers de 'Adī b. Zayd (mètre *munsariḥ*)⁸⁴:

إِذْ عَبَّقْتُهُ صَهْبَاءَ صَافِيَةً وَالْخَمْرُ وَهَلْ يَهِيمُ شَارِبُهَا

Elle lui servit alors un vin aux reflets roux, pur.
Le vin est une illusion qui égare le buveur.

C'est aussi le cas de *ḥamrā'*, qui désigne un vin rouge, comme dans ce vers de 'Adī b. Zayd (mètre *sarī'*)⁸⁵:

تَأْكُلُ مَا شِئْتَ وَتَعْتَلُّهَا حَمْرَاءَ مِنْ خُصٍّ كَلَوْنَ الْقُصُوصِ

Tu manges ce qu'il te plaît et tu bois gorgée après gorgée
Un vin rouge de Ḥuṣṣ, [transparent] comme le chaton d'une bague.

Mentionnons également *kumayt*, qui désigne un vin de couleur fauve, et que l'on trouve par exemple employé dans ce vers de 'Adī b. Zayd, conjointement avec deux autres noms du vin, *qarqaf*, qui désigne un vin qui cause un frisson après qu'on en a bu, et *raḥīq*, vin pur et « généreux », sur lesquels je reviendrai plus loin (mètre *ḥafīf*)⁸⁶:

بَاكَرْتُهُنَّ قَرَقَفٌ كَدَمِ الْجُو فِ نُرَيْكَ الْقَدَى كَمَيْتٌ رَحِيقٌ

Les serveuses se sont empressées de nous verser un vin frais [rouge]
Comme le sang des entrailles, contenant de la lie, [nectar] de couleur fauve.

⁸⁰ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 13, vers 10, p. 77.

⁸¹ Voir par exemple *The dīwāns of 'Abīd Ibn al-Abrāṣ, of Asad, and 'Āmir Ibn aṭ-Ṭufayl, of 'Āmir Ibn Sa'ṣa'ah*, n° 26, vers 3, p. 71; et *Dīwān šī'r al-Mutalammis al-ḍub'a'ī*, n° 8, vers 3, p. 166.

⁸² *The dīwāns of 'Abīd Ibn al-Abrāṣ, of Asad, and 'Āmir Ibn aṭ-Ṭufayl, of 'Āmir Ibn Sa'ṣa'ah*, n° 21, vers 7, p. 61 (avec le même premier hémistiche que le vers de Zuhayr b. Abī Sulmā cité ci-dessus, p. 12); *Dīwān Bišr b. Abī Ḥāzīm*, n° 32, vers 10, p. 159; et al-Aswad b. Ya'fur (al-A'šā Nahšal), dans R. Geyer, *Kitāb al-ṣubḥ al-munīr*, n° 52, vers 9, p. 307.

⁸³ *Dīwān Rabī'a b. Maqrūm al-Ḍabbī*, n° 17, vers 32, p. 45; *Dīwān al-A'šā al-Kabīr*, n° 16, vers 7, p. 129; *Šarḥ dīwān Ḥassān b. Ṭābit*, p. 311, vers 1. Je reproduis ce dernier exemple, qui enchaîne quatre expressions formulaires: *wa-laqaḍ šaribtu l-ḥamra fī ḥanūti-hā / ṣabbā'a ṣāfiyatan ka-ṭa'mi l-fulfuli* (« J'ai bu un vin, dans sa taverne, un vin jaune d'or, pur et au goût poivré »).

⁸⁴ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 5, vers 20, p. 48.

⁸⁵ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 11, vers 5, p. 69.

⁸⁶ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 13, vers 9, p. 77.

Et dans cet autre vers du même (mètre *mağzū' al-ḥafīf*)⁸⁷ :

مِنْ كُمَيْتٍ مُدَامَةً حَبْذَا تِلْكَ حَبْذَا

Ce vin fort, de couleur fauve,
Qu'il me plut d'y goûter !

Ces trois termes (*ṣabbā'*, *ḥamrā'* et *kumayt*) feront plus tard partie du lexique bachique de la période classique⁸⁸. Quant au terme *ğiryāl*, qui désigne une couleur « rouge d'or », d'où le vin ou la couleur rouge du vin, il n'est pas employé par 'Adī mais on le trouve à deux reprises dans le *dīwān* d'al-A'sā, les deux fois à la rime (mètres *kāmīl* et *mutaqārib* respectivement)⁸⁹ :

وَسَيِّبَةً مِّمَّا تُعْتَقُ بَابِلُ كَدَمَ الدَّبِيحِ سَلْبُهَا جَرِيالِهَا

Un vin acheté pour le laisser vieillir, vin de Babel
Comme le sang du sacrifice, son rouge d'or par moi dérobé.

ثُرِيكَ الْفَدَى وَهِيَ مِنْ دُونِهِ إِذَا مَا يُصَقَّقُ جَرِيالِهَا

Il te laisse voir la lie qui s'est déposée au fond,
Après que son rouge d'or eût été filtré.

'Adī et al-A'sā sont les seuls, avant l'islam, à faire usage de ce vocable et il faut attendre l'époque abbasside pour le retrouver dans des vers de poésie, comme dans celui-ci, qui est l'œuvre d'Abū Nuwās (mètre *sarī'*)⁹⁰ :

إِبْرِيْفُهُ فِي كَفِّهِ مُتْرَعٌ مُغْتَرَفٌ مِنْ ذُوبِ جَرِيالِ

Son aiguière à la main, pleine,
Il y puise d'un [vin] doré comme le miel.

D'autres termes servent à désigner un vin de qualité. C'est le cas de *sulāf*, qui désigne le premier jus du raisin pressé mais surtout la meilleure partie du vin et la plus claire (un vin « clairnet »). Il est employé dans ce vers de 'Adī b. Zayd (mètre *ḥafīf*)⁹¹ :

قَدَمْتُهُ عَلَى سُلَافٍ كَعَيْنِ الْـ دِيكَ صَفَى سُلَافُهُ الرَّأْوُوقُ

[La serveuse] lui a présenté un vin clair, [aussi limpide] que l'oeil
Du coq, dont le filtre a clarifié le premier jus [sitôt] pressé.

Ce terme est également utilisé par al-A'sā (mètre *ṭawīl*)⁹² :

سُلَافٍ كَأَنَّ الزَّعْفَرَانَ وَعِنْدَمَا يُصَقَّقُ فِي نَاجُودِهَا ثُمَّ نُقْطَبُ

Un vin clair, comme le safran et le sang-dragon,
Transvasé dans une grande coupe à boire puis mélangé.

⁸⁷ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 44, vers 2, p. 126

⁸⁸ Abū Nuwās emploie pas moins de quinze fois le terme *ṣabbā'*, dont trois fois dans l'expression *ṣabbā' ṣāfiya*, treize fois *ḥamrā'* et cinq fois *kumayt*.

⁸⁹ *Dīwān al-A'sā al-Kabīr*, n° 3, vers 9, p. 27 ; et n° 21, vers 10, p. 163.

⁹⁰ *Dīwān Abī Nuwās*, éd. A. 'A. al-Gazzālī, p. 143 (*Fī ḥaddi-hi ḥāl*), vers 4.

⁹¹ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 13, vers 14, p. 78.

⁹² *Dīwān al-A'sā al-Kabīr*, n° 30, vers 12, p. 203.

Le féminin *sulāfa*, de même sens, est également en usage chez les poètes préislamiques. Il est par exemple utilisé par al-A‘šā dans le vers suivant (mètre *ṭarwīl*)⁹³ :

بِابِلَ لَمْ تُعْصَرَ فَجَاءَتْ سُلَافَةً نُخَالِطُ قِنْدِيداً وَ مِسْكَاً مُخْتِماً

Il n'a pas été pressé à Babylone, mais a été apporté, encore clair.
S'y mélangent des odeurs de miel et de musc lorsqu'il est débouché.

Mais aussi par al-Aswad b. Ya‘fur (mètre *kāmil*)⁹⁴ :

وَأَقْدَ لَهَوْتُ وَاللِّشْبَابِ لَذَاذَةً بِسُلَافَةٍ مُزِجَتِ بِمَاءِ غَوَادِي

J'ai goûté aux plaisirs de la jeunesse, me délectant
D'un vin clair coupé d'eau des nuages du matin.

Ces deux termes sont abondamment employés par les poètes des générations suivantes. Abū Nuwās les utilise dix fois chacun⁹⁵. Le terme *raḥīq* désigne aussi le meilleur ou le plus pur des vins (*ṣafwat al-ḥamr*). Il n'est pas employé par ‘Adī, mais on le trouve chez quelques poètes de son époque, voire plus anciens, comme dans ce vers attribué à ‘Amr b. Qamī‘a (mètre *mutaqārib* ; je cite aussi le vers qui précède et le vers qui suit, sans lesquels il ne peut être compris)⁹⁶ :

فَإِنْ كُنْتَ سَاقِيَةً مَعْتَرِياً كِرَامَ الضَّرَائِبِ فِي كُلِّ حَالٍ
عَلَى كَرَمٍ وَعَلَى نَجْدَةٍ رَحِيقاً بِمَاءٍ نِطَافٍ زُلَالٍ
فَكُونِي أَوْلِيكَ تَسْقِينَهَا فِدَىً لِأَوْلِيكَ عَمِي وَخَالِي

Si tu as à servir à une assemblée d'hommes
De noble caractère en toutes circonstances,
[Un caractère] alliant générosité et courage,
Le meilleur des vins, [coupé] d'eau pure et fraîche,
Alors que ce soit ceux-là que tu serviras.
Longue vie à eux, serait-ce au prix de celle de mes oncles !⁹⁷

Ou encore dans celui-ci, qui est l'œuvre de Salāma b. Ġandal (mètre *ṭarwīl*)⁹⁸ :

فَبِتُّ كَأَنَّ الْكَأْسَ طَالَ إِعْتِيَادُهَا عَلَيَّ بِصَافٍ مِنْ رَحِيقٍ مُرَوَّقٍ

J'ai passé la nuit comme si les coupes n'avaient cessé de tourner
Autour de moi, emplies du plus pur des vins, nectar clarifié.

Les termes *šamūl*, *mašmūl* et *mašmūla* qui désignent un vin frais sont tous également employés par ‘Adī b. Zayd⁹⁹, de même que *muzza* qui désigne un vin très

⁹³ *Dīwān al-A‘šā al-Kabīr*, n° 55, vers 5, p. 293.

⁹⁴ Al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī, *Al-mufaḍḍaliyyāt*, n° 44, vers 22, p. 218.

⁹⁵ En une occasion, le terme *sulāf* est employé comme un adjectif dans l'expression *al-rāḥ al-sulāf* (*Dīwān Abī Nuwās*, éd. A.‘A. al-Ġazzālī, p. 269 (*Ka‘bat al-ḥubb*), vers 5).

⁹⁶ *The Poems of ‘Amr Son of Qamī‘ah*, n° 5, vers 9, p. 29. Ce vers fait partie d'un petit poème constitué d'un *raḥīl* et d'un morceau de *faḥr* tribal, dans lequel le poète fait l'éloge des siens, les Qays b. Ṭa‘laba.

⁹⁷ Littéralement, que mon oncle paternel (*‘ammī*) et mon oncle maternel (*ḥālī*) soient tous deux sacrifiés pour eux.

⁹⁸ *Dīwān Salāma b. Ġandal*, n° 3, vers 6, p. 156.

agréable au goût ou légèrement acidulé et qu'Abū Nuwās emploie à onze reprises, dont deux fois précédé de *qabwa*, comme dans le vers de 'Adī ci-dessous, déjà cité, où est aussi employé le terme *šamūl*¹⁰⁰ :

فَهُوَ مُزَّةٌ بِمَاءِ سَخِينٍ قَدْ سَقَيْتُ الشَّمُولَ فِي دَارِ بَشْرِ

Je me suis vu servir, dans la demeure de Bišr, un vin,
Une liqueur au goût acidulé coupée avec de l'eau chaude.

Deux autres vocables utilisés pour nommer un vin doux ne sont pas attestés dans les vers de 'Adī b. Zayd qui nous sont parvenus. Ils sont par contre employés par al-A'šā. Il s'agit de *subhāmiyya*, vin très doux, qui a du velouté (*hamr layyina salisa*), qui descend facilement dans le gosier et se digère bien¹⁰¹ ; et de *'isfanṭ* (ou *isfint*), qui désigne un vin bonifié et rendu doux par son séjour dans une jarre enduite de goudron¹⁰².

'Adī b. Zayd fait par contre usage des termes *mudām* et *mudāma*, pour désigner un vin aux effets durables ou un vin qui s'empare du buveur au point de lui couper les jambes et de lui faire tourner la tête¹⁰³. Le mot *'uqār* est employé dans le même sens, parfois comme un adjectif (*al-rāḥ al-'uqār*). Il est lui aussi employé par 'Adī b. Zayd¹⁰⁴, de même que *qarqaf*, qui apparaît dans un vers cité plus haut¹⁰⁵ et dont Abū Nuwās fait plus tard usage dans des constructions où il est déterminé par un complément (*qarqaf al-'isfanṭ*) ou par un adjectif (*al-qarqaf al-'uqār*), ou déterminant lui-même un substantif (*sulāfata qarqafin*)¹⁰⁶.

Enfin, un certain nombre d'appellations du vin sont liées à leur origine. Il s'agit d'adjectifs de *nisba* substantivés : *bābiliyya* (vin de Babel), employé par Labīd et al-Qattāl (m. vers 670-680) puis, à l'époque omeyyade, par al-Aḥṭal et Dū al-Rumma et, à l'époque abbasside, par plusieurs poètes, dont Abū Nuwās¹⁰⁷ ; *'āniyya* (vin de

⁹⁹ Le premier de ces trois termes, *šamūl*, apparaît dans le n°141, vers 3, p. 186, cité ci-dessus, p. 11 ; le deuxième, *mašmūl*, dans le n°11, vers 18, p. 71 : *wa-l-mušrifu l-mašmūlu yusqā bi-bi / 'aḥḍara maṣmūtan ka-mā'i l-ḥariṣ* (« Une aiguère dans laquelle est servi le vin frais, vert, parfumé, tel l'eau du nuage ») ; le troisième, *mašmūla*, féminin du précédent, est employé dans le n°113, vers 1, p. 166, cité ci-dessus, p. 12.

¹⁰⁰ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n°141, vers 3, p. 186. Dans l'édition imprimée, on lit *murra*, qui semble être une lecture erronée, car cet adjectif n'est jamais employé par ailleurs pour décrire le vin. De plus, l'expression *qabwatun muzzatun* est également employée par al-A'šā (*Dīwān al-A'šā al-Kabīr*, n°6, vers 39, p. 59 : *wa-qabwatun muzzatun rāwūqu-hā ḥaḍilu*) et par Abū Nuwās (*Šarḥ dīwān Abī Nuwās*, n°33, vers 14, vol.1, p.75 : *min qabwatun muzzatin muša'ša'atin* ; et n°965, vers 2, vol.2, p.518 : *min qabwatun muzzatin mu'attaqatin*).

¹⁰¹ *Dīwān al-A'šā al-Kabīr*, n°55, vers 2, p. 293 : *fa-bittu ka'anni šaribun ba'da haḡ'atin / subhāmiyyatan ḥamrā'a tuḥsabū 'andamā* (J'ai passé la nuit comme si j'avais bu, après un court sommeil, d'un vin doux, rouge comme le sang-dragon). Ce nom est également employé par Rabī'a b. Maqrūm (*Dīwān Rabī'a b. Maqrūm al-Ḍabbi*, n°4, vers 12, p.24). Abū Nuwās en fait usage à deux reprises.

¹⁰² *Dīwān al-A'šā al-Kabīr*, n°1, vers 15, p. 5 : *wa-ka'anna l-ḥamra l-'atīqa mina l-'is- // -fanṭi mamzūḡatan bi-mā'in zulāli* (Comme un vin vieilli dans des jarres goudronnées mêlé à une eau fraîche et pure). Abū Nuwās en fait usage dans l'expression *qarqaf al-'isfanṭ* (voir ci-dessus, p.20 et note 102).

¹⁰³ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n°44, vers 2, p. 126, cité ci-dessus, p. 15.

¹⁰⁴ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n°13, vers 14, p. 78.

¹⁰⁵ Voir ci-dessus, p. 17 (référence note 86).

¹⁰⁶ *Dīwān Abī Nuwās*, éd. A.'A. al-Gazzālī, p. 38, vers 4 (*qarqaf al-'isfanṭ*) ; p. 197, vers 9 (*al-qarqafa l-'uqāra*) ; et p. 185, vers 4 (*sulāfata qarqafin*).

¹⁰⁷ *Šarḥ dīwān Labīb b. Rabī'a al-'Amīri*, n°12, vers 8, p. 97 : *'umīlat 'alay-bi qarqafun bābiliyyatun* (sur lequel fut versé un vin fort de Babel) ; *Dīwān al-Qattāl al-Kilābi*, n°27, vers 18, p. 67 : *tuḥabbu 'alay-bi qarqafun bābiliyyatun* (sur lequel est versé un vin fort de Babel). Dans ces deux cas, *bābiliyyatun* est clairement un adjectif qualifiant le substantif *qarqaf*. Les deux vers sont de mètre *ṭawīl* et l'expression *qarqafun bābiliyyatun* constitue la seconde moitié du premier hémistiche. *Ši'r al-Aḥṭal*, n°141, vers 11,

‘Āna), employé par al-Musayyab et ‘Alqama, puis par al-Aḥṭal¹⁰⁸ ; *karḥiyya* (vin d’al-Karḥ), employé à dix reprises par Abū Nuwās, mais aussi par nombre de poètes abbassides¹⁰⁹. Quant à Bābil, il ne s’agit pas de l’antique Babylone mais du village de Babel, néanmoins situé sur le même site au bord du Tigre. ‘Adī b. Zayd, nous l’avons vu, ne fait pas usage de l’adjectif de *nisba* substantivé, mais il ne manque d’évoquer, lui aussi ce vin de Babel (*min ḥamri Bābila*)¹¹⁰.

Cet aperçu suffit à se faire une idée de la richesse du lexique bachique de ‘Adī b. Zayd et des poètes de son époque. L’essentiel des termes employés pour désigner le vin est déjà en usage dans leur poésie et les poètes classiques n’y ajouteront que peu de choses, si ce n’est un certain nombre d’expressions périphrastiques, « fille de la vigne » (*bint al-karm*), « eau de la vigne » (*mā’ al-karm*), « fille de l’amphore » (*ibnat al-dann*) ou « compagnon de l’âme » (*ṣadīqat* ou *ṣaqīqat al-rūḥ*)¹¹¹ ; et quelques termes rares, comme *kasīs*, que l’on ne trouve employé que par le seul Abū al-Hindī¹¹² ; ou *fayḥaḡ*, dont seul Fityān al-Šāḡūrī, poète damascène du XII^e siècle (1139-1218), semble avoir fait usage¹¹³.

La variété du lexique bachique de ‘Adī b. Zayd, en particulier, au vu du peu de vers bachiques de sa composition qui ont été conservés, est remarquable. Les dimensions réduites de ce corpus expliquent probablement en partie que certains noms du vin attestés chez les poètes de son époque ne le soient pas dans les vers de ‘Adī qui ont été conservés. C’est le cas de *faḍla*¹¹⁴, de *ṣirf*, vin pur et sans mélange¹¹⁵, de *muša ‘ša’a*, vin clair et léger, éventuellement après avoir été coupé d’eau¹¹⁶, de *ḥurṭūm*, vin capiteux¹¹⁷, de *diryāq*, la thériaque, vraisemblablement emprunté au grec (*teriakè*) ou au latin (*theriaca*)¹¹⁸, ou encore de *qindīd*¹¹⁹.

vol.2, p. 654 (*zaliltu ka’anni šāribun bābiliyyatan / rakūdu l-ḥumayyā fi l-‘izāmi šamūlu*) ; *Dīwān Dī al-Rumma*, n° 28, vers 4, vol.2, p. 907 (*ka’anni ‘aḥū ḡiryālatin bābiliyyatin / min ar-rāḥi dabbat fi l-‘izāmi šamūlu-hā*) ; *Dīwān Abī Nuwās*, éd. E. Wagner, vol.3, n° 154, vers 1, p. 181 (*‘adir-hā ‘alay-nā muzzatan bābiliyyatan*) ; et n° 243, vers 2, p. 284 (*‘adir-hā wa-ḥud-hā qahwatan bābiliyyatan*).

¹⁰⁸ Al-Musayyab l’emploie à trois reprises : Geyer (éd.), *Kitāb al-ṣubḥ al-munīr*, n° 14, vers 10, p. 356 : *‘āniyyatun ṣirfun mu’attaqatun* ; n° 6 (vers isolé), p. 351 : *wa-ka’anna fā-hā kullamā nabbahtu-hā / ‘āniyyatun ṣuḡḡat bi-mā’i barāḥi* ; et n° 11, vers 4, p. 354 : *wa-mahan yariffu ka’anna-hū ‘id duqta-hū / ‘āniyyatun ṣuḡḡat bi-mā’in barā’i*). Voir aussi ‘Alqama b. ‘Abada, dans al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī, *Al-mufaḍḍaliyyāt*, n° 120, vers 42, p. 402 (*‘āniyyatun qarqafun*) ; et Ši’r al-Aḥṭal, vol.2, n° 140, vers 5, p. 643 : *‘āniyyatun tarfa’u l-‘arwāḥu nafḥata-hā / law kāna tusqā bi-hā l-amwātu qad našarū*.

¹⁰⁹ Que ce dernier ne soit pas employé par les poètes anciens ne doit pas nous étonner, puisque Karḥ est un quartier de Bagdad, ville qui n’existait pas encore à leur époque.

¹¹⁰ *Dīwān ‘Adī b. Zayd*, n° 28, p. 117, vers 1 (texte et traduction *supra*, p.12).

¹¹¹ Je renvoie à J.E. Bencheikh, « Poésies bachiques d’Abū Nuwās. Thèmes et personnages », p. 77-80 (« Index des appellations du vin »).

¹¹² *Dīwān Abī al-Hindī*, n° 19 (vers isolé), p. 39.

¹¹³ Il l’emploie à deux reprises, les deux fois à la rime : *Dīwān Fityān al-Šāḡūrī*, p. 78, vers 6 (*ka’sa l-fayḥaḡi*) ; et p. 80, poème du milieu, vers 1 (*ḥātī -sqini-hā l-fayḥaḡā*).

¹¹⁴ *Šarḥ dīwān Ḥassān b. Tābit*, p. 208, vers 2 ; et Abū Du’ayb, dans al-Sukkarī, *Šarḥ aš‘ār al-ḥudaliyyīn*, vol. 1, n° 6, vers 19, p. 39 ; et poème n° 18, vers 4, p. 69.

¹¹⁵ Al-Musayyab, voir *supra*, note 108 ; *Dīwān Salāma b. Ġandal*, n° 2, vers 18, p.143 ; *Šarḥ dīwān ‘Antara*, n° 135, vers 9, p. 190 (*ṣirfa mudāmi*) ; *Dīwān al-‘Ašā al-Kabīr*, n° 21, vers 9, p.163 ; et *ibid.*, n° 64, vers 13, p.319. Les deux poèmes d’al-‘Ašā sont dans le mètre *mutaqārib* et le terme *ṣirf* apparaît les deux fois dans un hémistiche identique : *wa-ṣabbā’a ṣirfin ka-lawni l-fuṣūsi*. Mais dans le premier, le modèle de vers est un *mutaqārib* dodécasyllabique et la formule occupe tout le premier hémistiche du vers, tandis que dans le second, c’est un *mutaqārib* hendécasyllabique, et la dernière syllabe de *fuṣūsi* est la première du second hémistiche du vers.

¹¹⁶ Employé tantôt comme substantif (al-Mutanahḥil, dans al-Sukkarī, *Šarḥ aš‘ār al-ḥudaliyyīn*, vol. 2, n° 3, vers 12, p. 21 ; et ‘Amr b. Kultūm, dans Ibn al-Anbārī, *Šarḥ al-qāṣā’id al-sab‘ al-tiwāl al-ḡabiliyyāt*, p. 372, vers 2), et tantôt comme adjectif (‘Abid b. al-Abras, dans *The Dīwāns of ‘Abid Ibn al-Abras, of Asad, and ‘Amir Ibn at-Tufayl, of ‘Amir Ibn Ṣa’ša’ab*, n° 8, vers 2, p. 29).

¹¹⁷ ‘Alqama b. ‘Abada, dans al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī, *Al-mufaḍḍaliyyāt*, n° 120, vers 39, p. 402 (*ṣabbā’u*

Comparaisons : éclat, couleur et parfum

Nombre d'images utilisées par Abū Nuwās et les poètes de son époque pour décrire le vin sont également héritées des poètes préislamiques. J'en retiendrai trois particulièrement : l'éclat ou la clarté du vin comparés à ceux de l'œil du coq ; sa couleur, au sang d'une bête tuée ou sacrifiée ; et son parfum, à celui du musc. J'examinerai ensuite la comparaison de la salive de l'aimée avec un vin frais et parfumé et la façon dont elle permet d'insérer un développement bachique à l'intérieur d'un *nasīb* et, pour finir, la description du mélange du vin et de l'eau.

D'un rouge clair / éclatant comme l'œil du coq

'Adī b. Zayd compare le vin à l'œil du coq et l'image pourra paraître pour le moins pittoresque (mètre *ḥafīf*)¹²⁰ :

قَدَمْتُهُ عَلَى عِقَارِ كَعَيْنِ الدِّ دِيكَ صَفَى سَلَفَهَا الرَّأْوُوقُ

[La serveuse] nous a présenté un vin fort,
Comme l'œil du coq, premier jus clarifié par un filtre.

Il est vraisemblablement le premier à faire usage de cette image que l'on trouve toutefois aussi dans un vers d'al-Mutanaḥḥil (m. vers 600 ?), poète de la tribu de Huḍayl qui fut vraisemblablement son contemporain (mètre *wāfir*)¹²¹ :

مُشَعَّعَةٌ كَعَيْنِ الدِّيكَ لَيْسَتْ إِذَا ذَيْقَتْ مِنَ الْخَلِّ الْخِمَاطُ

Un vin léger, comme l'œil du coq,
Aigre mais parfumé pour qui y goûte.

Plus tard, al-A'šā l'emploie à son tour (mètre *ṭawīl*)¹²² :

وَ كَأْسِ كَعَيْنِ الدِّيكَ بَاكَرَتْ حَدَّهَا بِفَتِيَانِ صِدْقٍ وَ النَّوَاقِيسِ تُضْرَبُ

Un verre [de vin] comme l'œil du coq, que je me suis empressé de vider,
En compagnie d'amis de confiance, tandis que résonnaient les cloches.

ḥurtūmu) ; *Ši'r al-Aḥṭal*, vol. 1, n° 43, vers 11, p. 382 (*ṣabbā'u 'ariyatu l-qadā ḥurtūmu*) ; et *Dīwān Abī Nuwās*, éd. A.'A. al-Ġazzālī, p.175 (« *Arūs* »), vers 3 (*min kumaytin laḍīḍati ṭ-ṭa'mi wa-r-rīḥi 'atīqatin ḥurtūmi*).

¹¹⁸ La thériaque désigne littéralement une « préparation connue depuis l'Antiquité, contenant plus de cinquante composants appartenant aux trois règnes de la nature (parmi lesquels une dose assez forte d'opium) et ayant des vertus toniques et efficaces contre les venins, les poisons et certaines douleurs » (*Trésor de la langue française*). Le terme *diryāq* n'est pas attesté avant l'islam. Le premier à en faire usage est vraisemblablement Ḥassān b. Tābit (*Šarḥ dīwān Ḥassān b. Tābit*, p. 309, vers 4 : *yasqaw-nā diryāqa r-raḥīqi*). On le trouve plus tard chez 'Umar b. Abī Rabī'a (*Šarḥ dīwān 'Umar b. Abī Rabī'a*, n° 314, vers 13, p. 295 : *bi-ṣabbā'i diryāqi l-mudāmi*) puis chez quelques poètes d'époque abbasside. Abū Nuwās ne l'emploie pas.

¹¹⁹ Ce terme désigne à la fois le sucre candi, l'ambre gris, le camphre, le musc, un parfum préparé avec du safran, une plante également appelée *wars* et, enfin, le vin. Voir *Dīwān al-A'šā al-Kabīr*, n° 55, vers 5, p.293 (texte et traduction, *supra*, p. 18).

¹²⁰ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 13, vers 14, p. 78.

¹²¹ Al-Sukkārī, *Šarḥ aš'ar al-ḥudaliyyīn*, vol. 2, n° 3, vers 12, p. 21.

¹²² *Dīwān al-A'šā al-Kabīr*, n° 30, vers 13, p. 203.

Et on la trouve aussi dans ce vers d'Abū Du'ayb (mètre *wāfir*)¹²³ :

وَمَا إِنْ فَضْلُهُ مِنْ أَدْرَعَاتٍ كَعَيْنِ الدِّيكِ أَحْصَنَهَا الصُّرُوحُ

Il n'est pas de vin d'Adri'āt
Comme l'œil du coq, conservé dans des citadelles...

Elle est employée, à l'époque omeyyade, par 'Umar b. Abī Rabi'a (mètre *ramal*)¹²⁴ :

وَمُدَامٍ عُنُقَتْ فِي بَابِلٍ مِثْلَ عَيْنِ الدِّيكِ أَوْ خَمْرٍ جَدْرٍ

Et un vin fort, vieilli à Babel,
Comme l'œil du coq ou comme un vin de Ġadar.

Chez les poètes abbassides, cette comparaison devient un poncif. Abū Nuwās l'emploie pas moins de six fois¹²⁵. Je ne citerai que ce vers-ci (mètre *basīl*)¹²⁶ :

وَأَشْرَبَ سُلَافًا كَعَيْنِ الدِّيكِ صَافِيَةً مِنْ كَفِّ سَاقِيَةِ كَالرِّيمِ حَوْرَاءِ

Bois d'un vin comme l'œil du coq, pur,
Des mains d'une serveuse semblable à une gazelle, aux yeux noirs.

Cette comparaison est d'autant plus énigmatique que le terme (*wağh al-tašbīh*) n'en est jamais exprimé. D'après Bencheikh, il est question de limpidité ou de clarté¹²⁷. L'œil du coq est effectivement d'un rouge clair, légèrement orangé. Mais Dū al-Rumma emploie la même image dans un contexte différent qui peut nous aider à mieux comprendre les vers cités ci-dessus et à identifier plus sûrement le terme de cette comparaison (mètre *ṭawīl*)¹²⁸ :

وَسَقَطِ كَعَيْنِ الدِّيكِ عَاوَرْتُ صَاحِبِي أَبَاهَا وَهَيَّأْنَا لِمَوْعِعِهَا وَكَرَا

Et un briquet comme l'œil du coq qu'avec mon compagnon, à tour de rôle,
Je battis. Puis nous préparâmes un nid pour y [protéger] le feu.

Le propre d'un briquet, ici deux morceaux de bois dont l'un, percé d'un trou, est appelé *zanda* et qui, frottés l'un contre l'autre, donnent du feu, est de produire des étincelles, puis du feu¹²⁹. Et la comparaison avec l'œil du coq ne peut guère

¹²³ Al-Sukkari, *Šarḥ aš'ār al-budaliyyīn*, vol. 1, n° 18, vers 4, p. 69. La phrase commencée dans le vers cité n'est complétée qu'au vers 9 : *wa-mā 'in fuḍlatun...bi-'atyaba min muqabbali-hā* (Il n'est pas de vin [...] ni d'eau [...] qui soient meilleurs que sa bouche qu'on l'embrasse). Les six vers sont cités et traduits ci-dessous, p. 33. Adri'āt désigne un lieu situé au sud du Bilād al-Šām, en Jordanie actuelle.

¹²⁴ *Šarḥ dīwān 'Umar b. Abī Rabi'a*, n° 155, vers 18, p. 130. Ġadar désigne un lieu proche de Damas réputé pour la qualité de ses vignes.

¹²⁵ Comme le dit Bencheikh, « c'est une des comparaisons favorites du poète » au moment d'évoquer la limpidité du vin (J.E. Bencheikh, « Poésies bachiques d'Abū Nuwās. Thèmes et personnages », p. 26.

¹²⁶ *Dīwān Abī Nuwās*, éd. E. Wagner, vol. 3, n° 7, vers 2a, p. 11. Voir aussi *ibid.*, n° 109, vers 6a, p. 143 (mètre *basīl*) : *fī-hā mudāman ka-'ayni d-diki šāfiyatun* ; n° 150, vers 2b, p. 180 (mètre *wāfir*) : (*širfan*) *ka-'ayni d-diki ya 'lū-hā -ḥmirāru* ; n° 263, vers 5a, p. 299 (mètre *wāfir*) : *tuḍāhiku-nā ka-'ayni d-diki širfan* ; n° 275, vers 2b, p. 320 (mètre *basīl*) : *wa-ḡsid 'uqāran ka-'ayni d-diki nadmāni* ; et n° 277, vers 1a, p. 322 (mètre *ṭawīl*) : *wa-ka'sin ka-'ayni d-diki šabbaḥtu subḥatan*.

¹²⁷ J.E. Bencheikh, « Poésies bachiques d'Abū Nuwās. Thèmes et personnages », p. 26.

¹²⁸ *Dīwān Dī al-Rumma*, vol. 3, n° 49, vers 28, p. 1426.

¹²⁹ Les deux parties du briquet sont appelées, de manière très suggestive, *abū al-nār* (« le père du feu », d'où *abā-hā* dans le vers cité) qui désigne le morceau supérieur, celui que l'on tient et qu'on fait

porter que sur deux aspects : l'éclat (des étincelles) ou la rougeur (du feu). On trouve, dans une note relative à ce vers, l'explicitation suivante de la comparaison : *ka'anna-bā 'aynu al-dīki ḥamratan* (le feu ressemble à l'œil du coq car il est du même rouge que lui)¹³⁰. Ce commentaire incite à opter pour la seconde solution, la comparaison s'appliquant alors presque naturellement à un vin d'un rouge éclatant. Le terme de la comparaison n'étant pas exprimé dans le vers, il n'y a pas de raison de l'ajouter dans la traduction, sauf à vouloir la rendre plus « parlante » et plus explicite pour un lecteur non averti, en traduisant par exemple : « d'un rouge aussi éclatant que celui de l'œil du coq » ou « pourpre » comme l'œil du coq. Il est cependant préférable de rester proche du texte arabe, en respectant son style allusif et en laissant l'explication de cette comparaison pour un commentaire ou une note de bas de page.

À l'appui de cette interprétation, il faut observer que le feu sert aussi lui-même de comparant au vin : pour Abū Nuwās, le « vin est semblable à un feu, il brûle dans l'air et prend la couleur rouge de la flamme. Dès la mise en perce il apparaît telle une langue de feu surgie d'un briquet. *Nār* ou *qabas* qui brille doucement, il projette des étincelles¹³¹ », comme dans ce vers du poète (mètre *basīṭ*)¹³² :

لَمَّا أَخَذْنَا بِهَا الصَّهْبَاءَ صَافِيَةً كَأَنَّهَا النَّارُ وَسَطَ الْكَاسِ تَنَوَّدُ

Lorsque nous y bûmes d'un vin doré et pur,
On aurait dit qu'un feu, dans le verre, se consumait.

Rouge comme le sang du sacrifice

La couleur du vin est aussi fréquemment comparée à celle du sang, spécialement celui d'une bête tuée ou sacrifiée. D'aucuns ont cru voir dans cette image une trace de la religion ancienne des Arabes de la Péninsule arabique avant l'islam. L'expression la plus ancienne de cette comparaison se trouve dans un vers d'Imru' al-Qays où la couleur du vin est comparée au sang d'une gazelle (mètre *kāmil*)¹³³ :

فَظَلَلْتُ فِي دِمَنِ الدِّيَارِ كَأَنِّي نَشْوَانٌ بَاكِرَةٌ صَبُوحُ مُدَامٍ
أُنْفٍ كَلُونِ دَمِ الْغَزَالِ مُعْتَقٍ مِنْ خَمْرٍ عَائَةٌ أَوْ كُرُومِ شَبَامٍ
وَكَأَنَّ شَارِبَهَا أَصَابَ لِسَانَهُ مَوْمٌ يُخَالِطُ جِسْمَهُ بِسَقَامٍ

Je suis demeuré devant les vestiges du campement,
Comme ivre, après avoir bu d'un vin du matin, impérieux.

[Un vin] vieux, dégageant une agréable odeur, couleur sang-de-gazelle,
Un vin de 'Āna ou des vignes de Šabām.

La langue de qui en boit semble avoir été frappée
De paralysie ou de quelque maladie s'insinuant dans son corps.

tourner, et *umm al-nār* (« la mère du feu », employé dans le vers suivant du même poème), qui désigne le morceau du dessous, celui qui est percé d'un trou. Le propre d'un tel briquet (*siqt*) est de produire des étincelles (*suqt*) et l'on peut penser que c'est au caractère brillant, vif, étincelant de l'œil du coq que sont comparés le briquet et les étincelles qu'il produit.

¹³⁰ *Dīwān Dī al-Rumma*, vol. 3, p. 1426, note 1.

¹³¹ J.-E. Bencheikh, « Poésies bachiques d'Abū Nuwās. Thèmes et personnages », p. 28.

¹³² *Dīwān Abī Nuwās*, éd. A. 'A. al-Gazzālī, p. 79, vers 2 ; dans l'édition d'E. Wagner, *nār* est remplacé par *durr*, une perle (n°86, vers 2, p. 112).

¹³³ *Dīwān Imri' al-Qays*, n°15, vers 7-9, p. 115. Dans le troisième vers, le mot *mūm* signifie littéralement « pleurésie », maladie affectant les poumons et non la langue. L'idée étant que le buveur en perd la parole, j'ai choisi de le traduire par « paralysie ».

Mais le comparant le plus usité est *dabīḥ*, du verbe *dabaḥa*, « égorger, immoler », qui a un sens de participe passé, soit « égorgé, immolé » ou destiné à l'être), d'où *dabiḥa*, « victime, offrande ». *Al-dabīḥ* est aussi une épithète d'Ismā'īl, fils d'Abraham. L'expression *ka-dami d-dabīḥ* (« comme le sang du sacrifice ») est employée al-Ḥādīra (m. vers 620), dans le vers duquel elle est encadrée par deux des noms du vin évoqués dans la section précédente, *'ātiq* et *muṣa'ṣa'* (mètre *kāmil*)¹³⁴ :

بَكُرُوا عَلَيَّ بِسُحْرَةٍ فَصَبَحْتُهُمْ مِنْ عَاتِقِ كَدَمِ الذَّبِيحِ مُشَعَّعٍ

Ils m'ont rendu visite à l'aube et je leur ai servi
Un vin vieux, comme le sang du sacrifice, clair.

Cette image est aussi attestée dans des vers composés par trois poètes *muhāḍram*-s. Le premier, al-'A'ṣā, l'emploie à deux reprises, à chaque fois pour décrire un vin vieilli à Babel (mètres *kāmil* et *kāmil maḡzū'* respectivement)¹³⁵ :

وَ سَبِيئَةً مِمَّا تَعْتَقُ بَابِلُ كَدَمِ الذَّبِيحِ سَلَبَتْهَا جِرْيَالُهَا

Un de ces vins qu'on a laissé vieillir, vin de Babel
Comme le sang du sacrifice, son rouge d'or par moi dérobé.

كَدَمِ الذَّبِيحِ غَرِيْبَةً مِمَّا يُعْتَقُ أَهْلُ بَابِلِ

Comme le sang du sacrifice, un vin de raisin noir,
De ceux que font vieillir les gens de Babel.

Le deuxième est Mutammim b. Nuwayra (m. vers 640) (mètre *kāmil*)¹³⁶ :

جَفْنٌ مِنَ الْغَرِيْبِ خَالِصٌ لَوْنُهُ كَدَمِ الذَّبِيحِ إِذَا يُشْنُ مُشَعَّعٌ

[Un vin] de vigne noire, pur et aussi rouge
Que le sang du sacrifice, [mais] clair lorsqu'on le verse.

Et le troisième, Ḥassān b. Tābit, l'emploie dans ces deux vers où l'on retrouve deux autres images courantes, celle du vin coupé d'eau de pluie (littéralement, « de nuage ») et celle qui compare son parfum à celui du musc, sur laquelle nous reviendrons bientôt en détail (mètre *kāmil*)¹³⁷ :

تَبَلَّتْ فُوَادَكَ فِي الْمَنَامِ خَرِيْدَةٌ تَشْفِي الضَّجِيْعَ بِبَارِدِ بَسَامِ
كَالْمِسْكِ تَخْلَطُهُ بِمَاءِ سَحَابَةٍ أَوْ عَاتِقِ كَدَمِ الذَّبِيحِ مُدَامِ

Une jeune vierge, dans ton sommeil, t'a fait perdre raison,
Puis t'a guéri, toi, son compagnon de lit, avec un [vin] frais et souriant,
[Parfumé] comme le musc, mêlé d'eau de nuage,
Ou un vin vieux et capiteux, rouge comme le sang du sacrifice.

¹³⁴ Al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī, *Al-mufaḍḍaliyyāt*, n° 8, vers 19, p. 46.

¹³⁵ *Dīwān al-'A'ṣā al-Kabīr*, n° 3, vers 9, p. 27 ; et n° 76, vers 6, p. 347.

¹³⁶ Al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī, *Al-mufaḍḍaliyyāt*, n° 9, vers 29, p. 52.

¹³⁷ *Ṣarḥ dīwān Ḥassān b. Tābit*, p. 362, vers 1-2.

Abū Nuwās n'emploie pas cette expression mais on la trouve par exemple chez Ibn al-Rūmī (m. 896) (mètre *kāmil*)¹³⁸ :

ومدامة كدم الذبيح شربتها والبدر يجنح من خلال المشرق

Et un vin capiteux, [rouge] comme le sang du sacrifice, que j'ai bu
Alors que la pleine lune était sur le point d'apparaître.

'Adī b. Zayd n'en a pas non plus fait usage. Par contre, il emploie, dans le vers suivant, l'expression *ka-dami l-ḡawfi* (mètre *ḥafīf*)¹³⁹ :

باكرتهنَّ قَرَقَفَ كَدَمِ الْجَوْ ف تَرِيكَ الْقَذَى كُمَيْتٌ رَحِيقُ

[Les serveuses] se sont empressées de nous verser un vin frais [rouge]
Comme le sang des entrailles, contenant de la lie, nectar de couleur fauve.

Al-ḡawf désigne les entrailles, le sens premier du verbe *ḡāfa* étant celui d'« éventrer ». On retrouve plus tard cette comparaison chez nombre de poètes classiques, parmi lesquels Abū Nuwās (mètre *ramāl*)¹⁴⁰ :

بِنْتُ دَهْرٍ هُجِرَتْ فِي دَنْهَا وَرَمَتْ كُلَّ قَذَاةٍ وَدَنْسٍ
كَدَمِ الْجَوْفِ إِذَا مَا ذَاقَهَا شَارِبٌ قَطَّبَ مِنْهَا وَعَبَسَ

Un vin longtemps vieilli dans une jarre
Au fond de laquelle toutes les impuretés se sont déposées,
Semblable au sang des entrailles ; et s'il en goûte,
Le buveur fronce les sourcils et prend un air sévère.

Il l'emploie aussi au pluriel (mètre *munsariḥ*)¹⁴¹ :

كَأَنَّهَا وَالْمِزَاجُ يَقْرَعُهَا فِي قَعْرِ كَأْسٍ نَجِيعُ أَجْوَافِ

On dirait, après qu'il eût été mélangé,
Au fond du verre, le sang coulant des entrailles.

Enfin, pour boucler la boucle, signalons la comparaison avec le sang du faon égorgé (*šādin*), comme dans ces deux vers d'Abū Nuwās (mètre *munsariḥ* tous les deux)¹⁴² :

نَازَعْتُهُ فِي الزُّجَاجِ مِثْلَ دَمِ الْ شَادِنِ تَنْفِي طَوَارِقِ الْحَزَنِ

Je le versais dans le verre ; il était comme le sang
D'un faon, à vous détourner des affres de l'affliction.

مِثْلَ دَمِ الشَّادِنِ الذَّبِيحِ إِذَا مَا انْسَابَ مِنْهُ عَلَآرِضِ أَوْ قَطْرَا

Comme le sang d'un faon égorgé,
Tandis qu'on le verse, à même la terre ou goutte à goutte.

¹³⁸ *Dīwān Ibn al-Rūmī*, vol.4, n°1355, vers 1, p. 1715.

¹³⁹ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n°13, vers 9, p. 77.

¹⁴⁰ *Dīwān Abī Nuwās*, éd.A.'A. al-Ġazzālī, p. 134 (« *Al-qabas* »), vers 3.

¹⁴¹ *Dīwān Abī Nuwās*, éd.A.'A. al-Ġazzālī, p. 148, vers 6.

¹⁴² *Dīwān Abī Nuwās*, éd. A.'A. al-Ġazzālī, p. 190, vers 8 (dans '*a-l-'arḍi*', '*a-*' est l'abréviation de '*alā*'); et p. 133, vers 7.

Le premier hémistiche du second de ces deux vers est absolument identique à celui du vers de Zuhayr b. Abī Sulmā (m. vers 610) que voici (mètre *munsariḥ*)¹⁴³ :

مِثْلَ دَمِ الشَّادِنِ الدَّبِيحِ إِذَا أَتَأَقَّ مِنْهَا الرَّأُوقَ شَارِبُهَا

Comme le sang d'un faon égorgé,
Tandis que le buveur en emplit le filtre.

Le plus étonnant est que Zuhayr et Abū Nuwās sont, à ma connaissance, les deux seuls poètes, toutes périodes confondues, à employer telle quelle cette expression. Le poème de Zuhayr dont est tiré ce vers figure en bonne place dans les recensions du *dīwān* du poète et il y a fort à penser qu'Abū Nuwās connaissait ce poème, qu'il l'ait lu, entendu ou appris. Autrement dit, il ne fait guère de doute qu'Abū Nuwās a en cette occasion consciemment plagié Zuhayr. Ce n'est que plus d'un siècle et demi après Abū Nuwās que cette comparaison est à nouveau attestée, sous la forme *ka-dami š-šādini*, chez des poètes comme Kušāḡim (m. 970) et Abū Bakr al-Ḥālidī (m. 990). Je cite un vers du second nommé (mètre *ḥafīf*)¹⁴⁴ :

وَرَحِيقٌ مُعْتَقٌ كِسْرَوِيٌّ كَدَمِ الشَّادِنِ الْغَرِيرِ الدَّبِيحِ

Un excellent vin qu'on a laissé vieillir, vin des rois de Perse,
Comme le sang d'un faon innocent qu'on égorge.

Dans le même ordre d'idées, il faut évoquer la comparaison de la couleur du vin avec le sang-dragon ou sang-de-dragon (*'andam*), « résine sèche, de couleur rouge foncé, friable, de saveur sucrée, qui est extraite des fruits de différents palmiers, en particulier du dragonnier ». Comme nous l'avons vu, elle est employée par 'Adī b. Zayd dans le premier vers du poème n° 113 de son *dīwān*, que j'ai reproduit et traduit plus haut, page 12. Al-A'šā en use également, dans des termes assez semblables, avec le même verbe *ḥasaba* (« croire, considérer », d'où « prendre pour ») en lieu et place de l'habituel *ka'anna-hā* (mètre *ṭawīl*)¹⁴⁵ :

فَبِتُّ كَأَنِّي شَارِبٌ بَعْدَ هَجَعَةٍ سُخَامِيَّةٌ حَمْرَاءَ تُحَسَبُ عِنْدَمَا

J'ai passé la nuit comme si j'avais bu, après un court sommeil,
D'un vin doux, si rouge qu'on dirait du sang-dragon.

D'autres poètes de l'époque emploient cette comparaison dans des contextes différents : Ḥassān b. Ṭābit évoquant l'horizon rougeoyant au coucher du soleil¹⁴⁶ ; et Salāma b. Ġandal, à deux reprises, le sang dont sont éclaboussés les cavaliers pendant le combat (mètres *kāmil* et *ṭawīl* respectivement)¹⁴⁷ :

وَالْخَيْلُ تَعْلَمُ مَنْ يَبِيلُ نُحُورَهَا بَدَمِ كَمَاءِ الْعِنْدَمِ الْمِهْرَاقِ

Les chevaux savent qui sont ceux qui humectent leurs cous
D'un sang semblable au sang-dragon répandu sur le sol.

¹⁴³ *Šarḥ dīwān Zubayr b. Abī Sulmā*, n° 20, vers 8, p. 192.

¹⁴⁴ *Dīwān Kušāḡim*, n° 64, vers 8, p. 66.

¹⁴⁵ *Dīwān al-A'šā al-Kabīr*, n° 55, vers 2, p. 293.

¹⁴⁶ *Šarḥ dīwān Ḥassān b. Ṭābit*, p. 396, vers 5.

¹⁴⁷ *Dīwān Salāma b. Ġandal*, n° 2, vers 35, p. 152 ; et n° 4, vers 12, p. 191.

كَأَنَّ عَلَى فُرْسَانِهَا نَضِخَ عَنَدَمٍ نَجِيعٌ وَمِسْكٌ بِالنُّحُورِ يَسِيلُ

Leurs cavaliers ont été comme aspergés de sang-dragon ;
Sang frais et musc [mêlés] dégoulinent sur leurs poitrines.

‘Antara emploie lui aussi la même image dans une scène de combat (mètre *kāmil*)¹⁴⁸ :

سَبَقَتْ يَدَايَ لَهُ بِعَاجِلِ طَعْنَةٍ وَرَشَاشِ نَافِذَةٍ كَلُونِ الْعَنَدَمِ

Je les devançai et, de mes mains, leur portait un prompt coup de lance
Qui libéra [en les transperçant] comme un flot de sang-dragon.

Parfumé comme le musc

Dès lors qu’il s’agit de décrire le parfum du vin, la comparaison avec le musc est l’une des plus courantes. Comme nous l’avons vu, ‘Adī b. Zayd, déjà, en faisait usage (mètre *sarī*)¹⁴⁹ :

كَأَنَّ رِيحَ الْمِسْكِ فِي كَأْسِهَا إِذَا مَزَجْنَاهَا بِمَاءِ السَّمَاءِ

Un parfum de musc s’exhalait de nos coupes
Lorsque nous le coupions avec l’eau du ciel.

Un autre poète ayant fréquenté la cour d’al-Ḥīra, Muraqqiṣ al-’Aṣḡar, vraisemblablement plus ancien que ‘Adī, l’emploie lui aussi (mètre *ṭawīl*)¹⁵⁰ :

وَمَا قَهْوَةٌ صَهْبَاءٌ كَالْمِسْكِ رِيحُهَا تُعَلَّى عَلَى النَّاجُودِ طَوْرًا وَتُقَدِّحُ

Il n’est pas de vin jaune d’or, au parfum de musc,
Versé dans une grande coupe puis servi à la louche, de coupe en coupe [...]

On la retrouve plus tard chez al-A‘šā, dans le vers suivant (mètre *ṭawīl*)¹⁵¹ :

كُمَيْتٍ عَلَيْهَا حُمْرَةٌ فَوْقَ كُمَّتَةٍ يَكَادُ يُفَرِّي الْمِسْكَ مِنْهَا حَمَاتُهَا

Un vin fauve, rouge en surface couvrant le noir,
Dont le parfum de musc est sur le point de déchirer l’outre.

Et, à la même époque, dans ce vers de Ḥassān b. Ṭābit déjà cité (mètre *kāmil*)¹⁵² :

كَالْمِسْكِ تَخْلِطُهُ بِمَاءِ سَحَابَةٍ أَوْ عَاتِقِ كَدَمِ الدَّبِيحِ مُدَامٍ

[Parfumé] comme le musc, mêlé d’eau de nuage,
Ou d’un vin vieux et capiteux, rouge comme le sang du sacrifice.

¹⁴⁸ *Šarḥ dīwān ‘Antara*, n° 130, vers 48, p. 170.

¹⁴⁹ *Dīwān ‘Adī b. Zayd*, n° 113, vers 2, p. 166 ; cité et traduit ci-dessus, p. 12.

¹⁵⁰ *Dīwān al-Muraqqiṣayn*, poème n° 1, vers 8, p. 88.

¹⁵¹ *Dīwān al-A‘šā al-Kabīr*, poème n° 10, vers 11, p. 83.

¹⁵² *Šarḥ dīwān Ḥassān b. Ṭābit*, p. 362, vers 2.

Dans la poésie classique, l'évocation du parfum de musc du vin devient un poncif dont les poètes ne se privent pas d'user et d'abuser. On la trouve au moins une dizaine de fois dans la poésie d'Abū Nuwās. Je me contente de citer ce vers-ci (mètre *sarī*)¹⁵³ :

وَقَهْوَةٌ كَالْمِسْكِ مَشْمُولَةٌ مَنْزَلُهَا الْأَنْبَارُ أَوْ هَيْتُ

Et d'un vin qui ôte l'appétit, musqué, frais,
Qui a séjourné à Anbār ou à Hit.

Et cet autre encore, où l'on retrouve, avant la comparaison avec le musc, le même terme pour désigner le vin que dans le vers d'al-Muraqqiṣ al-Aṣḡar ci-dessus (mètre *hazaġ*)¹⁵⁴ :

أَلَا قَوْمُوا إِلَى الْكَرْخِ إِلَى مَنْزَلِ خَمَّارٍ
إِلَى صَهْبَاءِ كَالْمِسْكِ لَدَى جَوْنَةِ عَطَّارٍ

Levez-vous pour Karḫ ! Et pour le repaire d'un tavernier !
Pour un vin doré, comme le musc dans la mallette du parfumeur.

Les quelques images examinées n'épuisent pas, loin de là, la riche imagerie déployée par les poètes bachiques, anciens comme classiques. La notation des parfums, en particulier, est très variée, bien que fortement stéréotypée. Abū Nuwās lui-même, bien que « *plus sensible au parfum du vin qu'à sa couleur ou à son goût [...], ne cherche pas, note Bencheikh, à préciser les nuances de ce parfum, reconnaître un bouquet ou distinguer un cru. Il procède, dit-il encore, soit par une notation générale et vague soit par une comparaison avec un autre parfum*¹⁵⁵ ». Dans ce second registre, celui de la comparaison, le parfum du vin est aussi comparé à ceux de la pomme (*tuffāḥ*), du basilic (*rayḥāna*), de la myrthe (*ās*), du laurier (*ġār*), de l'ambre (*'anbar*) ou encore du safran (*za'farān*). Les quelques exemples choisis permettent toutefois d'illustrer, une fois encore, la remarquable continuité du style bachique, de 'Adī b. Zayd à Abū Nuwās.

Le mélange du vin et de l'eau

Si l'on se fie au recours fréquent à cette image chez les poètes anciens, le fait de mêler de l'eau au vin était une pratique répandue de longue date chez les Arabes, et ce bien avant l'islam. Elle est déjà évoquée par 'Adī b. Zayd dont je cite à nouveau ce vers (mètre *ramal*)¹⁵⁶ :

رُبَّ رَكْبٍ قَدْ أَنْخَا عِنْدَنَا يَشْرَبُونَ الْخَمْرَ بِالْمَاءِ الزُّلَالِ

Combien de voyageurs se sont arrêtés chez nous
Pour y boire du vin, [mêlé] à une eau fraîche.

On la retrouve chez son contemporain, al-'Aswad b. Ya'fur, qui dit (mètre *kāmīl*)¹⁵⁷ :

¹⁵³ *Dīwān Abī Nuwās*, éd. A.'A. al-Ġazzālī, p. 74 (« *Rab'u l-balā* »), vers 4.

¹⁵⁴ *Dīwān Abī Nuwās*, éd. A.'A. al-Ġazzālī, p. 305 (« *Multaqā l-laddāt* »), vers 1-2.

¹⁵⁵ J.-E. Bencheikh, « Poésies bachiques d'Abū Nuwās. Thèmes et personnages », p. 32.

¹⁵⁶ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 15, vers 3, p. 82 ; voir aussi le n° 113, vers 2, où le vin est coupé d'eau du ciel (*mā' al-samā*) ; et le n° 141, vers 3, où il est coupé d'eau chaude (*mā' saḥīn*).

¹⁵⁷ Al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī, *Al-mufaḍḍaliyyāt*, n° 44, vers 22, p. 218.

وَأَفَذَّ لَهَوْتُ وَلِلشَّبَابِ لَذَاذَةً
بِسُلَافَةٍ مُزِجَتِ بِمَاءِ غَوَادِي

J'ai goûté aux plaisirs de la jeunesse, me délectant
D'un vin clair coupé d'eau des nuages du matin.

Puis, plus tard, chez al-A'ssä, qui emploie la même expression finale qu'al-Aswad (*bi-mā'i gawādī*, d'eau de pluie ou de nuages du matin) (mètre *kāmil*)¹⁵⁸ :

صَهْبَاءَ صَافِيَةً إِذَا مَا اسْتَوِدِقَتْ
شُجَّتْ غَوَارِبُهَا بِمَاءِ غَوَادِي

Un vin doré et pur après avoir été clarifié,
Et qui, en surface, a été coupé d'eau des nuages du matin.

Les verbes du mélange sont généralement employés au passif : *suġġat* dans le vers d'al-A'ssä et *muziġat* dans celui d'al-Aswad avec, dans les deux cas, le sens de « qui a été mélangé ». Leur complément est introduit par la préposition *bi-*, le plus souvent *bi-mā'i(n)*, comme c'est le cas dans les trois vers ci-dessus, suivi d'un complément de nom (pluie, nuage, ciel) ou d'un adjectif (pure, claire). Plus tard, Abū Nuwās usera des mêmes procédés (mètre *ṭawīl*)¹⁵⁹ :

وَخَالَسْتُهُ كَأَسِينٍ رِيْقًا وَقَهْوَةً
مُعْتَقَةً شُجَّتِ بِمَاءِ عُمام

Je lui soutirai deux coupes, l'une de salive et l'autre de vin,
D'un vin qui a vieilli avant d'être coupé d'eau des nuages.

Mais chez Abū Nuwās, le thème du mélange, comme l'a bien montré Bencheikh, s'intègre dans un réseau plus large et plus complexe de motifs et d'images dans lesquelles le vin est personnifié, le poète en faisant « une vierge [*adra*' ou *bikr*] ou une épousee [*arus*] dans la préparation, le vieillissement, l'éclat et surtout le mélange¹⁶⁰ ». Le mélange symbolise bien entendu l'union avec la femme aimée. La manière dont Abū Nuwās a traité ce thème reste inégalée : « rapports de l'eau et du vin, description minutieuse des bulles qui naissent de leur contact [souvent comparées à des perles, *durr* ou *lu'lu'*], effets de toutes sortes occupent une large place dans de nombreux poèmes¹⁶¹ ». Observons seulement ici que ce thème est l'occasion pour le poète d'évoquer l'éclat du vin et de le comparer à un feu brûlant, image dont j'ai déjà parlé, comme dans ce vers¹⁶² :

كَأَنَّهَا وَلِسَانُ الْمَاءِ يَقْرَعُهَا
نَارٌ تَأَجَّجُ فِي آجَامِ قَصْبَاءِ

Le vin, lorsque la langue d'eau vient le frapper,
Ressemble au feu brûlant un fourré de roseaux.

La description de cette pratique est très courante dans la poésie classique et, en particulier, dans la poésie mystique, où elle symbolise l'union ou la fusion de

¹⁵⁸ *Dīwān al-A'ssä al-Kabīr*, n°16, vers 7, p. 129.

¹⁵⁹ *Dīwān Abī Nuwās*, éd. A.'A. Gazzālī, p. 371 (« *lā ta'ġalā bi-mulāmī* »), vers 5.

¹⁶⁰ J.-E. Bencheikh, « Poésies bachiques d'Abū Nuwās. Thèmes et personnages », p. 38.

¹⁶¹ J.-E. Bencheikh, *ibid.*, p. 41. Je renvoie, pour plus de détails sur le traitement de ce thème par Abū Nuwās, à la présentation d'ensemble qu'en fait l'auteur, p. 41-47.

¹⁶² *Dīwān Abī Nuwās*, éd. A.'A. Gazzālī, p. 36, vers 3.

l'Amant et de l'Aimé, comme dans ces deux vers du grand poète mystique al-Hallāğ (m. 922) qui ne déroge pas à la règle générale énoncée précédemment ¹⁶³ :

مَزَجَتْ رَوْحُكَ فِي رَوْحِي كَمَا تُمَزِّجُ الْخَمْرَةَ بِالْمَاءِ الزُّلَالِ
فَإِذَا مَسَّكَ شَيْءٌ مَسَّنِي فَإِذَا أَنْتَ أَنَا فِي كُلِّ حَالٍ

Ton Esprit s'est mêlé à mon esprit, ainsi que s'allie le vin à l'eau pure.
Aussi, qu'une chose Te touche, elle me touche ! Ainsi, Toi, c'est moi, en tout !

Loin de ce symbolisme mystique, mais aussi de celui développé par Abū Nuwās, à connotation sexuelle, l'évocation du mélange du vin et de l'eau reste, chez les poètes anciens, un procédé purement descriptif et très conventionnel qui ne fait que rarement l'objet de développements. La seule exception concerne, comme nous allons le voir à présent, le cas où cette évocation s'intègre dans la description de la femme aimée.

Dans sa bouche un vin frais

Le goût de la bouche de l'aimée qu'on embrasse est couramment comparé à celui d'un vin coupé d'eau pure, le thème du mélange prenant alors seulement une dimension érotique. Le procédé qui consiste à insérer un développement bachique dans le cadre d'une description de la bouche de l'aimée, dont on sait quel fut le succès, est un procédé ancien, attesté, déjà, dans la poésie de nombre de poètes anciens. J'en ai cité ou mentionné quelques exemples précédemment, dans des vers attribués à 'Amr b. Qamī'a ¹⁶⁴, al-Musayyab ¹⁶⁵, 'Antara ¹⁶⁶, Zuhayr b. Abī Sulmā ¹⁶⁷ et Ḥassān b. Tābit ¹⁶⁸ notamment.

C'est en général lorsque la femme sourit (*'idā mā tabassamat*) que sa salive est comparée au vin, comme dans les quatrième et cinquième vers de la *Bānat Su'ād* de Ka'b b. Zuhayr (mètre *basīṭ*) ¹⁶⁹ :

تَجَلَوُ عَوَارِضَ ذِي ظَلَمٍ إِذَا ابْتَسَمَتْ كَأَنَّهُ مُنْهَلٌ بِالرَّاحِ مَعْلُولٌ
شَجَبَتْ بِذِي شَبَمٍ مِنْ مَاءٍ مَحْنِيَةٍ صَافٍ بِأَبْطَحِ أَحْضَى وَهُوَ مَشْمُولٌ

Elle laisse voir des dents éclatantes lorsqu'elle sourit,
Comme baignées, deux fois plutôt qu'une, dans un vin

Coupé d'eau froide, puisée à l'écart, limpide,
Dans un ravin exposé au vent du Nord.

Ou bien au sortir de son sommeil, comme dans celui de Zuhayr (*ba'da l-karā*) ou dans cet autre, qui est l'œuvre de Baššār b. Burd (*bu'ayda n-naẓmi*, mètre *wāfir*) ¹⁷⁰ :

¹⁶³ *Le dīwān d'al-Hallāj, essai de reconstitution*, p. 82. Dans l'un des manuscrits utilisés par Massignon, *hamra* est remplacé par *qabwa*.

¹⁶⁴ *The Poems of Amr Son of Qamī'ah*, n° 11, vers 13. Voir ci-dessus, p. 11, note 42.

¹⁶⁵ Dans Geyer (éd.), *Kitāb al-ṣubḥ al-munīr*, n° 6 (vers isolé), p. 351 : *wa-ka'anna fā-bā kullamā nabbahtu-hā / 'āniyyatun ṣuġġat bi-mā'i barāḥi* ; et n° 11, vers 4, p. 354 : *wa-mahan yariffu ka'anna-hū 'id duqta-hū / 'āniyyatun ṣuġġat bi-mā'in barā'i*.

¹⁶⁶ *Šarḥ dīwān 'Antara*, n° 45, vers 13, p. 61.

¹⁶⁷ *Šarḥ dīwān Zubayr b. Abī Sulmā*, n° 2, vers 6, p. 40.

¹⁶⁸ *Šarḥ dīwān Ḥassān b. Tābit*, p. 381, vers 2-3.

¹⁶⁹ *La Bānat So'ād, poème de Ka'b ben Zohaïr*, vers 3-4, p. 93-94.

¹⁷⁰ *Dīwān Baššār b. Burd*, vol. 4, p. 74, vers 1.

بَرُودُ الْعَارِضِينَ كَأَنَّ فَاها بُعِيدَ النَّوْمِ عَاتِقَةُ عُقَارُ

Les dents [qu'elle découvre en souriant] sont fraîches ; on dirait,
Dans sa bouche, au sortir du sommeil, un vin vieux et fort.

La comparaison est le plus souvent introduite par l'expression (*wa-*)*ka'anna fā-hā* (comme si sa bouche), comme dans les vers de Ḥassān et d'al-Musayyab, ou par *ka'anna rīqata-hā* (comme si sa salive), formule employée par Zuhayr. Pour le reste, le style et le vocabulaire sont ceux du mélange, comme dans ces deux vers de 'Umar b. Abī Rabī'a (mètre *basīṭ*)¹⁷¹ :

كَأَنَّ فَاها إِذَا مَا جِئْتَ طَارِقَهَا خَمْرُ بَيْبَسَانَ أَوْ مَا عَنَّقْتَ جَدْرُ
شَجَّتْ بِمَاءِ سَحَابٍ زَلَّ عَنْ رَصْفٍ مِنْ مَاءِ أَزْهَرَ لَمْ يُخْلَطْ بِهِ كَدْرُ

On dirait dans sa bouche, quand de nuit on la visite,
Un vin de Baysān ou qui aurait vieilli à Ġadar,
Mêlé d'eau des nuages glissant sur les rochers,
Une eau limpide que ne trouble aucune impureté.

Cette figure qui consiste à comparer le goût de la bouche de l'aimée à un vin frais mêlé d'eau continua d'être employée à l'époque omeyyade puis à l'époque abbasside, comme en attestent les vers cités de 'Umar b. Abī Rabī'a et de Baššār b. Burd.

Une variante de cette comparaison consiste à employer une tournure superlative : « Il n'est pas de vin... meilleur que sa bouche ». Comparant et comparé peuvent alors être distants de plusieurs vers, suivant la longueur du développement descriptif du vin qui est inséré entre eux. En voici un premier exemple, tiré d'un poème attribué à Muraqqiṣ al-Aṣḡar dont j'ai précédemment cité le premier vers (mètre *ṭawīl*)¹⁷² :

وَمَا قَهْوَةٌ صَهْبَاءُ كَالْمِسْكِ رِيحُهَا نُعَلَى عَلَى النَّاجُودِ طَوْرًا وَنُقْدُخُ
ثَوَتْ فِي سِبَاءِ الدَّنِّ عِشْرِينَ حِجَّةً يُطَانُ عَلَيْهَا قَرْمَدٌ وَنُرُوحُ
سِبَاهَا رِجَالٌ مِنْ يَهُودَ تَبَاعَدُوا لِحِيلَانَ يُدْنِيهَا مِنَ السُّوقِ مُرِيحُ
بِأَطْيَبَ مِنْ فِيهَا إِذَا جِئْتَ طَارِقًا مِنْ اللَّيْلِ بَلْ فُوهَا أَلْدُ وَأَنْصَحُ

Il n'est pas de vin jaune d'or, au parfum de musc,
Versé dans une grande coupe puis servi à la louche, de coupe en coupe ;
Resté prisonnier vingt ans durant dans une jarre
Cachetée à l'aide d'un enduit et bien ventilée ;
Que des hommes d'entre les juifs ont acheté pour en faire commerce,
S'éloignant du Ġilān et se rapprochant du marché, espérant faire du profit.
[Pas de vin] qui soit plus agréable que sa bouche, pour qui la visite de nuit.
Oui, sa bouche, la nuit, est plus délicieuse et plus pure encore !

Le *mā* initial du premier de ces quatre vers a valeur de négation et équivaut ici à *laysat*. Son complément est au début du quatrième vers (*bi-atyaba min fī-hā*). 'Umar

¹⁷¹ *Dīwān 'Umar b. Abī Rabī'a*, n° 135, vers 6, p. 142.

¹⁷² *Dīwān al-Muraqqiṣayn*, n° 1, vers 8-11, p. 88-89.

b. Abī Rabī'a emploie d'ailleurs la même tournure avec *laysat* à la place de *mā* (mètre *ḥafīf*)¹⁷³ :

ليست طعمُ الكافورِ والمِسكِ شيباً ثمَّ علماً بالراحِ والزنجبيلِ
حينَ تَنْتَابُهَا بِأَطْيَبِ مِنْ فِيهِ هـا طُروفاً إِنْ شِئْتَ أَوْ بِالمَقِيلِ

Le goût du camphre et du musc mêlés
Puis bus avec du vin et du gingembre,

Lorsque tu y reviens, n'est pas meilleur que celui
De sa bouche, la nuit, si tu le souhaites, ou après midi.

Dans les vers de Muraqqiṣ, une digression sur le vin est insérée entre les deux membres de la phrase principale, digression dans laquelle on retrouve les termes traditionnels (*qabwatun ṣabbā'u*) et la comparaison avec le musc (*ka-l-miski riḥu-bā*), avant un développement consacré à la conservation, au vieillissement et au commerce du vin sur laquelle je reviendrai dans la section suivante.

Ce procédé est également utilisé, dans le registre bachique, par Abū Du'ayb, dans le poème duquel il occupe pas moins de six vers (mètre *wāfir*)¹⁷⁴ :

وَمَا إِنْ فَضْلُهُ مِنْ أذْرَعَاتِ كَعَيْنِ الدِيكِ أَحْصَنَهَا الصُّرُوحُ
مُصَفَّقُهُ مُصَفَّاهُ عُقَارُ شَامِيَّةٌ إِذَا جُلِيَتْ مَرُوحُ
إِذَا فَضَّتْ خَوَاتِمُهَا وَفُكَّتْ يُقَالُ لَهَا دَمُ الْوَدَجِ الدَّبِيحُ
وَلَا مُتَحَيِّرٌ بَاتَتْ عَلَيْهِ يَبْلَقَعَةُ يَمَانِيَّةٌ تَفُوحُ
خِلَافَ مَصَابِ بَارِقَةٍ هَطُولِ مُخَالِطِ مَائِهَا خَصْرٌ وَرِيحُ
بِأَطْيَبِ مِنْ مُقْبَلِهَا إِذَا مَا دَنَا الْعَيُّوقُ وَكَانَتْ النَّبُوحُ

Il n'est pas de vin d'Adri'at,
Comme l'œil du coq, conservé dans des citadelles,

Maintes fois transvasé et filtré, un vin aux effets dévastateurs,
Un vin de Cham, pétulant et gai lorsqu'on le découvre,

En en rompant le cachet et en le libérant,
Semblable alors au sang coulant d'une veine ouverte,

Ni d'eau folle qu'aurait balayée toute la nuit,
Dans une terre inculte, un vent du Yémen chargé d'odeurs,

Après qu'ait éclaté un nuage porteur d'éclairs et de pluie
Dont les eaux viennent se mêler, sous l'effet du froid et du vent,

Qui soient meilleurs que sa bouche qu'on embrasse, tandis qu'apparaît
L'étoile de la Chèvre et que cessent d'aboyer les chiens.

Le comparant (*muqabbali-bā*) est introduit par la même formule que dans le passage de Muraqqiṣ (*bi-atyabi min*). Mais cette tournure est aussi employée par nombre de poètes sans que la comparaison ne contienne d'élément bachique, comme dans ces vers d'al-A'šā qui compare le parfum de la femme décrite à celui d'un jardin (mètre *basīṭ*)¹⁷⁵ :

¹⁷³ *Dīwān 'Umar b. Abī Rabī'a*, n° 288, vers 6-7, p. 268.

¹⁷⁴ Al-Sukkari, *Šarḥ aš'ar al-ḥudaliyyin*, vol. 1, n° 18, vers 4-9, p. 69.

¹⁷⁵ *Dīwān al-A'šā al-Kabīr*, n° 6, vers 14-16. Voir aussi *Dīwān al-Qattāl al-Kilābī*, n° 2, vers 8-9, p. 31. D'autres poètes emploient cette construction avec *natfa*, « flaque d'eau de pluie » (*Dīwān al-Muraqqiṣayn*, n° 5, vers 12-13, p. 50 ; *Ši'r Qays b. al-Ḥidādiyya*, n° 9, vers 15-17, p. 211 ; et *Dīwān al-Nābiḡa al-Ġa'dī*, n° 3, vers 1-3, p. 213, avec, chez ces deux derniers poètes, la formule *wa-mā natfatun... bi-*

ما روضة من رياض الحزن معشبة خضراء جاد عليها مسبل هطل
 يضاحك الشمس منها كوكب شرق مؤزر بعيم النبت مكتهل
 يوماً بأطيب منها نشر رائحة ولا بأحسن منها إذ دنا الأصل

Il n'est pas de jardin au sol dur et inégal, tapissé d'herbe tendre,
 Verdoyant après que la pluie se soit déversée sur lui,
 Recouvert de fleurs qui rivalisent de rires avec le soleil
 Et s'épanouissent pleinement sous le couvert de plantes plus hautes,
 Dont le parfum soit, un jour, plus enivrant que le sien
 Ni même meilleur qu'elle quand le soir approche.

Al-Qattāl al-Kilābī utilise quant à lui conjointement deux comparaisons, avec le jardin et avec le raisin¹⁷⁶ :

وما روضة بالحزن فقر مجودة يمج الندى ريحائها وصبيها
 بأطيب بعد النوم من أم طارق ولا طعم عنقود عقار زبيها

Il n'est pas de jardin, à al-Ḥazn, désert arrosé de pluies abondantes,
 Dont la rosée fait ressortir les odeurs et les couleurs,
 [Dont le parfum] soit plus agréable que celui d'Oumm Ṭāriq, au sortir du sommeil,
 Ni de grappe dont le raisin rouge soit plus parfumé [que sa bouche].

Abū Nuwās, enfin, emploie cette tournure superlative pour décrire la beauté d'un échanson, comparé ici à une gazelle (mètre *ṭawīl*)¹⁷⁷ :

فما طبيه ترعى مساقط روضة كسا الواكف الغادي لها ورقا خضرا
 بأحسن منه منظرأ زان مخبرأ بل الطبي منه شابه الجيد والنحرا

Il n'est pas de gazelle, paissant au bout d'un jardin luxuriant
 Que la rosée du matin a revêtu de vertes feuilles,
 Qui soit plus belle que lui, sa prestance rehaussant sa beauté intérieure.
 Que dis-je ! Ce sont le cou et le buste de la gazelle qu'on devrait comparer aux siens !

Scènes bachiques : lieux et personnages

Tous les poètes mentionnés jusqu'à présent ne se contentent pas de décrire le vin. Ils le boivent aussi, dans des tavernes (*ḥānūt*) ou dans des monastères (*dayr*), en compagnie d'amis (*nadīm* pl. *nadāmā* ou *fityān šidq*), servi par des esclaves-chanteuses (*qayna*), par des échansons (*sāqin*, *al-sāqī*) ou par des cabaretiers (*ḥammār*), de l'aiguière (*ibrīq*) à la coupe (*ka's*). Je me contenterai ici, après avoir rapidement décrit le cadre des scènes bachiques, de mentionner les traits les plus caractéristiques de la description des différents protagonistes, tavernier, échanson, chanteuse et commensaux.

Comme le disent Blachère et Masnou, cités par Bencheikh, « jusqu'à la fin du X^e siècle, et peut-être après, des couvents d'Iraq et de Syrie étaient fréquentés par le monde des

¹⁷⁶ *'atyaba min fi-hā*. Des poètes d'époque omeyyade emploient aussi la même formule avec *taḡab* (étang ou mare) au lieu de *natfa* (*Dīwān Ḡarīr*, vol.1, n° 39, vers 13-14, p. 267) ; et *Dīwān Dī al-Rumma*, vol. 2, n° 27, vers 14-15, p.867.

¹⁷⁶ *Dīwān al-Qattāl al-Kilābī*, n° 2, vers 8-9, p. 31.

¹⁷⁷ *Dīwān Abī Nuwās*, éd. E. Wagner, vol. 3, n° 108, vers 19-20, p. 142.

*libertins musulmans qui pouvaient s'y procurer du vin et d'autres plaisirs*¹⁷⁸ ». Dans la région d'al-Ḥīra se trouvaient de nombreux monastères, et ce dès l'époque des Laḥmides. 'Abd al-Ġanī, comme je l'ai déjà signalé, en inventorie près d'une quarantaine et cite le plus souvent des vers de poésie dans lesquels ils sont mentionnés. Abū Du'ād, qui vécut, je le rappelle, durant la première moitié du VI^e siècle, en évoque ainsi quelques-uns, comme Dayr al-A'war (le Monastère du Borgne) et Dayr al-Sawwā (le Monastère de la « Justice » ?)¹⁷⁹. Mais 'Adī b. Zayd est semble-t-il le seul poète préislamique à en faire le décor d'une courte scène bachique¹⁸⁰. Et encore sommes-nous loin des scènes dépeintes par Abū Nuwās, comme dans ces quelques vers décrivant son séjour à Dayr Ḥannā (Dāt al-Ukayrah) où le vin était servi dans de larges coupes par un enfant de chœur « aux hanches arrondies, à la taille fine, vêtu de l'aube (*midra'a*)¹⁸¹ ».

'Adī b. Zayd évoque plus volontiers les tavernes d'al-Ḥīra, comme dans ces quelques vers composés en prison (mètre *sarī*)¹⁸² :

متى أرى شرباً حوالي أصيصٍ	يا لبيت شعري وأنا ذو غنى
فيه ظيأٌ ودواخلٌ حوصٌ	بيت جلفٍ باردٌ ظلُّهُ
يمشي رويداً كنتوقي الرهيصُ	والربربُ المكفوفُ أردائهُ
عَنْبَرٌ والغارُ ولبنى قفوصُ	يَفْحُ من أردائه المسكُ والـ
أخضرَ مطموثاً كماء الخريصُ	والمشرفُ المشمولُ يُسقى به
تباب وقيدَيْن وغلٌّ قروصُ	ذلك حيرٌ من فيوج على الـ

Plût à Dieu que j'eusse été riche alors que j'avais

A portée de main un breuvage conservé dans des jarres,

[Dans] une demeure faite de bris d'amphores, à l'ombre fraîche,

Grandes aiguillères comme des gazelles [sur] des nattes en feuilles de palmier,

Où une troupe de gazelles aux bouts des manches noués

Déambule avec la lenteur de qui aurait eu les pieds blessés.

Tandis que de leurs vêtements s'exhale un parfum

Où se mêlent le musc, l'ambre, le laurier et le styrax.

Et où l'on donne à boire d'un vin frais dans de grandes coupes,

[Un vin] aux reflets verts qu'aurait défloré l'eau des nuages.

Voilà bien qui vaut mieux qu'une troupe devant ma porte,

Et des chaînes et des entraves qui mettent mon corps au supplice.

¹⁷⁸ Cité par J.E. Bencheikh, « Poésies bachiques d'Abū Nuwās. Thèmes et personnages », p. 50.

¹⁷⁹ Le Dayr al-A'war, identifié par certains au Dayr al-Ġamāġim, fut bâti par un homme surnommé al-A'war (le Borgne), membre du clan des Banū Ḥudāfa de la tribu d'Iyād, à laquelle appartenait aussi Abū Du'ād. Dans le vers invoqué, il est appelé al-Ḥudāfi. Ce vers ne figure pas dans l'inventaire de Grünebaum. Il est cité par al-Balādūrī dans le *Kitāb futūḥ al-buldān*. Voir aussi 'A. 'Abd al-Ġanī, *Tārīḥ al-Ḥīra*, p. 49. Le Dayr al-Sawwā aurait aussi été bâti par les Banū Ḥudāfa. Voir G. von Grünebaum, « Abū Du'ād al-Iyādī : Collection of Fragments », n° 67, vers 6, p. 278 ; et le même, *Dirāsāt fi al-adab al-'arabī*, n° 66, vers 6, p. 348 : *bal-ta'ammal wa-'anta 'abšaru minnī / qašda dayri s-sawwā bi-'aynin ġaliyyah* ("Mais regarde avec attention, toi qui vois mieux que moi / [et indique-moi] la direction du monastère d'al-Sawwā, grâce à tes yeux perçants"). Le petit poème en question se présente comme un *dīkr al-atlāl* : *'aqfara d-dayru wa-l-'aġārī'u min qaḥwī* (vers 2, "Le monastère et les dunes ont été désertés par les miens") et, plus loin, *li-mani z-zu'nu bi-d-duḥā* (vers 7, "A qui sont ces palanquins, le matin...").

¹⁸⁰ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 113, p. 166, reproduit et traduit ci-dessus, p. 12.

¹⁸¹ *Dīwān Abī Nuwās*, éd. A. 'A. al-Ġazzālī, p. 121 (« *Anḍā' al-'ibāda* »).

¹⁸² *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 11, vers 14-19, p. 70-71.

‘Adī décrit la taverne elle-même, ses murs faits de bris d’amphores et le sol (ou le plafond) en nattes de feuilles de palmier ; ainsi que des *qayna*-s (esclaves-chanteuses) métaphoriquement représentées sous les traits de gazelles. On remarquera que la description du parfum du vin qui s’exhale de la coupe ou de l’aiguière, spécialement lorsqu’on le coupe d’eau, est ici transposée pour s’appliquer aux vêtements des *qayna*-s, qui dégagent un parfum mêlant rien moins que le musc, l’ambre, le laurier et le styrax !¹⁸³ ‘Adī évoque aussi ailleurs une *qayna*, une aiguière dans la main droite, qui sert un vin clair comme l’œil du coq.¹⁸⁴

Al-Aswad b. Ya‘fur, contemporain de ‘Adī, évoque quant à lui non seulement les esclaves-chanteuses mais aussi le tavernier et l’échanson, dans les vers suivants (mètre *kāmil*)¹⁸⁵ :

وَلَقَدْ لَهَوْتُ وَلِلشَّبَابِ لَذَاذَةٌ	بِسُلَاقَةٍ مُزَجَّتْ بِمَاءِ غَوَادِي
مَنْ خَمَرَ ذِي نَطْفٍ أَعَنَّ مُنْطِقُ	وَإَفَى بِهَا لِدِرَاهِمِ الْأَسْجَادِ
يَسْعَى بِهَا ذُو ثَوْمَتَيْنِ مُشَمَّرٌ	فَقَنَأَتْ أَنْامُلُهُ مِنَ الْفُرْصَادِ
وَالْبَيْضُ تَمْشِي كَالْبُدُورِ وَكَالدُّمَى	وَنَوَاعِمٌ يَمْشِينَ بِالْأَرْفَادِ

J’ai goûté aux plaisirs de la jeunesse, me délectant
D’un vin clair coupé d’eau des nuages du matin,

Qu’un [cabaretier] à la voix nasillarde, boucles d’oreilles et ceinturon,
Vendait en échange de drachmes de bon aloi.

[Un vin] versé par [un échanson] portant pendants d’oreilles,
Les manches retroussées, le bout des doigts rougis de mûres,

Tandis que [des chanteuses] au clair visage, semblables à la pleine lune
Ou à des statues, douces au toucher, allaient, portant des coupes.

Il faut observer que le tavernier (*hammār*) et l’échanson (*sāqin*) ne sont pas nommés dans ces vers mais désignés par des épithètes toutes deux construites avec le relatif *dū* (*dī* au cas indirect) : tous deux portent des boucles d’oreilles (*nuṭafa* ou *natafa*, pl. *nuṭaf*; et *tarwma*, ici au duel). Le premier, observe le poète, a un fort accent. Le verbe *ganna* dont est tiré le substantif *agannu* signifie littéralement « parler par le nez, d’une voix nasillarde ». Ceci laisse à penser qu’il n’est pas arabe, et sa tenue, boucle d’oreilles (*nuṭafa* ou *natafa*, pl. *nuṭaf*) et ceinturon (*minṭaqa*, d’où *munatṭaq*, « ceint »), tend à le confirmer. En effet, comme le dira plus tard Abū Nuwās, le fait qu’il porte un ceinturon (ici *zunnār*) est le signe qu’il n’est pas musulman¹⁸⁶ :

وَقَتِيَانِ صِدْقٍ قَدْ صَرَفْتُ مَطِيَّهَهُمْ	إِلَى بَيْتِ خَمَارٍ نَزَلْنَا بِهِ ظَهْرًا
فَلَمَّا حَكَى الزُّنَّارُ أَنْ لَيْسَ مُسْلِمًا	ظَنَّنَّا بِهِ خَيْرًا فَظَنَّ بِنَا شَرًّا
فَقُلْنَا عَلَى دَيْنِ الْمَسِيحِ بْنِ مَرْيَمَ	فَأَعْرَضَ مَزُورًا وَقَالَ لَنَا هُجْرًا
وَلَكِنْ يَهُودِيٌّ يُحِبُّكَ ظَاهِرًا	وَيَضْمِرُ فِي الْمَكْنُونِ مِنْهُ لَكَ الْخَتْرًا

¹⁸³ Le styrax est un arbrisseau de la famille des Styracacées, dont certaines espèces fournissent des baumes, également appelés styrax (par métonymie).

¹⁸⁴ *Dīwān ‘Adī b. Zayd*, n° 13, vers 13-14,

¹⁸⁵ Al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī, *Al-mufaḍḍaliyyāt*, n° 44, vers 22-25, p. 218.

¹⁸⁶ *Dīwān Abī Nuwās*, éd. A.‘A. al-Ġazzālī, p. 61 (« *hammār yahūdī* »), vers 1-4.

Combien de fidèles compagnons dont je détournai les montures
Pour les mener chez un cabaretier, sur le coup de midi.

Lorsqu'à sa ceinture nous vîmes qu'il n'était pas musulman,
Nous pensâmes tout le bien de lui et lui, de nous, tout le mal.

Nous lui demandâmes si sa religion était celle du Messie, fils de Marie.
Lui nous regarda de travers et nous enjoignit de passer notre chemin.

Car il était juif, de ces gens qui en apparence vous veulent du bien,
Mais qui, en secret, sont prêts à tout pour vous trahir.

Le plus souvent, comme dans ces vers d'Abū Nuwās, le cabaretier est juif (*yahūdī*). Le poète le décrit ailleurs comme un *ḍimmī*, porteur de la ceinture qui les caractérise (*zunnār*).¹⁸⁷

Chez les poètes anciens, ce sont surtout les marchands et commerçants qui vendent le vin qui sont explicitement décrits comme juifs, comme dans ces deux vers, le premier de Muraqqiṣ al-Aṣḡar, déjà cité, et le second d'al-A'šā (mètres *ṭawīl* et *mutaqārib* respectivement)¹⁸⁸ :

سَبَاهَا رَجَالٌ مِنْ يَهُودَ تَبَاعَدُوا لِحِيلَانَ يُدْنِيهَا مِنَ السُّوقِ مُرْبِحٌ

Que certains d'entre les juifs ont acheté pour en faire commerce,
S'éloignant du Ġilān et se rapprochant du marché, espérant faire du profit.

وَصَهْبَاءَ طَافَ يَهُودِيُّهَا وَأَبْرَزَهَا وَعَلَيْهَا خُتْمٌ

Un vin aux reflets roux qu'apporta un juif
Qui le dévoila alors qu'il était encore scellé.

On retrouve aussi ce commerçant juif (*tāḡir yahūdī*) dans ces quatre vers de 'Adī b. Zayd (mètre *ḥafīf*)¹⁸⁹ :

بَاكَرْتُهُنَّ قَرَقَفُ كَدَمِ الْجُوِّ فِ ثُرَيْكَ الْقَدَى كُمَيْتٌ رَحِيقٌ
صَانَهَا التَّاجِرُ الْيَهُودِيُّ حَوْلِي نَ قَادَكِي مِنْ نَشْرَهَا التَّعْتِيقُ
ثُمَّ فَضَّ الْخِتَامُ عَنْ حَاجِبِ الدِّ نَّ وَحَانَتْ مِنَ الْيَهُودِيِّ سُوْقُ
فَاسْتَبَاهَا أَشْمٌ خَرَقٌ كَرِيمٌ أُرِيحِي غَمَنْدَرٌ غَرْنِيقُ

[Les serveuses] se sont empressées de nous verser un vin frais [rouge]
Comme le sang des entrailles, contenant de la lie, nectar de couleur fauve.

[Un vin] conservé par le commerçant juif deux ans durant,
Et dont le vieillissement a rendu le parfum plus pénétrant encore.

Puis le cachet qui scellait l'amphore fut rompu,
Signe que le temps était venu pour le juif de se rendre au marché,

Pour que l'achètent les plus fiers et les plus généreux des hommes,
Empressés à donner, jeunes gens au doux visage et au teint de lait.¹⁹⁰

¹⁸⁷ Voir A.S. Tritton, « *zunnār* », p. 571-572.

¹⁸⁸ *Dīwān al-Muraqqiṣayn*, n°1, vers 10, p. 88 ; et *Dīwān al-A'šā al-Kabīr*, n°4, vers 10, p. 35.

¹⁸⁹ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n°13, vers 9-12, p. 77.

¹⁹⁰ Le sens du mot *gamandar*, qui n'apparaît dans aucun dictionnaire, est un mystère. Il faut probablement lire *gamaydar* (« jeune, tendre »), comme le suggère l'éditeur du *dīwān* du poète (voir aussi *gundar* qui a le même sens). C'est le choix que j'ai fait dans la traduction.

Autrement dit, la figure du juif, tavernier ou marchand, est, dès avant l'islam, l'une des figures habituelles de la poésie bachique. Contrairement à une idée reçue, ce n'est donc pas l'islam qui a détourné les Arabes des métiers du vin qui, déjà avant l'islam et comme au temps d'Abū Nuwās, étaient l'apanage de non Arabes, Juifs ou autres.

Quant à la figure de l'échanson, elle est souvent introduite par la formule *yas'ū bi-hā* (« que nous sert... ») et suit généralement une description du vin. Cette formule introduit une proposition relative sans pronom relatif, son antécédent, « un vin », étant indéterminé, mais avec un pronom de rappel (*-hā* pour le vin). Nous avons vu un exemple d'emploi de cette formule dans le troisième vers du passage d'al-Aswad b. Ya'fur cité plus haut. Le vin y est servi par un échanson portant deux boucles d'oreilles (*dū tarwmatayni*). La même formule est par exemple employée par al-Musayyab, dans le vers ci-dessous, où l'échanson n'a qu'une boucle d'oreille (*dū tarwmatin*) (mètre *kāmil*)¹⁹¹ :

عَائِيَّةٌ صِرْفٌ مُعْتَقَةٌ يَسْعَى بِهَا ذُو تَوْمَةٍ لِيَقْ

Un vin de 'Āna, vin pur qu'on a laissé vieillir,
Servi par [un échanson] portant boucle d'oreille, élégant.

On la retrouve encore dans ce vers d'al-A'sā, qui emploie aussi une épithète pour désigner l'échanson (*dū zuḡāḡātin*), lequel, ici encore, porte des boucles d'oreilles (*la-hū nuṭafun*) (mètre *basīt*)¹⁹² :

يَسْعَى بِهَا ذُو زُجَاجَاتٍ لَهُ نُطْفٌ مُقْلَصٌ أَسْفَلَ السَّرِبَالِ مُعْتَمِلٌ

Servi par [un échanson] paré de boucles d'oreilles
Le bas de la tunique retroussé, sollicité de toutes parts.

Et chez Ḥassān b. Tābit encore, qui qualifie l'échanson de « rouge » (*aḥmar*). Ce terme est ambigu : il peut vouloir dire « rougeâtre », terme péjoratif qui ne colle pas avec l'image habituelle de l'échanson ; ou « blanc », le terme *aḥmar*, par opposition à *aswad* (noir), servant à désigner les hommes de race blanche, quand bien même leur teint serait brûlé, et, de là, les Arabes par opposition aux non Arabes. C'est ce second sens que j'ai retenu dans la traduction de ce vers (mètre *sarī*)¹⁹³ :

يَسْعَى بِهَا أَحْمَرٌ ذُو بُرْسٍ مُحْتَلِقٌ الذِّفْرِى شَدِيدُ الْحِرَامِ

Servi par [un échanson] à la peau blanche, vêtu d'un burnous,
Le crâne rasé et la taille robuste sous son ceinturon.

Cette formule introduisant la figure de l'échanson connut un succès certain dans la poésie bachique d'époque abbasside. Abū Nuwās l'emploie pas moins de sept fois, dont six dans la même position métrique, au début d'un vers de *kāmil*, comme dans le premier exemple ci-dessous, ou de *basīt*, comme dans le second¹⁹⁴ :

يَسْعَى بِهَا ذُو عُنَّةٍ غَنَجٌ مُتَكَلِّلُ اللَّحْظَاتِ بِالسِّحْرِ

Servi par [un échanson] à la voix nasillarde, qui lance des œillades,
Son regard ombré de kohl, comme par pure magie.

¹⁹¹ R. Geyer, *Kitāb al-ṣubḥ al-munīr*, n° 14, vers 10, p. 356.

¹⁹² *Dīwān al-A'sā al-Kabīr*, n° 6, vers 41, p. 59.

¹⁹³ *Šarḥ dīwān Ḥassān b. Tābit*, p. 381, vers 9.

¹⁹⁴ *Dīwān Abī Nuwās*, éd. A. 'A. al-Gazzālī, p. 99 (« *'itāb al-ḥamr* »), vers 3 ; et p. 76 (« *ḥamal wa-di'b* »), vers 8.

يَسْعَى بِهَا مِثْلَ قَرْنِ الشَّمْسِ ذُو كِفْلٍ يَشْفِي الضَّجِيعَ بِذِي ظَلَمٍ وَتَشْنِيبِ

Servi par [un échanson] comme un rayon de soleil, la croupe rebondie,
Qui guérit le compagnon de lit avec [un vin] éclatant et frais.

On retrouve dans ces deux vers la traditionnelle épithète construite avec le relatif *dū* (« celui qui a »). Ils montrent encore, si besoin était, à quel point la poésie d'Abū Nuwās est imprégnée de traits de vocabulaire et de style hérités des poètes bachiques des VI^e et VII^e siècles.

La même remarque vaut pour les chanteuses (*qayna* pl. *qiyan*), dont la beauté est souvent décrite dans des termes similaires à ceux utilisés pour décrire l'échanson : peau blanche, teint éclatant, taille fine et svelte, croupe rebondie, etc. Leurs fonctions sont d'ailleurs assez semblables, puisque l'échanson doit aussi avoir des dons artistiques et éventuellement savoir chanter, tandis que la *qayna* est aussi souvent amenée à servir le vin, comme dans ce vers de 'Adī b. Zayd dans lequel elle est dépeinte tenant une aiguière dans sa main droite¹⁹⁵. Mais elle demeure avant tout une chanteuse (*ġāniya*, *muġniya* ou *musmi'a*). Le dernier de ces trois termes est employé dans ce vers d'al-Nābiġa al-Ġa'dī (m. vers 670, mètre *ramal*)¹⁹⁶ :

وَأَدِينَا فَيِنَّةً مُسْمِعَةً ضَخْمَةً الْأَرْدَابِ مِنْ غَيْرِ نَفْسِ

Une chanteuse à la belle voix nous tient compagnie,
La croupe généreuse sans toutefois être trop grosse.

On retrouve la chanteuse dans ce vers d'al-A'sā où, semble-t-il, un échanson l'accompagne de son luth (mètre *basīl*)¹⁹⁷ :

وَمُسْتَجِيبٍ تَخَالَ الصَّنَجَ يَسْمَعُهُ إِذَا تُرَجَّعُ فِيهِ الْفَيْئَةُ الْفُضْلُ

Et [un luth] répondant, dirait-on, aux petites cymbales
Tandis que la chanteuse, à peine vêtue, y allait de son refrain.

Mais le plus souvent, elle s'accompagne elle-même au luth (*mazhar*), comme en témoigne ce vers de Bišr b. Abī Ḥāzim (m. vers 600, mètre *kāmil*)¹⁹⁸ :

الْوَاهِبُ الْبَيْضَ الْكَوَاعِبَ كَالدَّمَى حَوْرًا بِأَيْدِيهَا الْمَزَاهِرُ تُعْزَفُ

Il met à notre disposition [des chanteuses] à la peau blanche, aux seins rebondis,
Telles des statues, / les yeux noirs, entre les mains un luth dont elles jouent.

Nous avons vu plus haut la description que fait 'Adī b. Zayd des *qayna*-s : semblables à des gazelles, elles déambulent lentement en dégageant un agréable parfum. Quant à al-Nābiġa al-Ġa'dī, ce sont leurs croupes généreuses qui retiennent son attention ; et pour Bišr, leurs seins rebondis. La description qu'en font les poètes

¹⁹⁵ Voir ci-dessus, p. 6.

¹⁹⁶ *Ši'r al-Nābiġa al-Ġa'dī*, n° 5, vers 4, p. 245.

¹⁹⁷ *Dīwān al-A'sā al-Kabīr*, n° 6, vers 42, p. 59. Le sens de ce vers n'est pas des plus clairs. D'après les commentateurs, le participe *mustaġib* (littéralement, « celui qui répond ») désigne le luth (*'ūd*). La traduction de Silvestre de Sacy est la suivante : « Le son de sa voix, quand il répondait [à leurs agaceries], semblait celui d'une guitare dont s'accompagne une chanteuse négligemment vêtue » (Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, vol. 2, p. 466) ; et celle de Larcher : « Ah ! Le [luth], qui répond, dirait-on, aux cymbales / Dans le refrain de la chanteuse dévêtue » (P. Larcher, « Dis adieu donc à Hourayra », p. 185).

¹⁹⁸ *Dīwān Bišr b. Abī Ḥāzim al-Asadī*, n° 31, vers 15, p. 155.

anciens reste en général limitée à quelques traits rapides qui ne leur sont pas spécifiques mais qu'elles partagent avec toutes les femmes et, pour partie, comme je l'ai déjà signalé, avec les échansons. Leur peau blanche et leur teint clair leur valent d'être appelées *bīḍ* (blanches, sg. *bayḍā'*) et leur visage est comparé à la pleine lune (*badr* pl. *budūr*). Pour leurs grands yeux noirs, elles sont aussi appelées *ḥūr* (sg. *ḥawrā'*) et sont comparées à des gazelles (*zaby* pl. *zibā'*). Enfin, leurs seins déjà bien formés et rebondis leur valent l'appellation de *kawā'ib* (sg. *kā'ib*). Rien que de très conventionnel au bout du compte et il va sans dire que tous ces clichés continueront d'être employés par les poètes des siècles suivants. Je n'y insiste donc pas. Une autre comparaison, avec une statue (*dumya* pl. *dumä*), qu'emploient al-Aswad b. Ya'fur et Bišr b. Abī Ḥāzim dans les vers cités ci-dessus, ne manque pas toutefois d'attirer l'attention. Déjà employée, dans un contexte non bachique, par Imru' al-Qays et 'Abīd b. al-Abras¹⁹⁹, puis par quelques poètes de la seconde moitié du VI^e siècle²⁰⁰, elle est ensuite abondamment attestée chez les poètes des siècles suivants, de 'Umar b. Abī Rabī'a à Ibn al-Rūmī en passant par al-Farazdaq, al-Walīd b. Yazīd ou encore Baššār b. Burd²⁰¹. Certains ont cru y voir une influence chrétienne, les statues de marbre blanc se trouvant surtout dans les églises²⁰². 'Adī b. Zayd, peut-être le plus sûrement chrétien de tous les poètes préislamiques, et dans la poésie duquel on trouve quelques « éléments chrétiens », emploie d'ailleurs lui aussi cette image, mais les statues auxquelles il compare les belles sont d'ivoire (*'āḡ*) et se trouvent dans des temples (*mīhrāb* pl. *maḥārīb*) plutôt juifs que chrétiens (mètre *ḥafīf*)²⁰³ :

كَدْمَى الْعَاجِ فِي الْمَحَارِيبِ أَوْ كَالِـ بَيْضِ فِي الرُّوضِ زَهْرُهُ مُسْتَنْبِرٌ

Comme des statues d'ivoire dans des synagogues et comme
Des gazelles blanches dans un jardin, beautés pures et lumineuses.

Il nous reste à évoquer les commensaux (*nadīm* pl. *nudamā'*; ou *nadmān* pl. *nidām* et *nadāmā*), amis de confiance et compagnons de table du poète qui

¹⁹⁹ *Dīwān Imri' al-Qays*, n° 8, vers 14, p. 88 : *mina l-bīḍi ka-l-'ar'āmi wa-l-'udmi ka-d-dumä / ḥawāšinu-hū wa-l-mubriqāti r-rawāni* (« [Des belles] blanches, comme des gazelles, ou brunes, comme des statues / Jeunes vierges dans tout l'éclat [de leur beauté], leurs grands yeux fixés [sur vous] ») ; et *The Dīwāns of 'Abīd Ibn al-Abras, of Asad, and 'Āmir Ibn aṭ-Ṭufayl, of 'Āmir Ibn Ṣa'sa'ab*, n° 27, vers 5, p. 74 : / *wa-ra'ābiba ka-d-dumä wa-qibābi* (« Et des belles sveltes et gracieuses, comme des statues ; et de grandes tentes... »).

²⁰⁰ Bišr b. Abī Ḥāzim l'emploie à deux reprises, à chaque fois associé à *bīḍ*, dans le vers qui vient d'être reproduit et traduit ci-dessus (références note 198), ainsi que dans cet autre : *'adāriṭu-nā mustahqibū l-bīḍi ka-d-dumä /* (« Les hommes de basse condition qui nous sont attachés gardent les femmes à la peau blanches, telles des statues », *Dīwān Bišr b. Abī Ḥāzim*, n° 3, vers 21, p. 19). Voir aussi « *Ši'r Qays b. al-Ḥidādiyya* », n° 4, vers 1, p. 206 : *hali l-'udmu ka-l-'ar'āmi wa-z-zubru ka-d-dumä / mu'awidātī 'ayyamu-hunna ṣ-ṣawālīḥu ?* (« Ces belles à la peau brune, telles des gazelles, et ces beautés au teint éclatant / vont-elles nous permettre de revivre des jours heureux comme ceux-là ? »).

²⁰¹ Il serait trop long de donner les références de toutes les occurrences de cette comparaison. 'Umar b. Abī Rabī'a l'emploie pas moins de cinq fois, dont une fois précédé de *bīḍ*. Très souvent, le comparé est aussi exprimé par le terme *kawā'ib* ou, plus rarement, *kā'ibāt*, pluriels de *kā'ib* (« dont les seins sont déjà bien formés »), comme chez al-Walīd b. Yazīd (*min kā'ibātin ka-d-dumä*) ou Ibn al-Rūmī (*ayyatu-hā l-kawā'ibu ka-d-dumä*). Les deux sont aussi parfois associés : *al-bīḍ al-kawā'ib ka-d-dumä* (Suhaym, al-Farazdaq). On trouve aussi *al-ḥūru ka-d-dumä* ('Umar b. Abī Rabī'a, Ziyād al-A'ḡam).

²⁰² Voir notamment L. Cheikho, *Al-naṣrāniyya wa-ādābu-hā bayn 'arab al-ḡābiliyya*, vol. 2, p. 205-206. Il faut bien faire attention à ce que Cheikho voyait des chrétiens partout. Dans son célèbre ouvrage sur « les poètes chrétiens », il considère comme tels un grand nombre de poètes anciens malgré des indices extrêmement faibles. Pour Hechaimé, qui a soumis le travail de Cheikho à la critique, seuls quelques-uns de ces poètes peuvent avec quasi-certitude être considérés comme chrétiens (P. Hechaimé, *Louis Cheikho et son livre Le christianisme et la littérature chrétienne en Arabie avant l'islam*).

²⁰³ *Dīwān 'Adī b. Zayd*, n° 16, vers 4, p. 84.

l'accompagnent dans ses beuveries. Ils sont souvent introduits par la formule *wa-fityāni ṣidqin* (« (Et) combien de jeunes gens de confiance »), que le contexte soit ou non bachique, comme dans les deux vers suivants, respectivement attribués à Imru' al-Qays et à 'Abīd b. al-Abrāṣ (mètre *ṭawīl* tous les deux)²⁰⁴ :

وَفَتِيَانِ صِدْقٍ قَدْ بَعَثْتُ بِسُحْرَةٍ فَقَامُوا جَمِيعًا بَيْنَ عَائٍ وَنَشْوَانِ

Combien de jeunes gens de confiance n'ai-je réveillés, au point du jour.
Ils se levaient comme un seul homme, ivres et prêts à tous les excès.

وَفَتِيَانِ صِدْقٍ قَدْ تَنَيْتُ عَلَيْهِمْ رِدَائِي وَفِي شَمْسِ النَّهَارِ دُحُوضُ

Combien de jeunes gens de confiance n'ai-je protégés
De mon manteau, tandis que disparaissait le soleil.

Dans ces deux vers, la formule d'introduction et suivie d'un verbe à la première personne de l'accompli précédé de *qad*. C'est également le cas dans ce vers de Rabi'a b. Maqrūm qui introduit une scène bachique (mètre *ṭawīl*)²⁰⁵ :

وَفَتِيَانِ صِدْقٍ قَدْ صَبَحْتُ سُلَافَةَ إِذَا الدِّيكِ فِي جَوْشٍ مِنَ اللَّيْلِ طَرَبًا

A combien de jeunes gens de confiance n'ai-je servi d'un vin clair,
Tandis que chantait le coq, au plus profond de la nuit.

Deux siècles plus tard, Abū Nuwās continue d'employer la formule consacrée dans un contexte similaire (mètre *ṭawīl*)²⁰⁶ :

وَفَتِيَانِ صِدْقٍ قَدْ صَرَفْتُ مَطِيئَهُمْ إِلَى بَيْتِ خَمَّارٍ نَزَلْنَا بِهِ ظَهْرًا

Combien de fidèles compagnons dont je détournai les montures
Pour les mener chez un cabaretier, sur le coup de midi.

Chez les poètes préislamiques comme chez Abū Nuwās, les descriptions physiques des commensaux du poète sont rares et vagues²⁰⁷. Leurs visages sont beaux (*ḥisān al-wuḡūh*), comme le dit al-Musayyab b. 'Alas dans le vers ci-dessous (mètre *mutaqārib*)²⁰⁸ :

وَشَرَبٍ كِرَامٍ حِسَانَ الْوُجُوهِ نُغَادِيَهُمُ النَّشَوَاتُ ابْتِكَارًا

Et des compagnons de table généreux, aux beaux visages,
Qui, dès le petit matin, présentent les premiers signes de l'ivresse.

Leur teint est éclatant (*bīd al-wuḡūh*, littéralement « blancs de visage »), comme dans ce vers d'al-A'sā (mètre *ḥafīf*)²⁰⁹ :

²⁰⁴ *Dīwān Imri' al-Qays*, n° 9, vers 8, p. 91 ; et *The Dīwāns of 'Abīd Ibn al-Abrāṣ, of Asad, and 'Āmir Ibn at-Ṭufayl, of 'Āmir Ibn Ṣa'ṣa'ah*, n° 10, vers 11, p. 34.

²⁰⁵ *Dīwān Rabi'a b. Maqrūm*, n° 4, vers 11, p. 24.

²⁰⁶ *Dīwān Abī Nuwās*, éd. A.'A. al-Ġazzālī, p. 61 (« *ḥammār yabūdī* »), vers 1. J'ai déjà reproduit et traduit ce vers, ainsi que les trois suivants, ci-dessus, p. 41.

²⁰⁷ Voir J.E. Bencheikh, « Poésies bachiques d'Abū Nuwās. Thèmes et personnages », p. 65.

²⁰⁸ Ce vers n'a pas été recensé par R. Geyer, *Kitāb al-ṣubḥ al-munīr*. Il est cité par Ibn Qutayba, *Kitāb al-ma'ānī al-kabīr*, vol. 1, p. 459. Dans la *Maṣūsū'a šī'riyya*, il est le premier vers d'un poème qui en compte huit. Ibn Qutayba cite aussi le deuxième vers : *kumaytin takādu wa-'in lam taduq / tunašši 'idā s-sāqiyāni –stadārā* (« Un vin aux reflets fauves qui, sans même y goûter, vous enivre lorsque les échansons le font circuler »).

²⁰⁹ *Dīwān al-A'sā al-Kabīr*, n° 32, vers 50, p. 215.

وَنَدَامَى بِيضُ الْوُجُوهِ كَأَنَّ الْ
شَرَبَ مِنْهُمْ مَصَاعِبُ أَفْنَاقُ

Et des compagnons de table au teint éclatant dont l'assemblée
Est telle un troupeau d'étalons et de pur-sangs.

Les deux poètes emploient respectivement les termes *šarb* et *nadāmū* pour désigner leurs compagnons. Le second, nous l'avons vu, est le pluriel de *nadmān*, synonyme de *nadīm*. Quant au premier, il est celui de *šārib* (« buveur ») et désigne donc à proprement parler les compagnons avec qui l'on boit.

Soit dit en passant, les deux mêmes expressions s'appliquent aussi aux femmes, comme dans ces deux vers, le premier de Muraqqiṣ al-Akbar et le second d'al-Aswad b. Ya'fur (mètres *ṭawīl* et *kāmil* respectivement)²¹⁰ :

نَوَاعِمُ أَبْكَارٍ سَرَائِرُ بَدَنُ
حَسَانُ الْوُجُوهِ لِيِّنَاتُ السَّوَالِفِ

Vierges vivant dans le confort, vallées verdoyantes, plantureuses,
Leurs visages sont pures merveilles, leurs cous comble de grâce.

يَنْطِقْنَ مَعْرُوفًا وَهُنَّ نَوَاعِمُ
بِيضُ الْوُجُوهِ رَقِيقَةُ الْأَكْبَادِ

Elles parlent un langage raffiné et vivent dans le confort.
Leurs visages sont d'un blanc éclatant et leurs tailles sveltes.

Mais plus que l'aspect physique des compagnons, ce sont leurs qualités morales que les poètes s'attachent à décrire, leur noblesse, leur grandeur d'âme, leur générosité, leur fidélité. Le plus souvent, ces descriptions sont naturellement insérées dans des développements de *fabr*, tout comme le sont les vers bachiques prenant prétexte de la description des compagnons. Comme nous l'avons signalé, les vers bachiques insérés le sont le plus souvent dans des développements de *nasīb* ou de *fabr*. Pour ce qui est du *nasīb*, nous avons vu qu'un des procédés d'insertion bachique les plus courants consistait à comparer le goût de la bouche qu'on embrasse à celui d'un vin frais. Nous voici maintenant en présence d'un procédé courant d'insertion de vers bachiques dans un morceau de *fabr* : les compagnons d'armes ou d'aventures sont aussi compagnons de table, avec qui boire du bon vin et prendre du plaisir. Les thèmes développés dans ce cadre étant essentiellement des thèmes de *fabr*, je ne m'y attarde pas. Disons seulement qu'Abū Nuwās donna de ces compagnons d'ivresse les plus belles descriptions, au sujet desquelles je renvoie à la présentation qu'en fait Bencheikh.²¹¹

En guise de conclusion : lecture du livre de Mubalhil b. Yamūt sur les plagiats d'Abū Nuwās

Cette étude ne se voulait pas une présentation complète du genre bachique, dont nombre d'aspects ont été laissés de côté. Elle avait pour seul but de souligner la remarquable continuité du vocabulaire et du style bachiques, depuis ces poètes du VI^e siècle qui en sont les premiers représentants jusqu'aux poètes bachiques classiques, au premier rang desquels figure Abū Nuwās. Elle a ainsi permis de mettre

²¹⁰ *Dīwān al-Muraqqiṣayn*, n° 9, vers 4, p. 59 ; et al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī, *Al-mufaḍḍaliyyāt*, n° 44, vers 27, p. 219.

²¹¹ J.E. Bencheikh, « Poésies bachiques d'Abū Nuwās. Thèmes et personnages », p. 65-67. Rappelons aussi que, dans les scènes bachiques dont le récit est occasionné par la présentation des compagnons du poète, est défini tout un art de la table, un ensemble de règles à suivre pour bien se comporter dans ces assemblées.

en relief le rôle joué dans la genèse du genre par les poètes ayant fréquenté la cour d'al-Hīra durant la seconde moitié du VI^e siècle. Il semble bien, en effet, que ce soit à al-Hīra que le genre bachique ait connu ses premiers développements, dans la seconde moitié du VI^e siècle, avec des poètes comme 'Adī b. Zayd et al-Aswad b. Ya'fur et, avant eux, Ṭarafa, al-Musayyab et Muraqqiṣ al-Aṣḡar. Ce sont vraisemblablement ces poètes qui ont défini le vocabulaire, les images et les thèmes traditionnels de la poésie bachique, dont se sont inspirés tous les poètes des générations et des siècles suivants, à commencer par ces poètes du VII^e siècle que sont al-A'ṣā et Ḥassān b. Ṭābit.

Les ouvrages consacrés à la poésie bachique arabe n'accordent pourtant qu'une place réduite à ces poètes préislamiques, à l'exception notable d'al-A'ṣā, qui est sans conteste celui qui, parmi ceux-ci, a composé le plus grand nombre de vers bachiques. Son influence sur les poètes des générations et des siècles suivants est incontestable. Abū Nuwās va même jusqu'à terminer deux poèmes en citant le premier hémistiche du poème qu'al-A'ṣā dédia à Hurayra, ce clin d'œil venant, dans les deux cas, après plusieurs références ou allusions au *nasīb* de ce même poème²¹². Il est pourtant non moins incontestable qu'al-A'ṣā a lui-même hérité d'un style et de techniques déjà éprouvés par ses prédécesseurs, parmi lesquels 'Adī b. Zayd qui semble bien l'avoir directement influencé.

On peut se poser la question de savoir pourquoi ces poètes ne se sont pas vus accorder, chez les auteurs, classiques comme modernes, qui ont traité du genre bachique, la place qui semblait devoir leur revenir, celle de véritables précurseurs. La lecture du chapitre du livre de Muḥalhil b. Yamūt sur les plagiats d'Abū Nuwās qui est consacré au genre bachique permet d'apporter un premier élément de réponse²¹³. Le premier cas relevé par Muḥalhil est celui-là même que cite Ibn Qutayba dans l'introduction de son *Livre de la poésie et des poètes* et que j'ai évoqué dans l'introduction de cette étude²¹⁴ : il faut soigner le mal par le mal, en l'occurrence boire une autre coupe de vin pour se remettre de la première. Le deuxième concerne la comparaison du vin au sommeil, le premier s'emparant de l'esprit comme le second des paupières. Le premier des deux vers ci-dessous est un vers que Muḥalhil attribue à al-Uqayṣir (m. 699) et le second est d'Abū Nuwās (mètres *kāmil* et *basīṭ* respectivement)²¹⁵ :

فَسَعَى إِلَيَّ بِكَأْسٍ رَاحَ أَخْذُهَا لِلْعَقْلِ أَخْذُ النَّوْمِ بِالْأَجْفَانِ

Et il vint à moi avec un verre de vin qui s'empare
De votre esprit comme le sommeil de vos paupières.

فَأَرْسَلَتْ مِنْ فَمِ الْإِبْرِيْقِ صَافِيَةً كَأَنَّهَا أَخْذُهَا بِالْعَيْنِ إِغْفَاءُ

Elle versa alors, par la bouche de l'aiguière, un vin pur
Qui s'empare [du buveur] comme de l'œil le sommeil.

Suivent un certain nombre de cas d'emprunts à des poètes omeyyades comme Ḡarīr (m. 728), al-Farazdaq (m. 728) ou Ṭābit Quṭna (m. 728), voire à des poètes plus tardifs encore comme Baššār b. Burd (m. 783)²¹⁶ ; puis un vers, attribuée à un poète appartenant à la tribu des Banī Quṣayr (*wa-qāla ba'du Banī Quṣayr*), où la salive de la

²¹² *Dīwān Abī Nuwās*, éd. E. Wagner, vol. 3, n° 222, vers 11b, p. 255 ; et n° 223, vers 8b, p. 256.

²¹³ Muḥalhil b. Yamūt, *Sariqāt Abī Nuwās*, p. 70-95.

²¹⁴ Voir ci-dessus, p. 1-2. Muḥalhil b. Yamūt, *Sariqāt Abī Nuwās*, p. 70.

²¹⁵ Muḥalhil b. Yamūt, *Sariqāt Abī Nuwās*, p. 71-72.

²¹⁶ Muḥalhil b. Yamūt, *Sariqāt Abī Nuwās*, p. 72-74.

bien-aimée est comparée à un parfum dont le vendeur demande un prix exorbitant (mètre *rağaz* double)²¹⁷ :

كَأَنَّمَا رِيْقَتُهَا بَعْدَ الْكُرَى لَطِيْمَةٌ غَالِي بِهَا مُسْتَأْمُهَا

Sa salive, au sortir du sommeil, [semble imprégnée]
D'un musc mis en vente à un prix exorbitant.

Abū Nuwās employa la même image en l'appliquant au vin qu'on mélange avec de l'eau (mètre *ṭawīl*)²¹⁸ :

شَمَوْلٍ إِذَا شَجَّتْ تَقْوَلُ عَقِيْقَةً تَنَافَسَ فِيهَا السَّوْمُ بَيْنَ تِجَارِ

Un vin frais qui, lorsque mélangé, ressemble à de la cornaline,
Et, dès que mis en vente, est l'objet des surenchères des marchands.

Mais Muhalhil ne cite pas ce vers de 'Abīd b. al-Abrāṣ qui, déjà, employait cette même idée d'un parfum si cher que personne ne peut en payer le prix²¹⁹ :

كَأَنَّ الصَّبَا جَاءَتْ بِرِيحِ لَطِيْمَةٍ مِنْ الْمِسْكِ لَا تُسْطَاغُ بِالثَّمَنِ الْغَالِي

Comme si le vent d'Est était venu chargé du parfum d'une fiole
De musc, si précieuse que personne ne pouvait en payer le prix.

Et il ne mentionne pas non plus celui-ci, qui est l'oeuvre de Rabī'a b. Maqrūm (mètre *kāmil*)²²⁰ :

صَهْبَاءَ صَافِيَةَ الْقَذَى أَغْلَى بِهَا يَسِرُّ كَرِيْمُ الْخِيْمِ غَيْرَ مُبْخَلِّ

Un vin aux reflets roux, pur et sans dépôts, vendu à prix d'or
Par un homme de bien, aux tentes accueillantes, qu'on ne peut soupçonner d'avarice.

L'exemple suivant est un vers d'al-Uqayṣir à nouveau. On y trouve d'abord la comparaison avec l'œil du coq puis, dans le second hémistiche, la formule '*alā wağhi*' (litt. « sur le visage de... ») pour dire « en compagnie de », avec pour complément *nudmān* (des commensaux)²²¹ :

وَكَأْسٍ كَعَيْنِ الدِّيْكِ بِاَكْرَتْ شُرْبَهَا عَلَى وَجْهِ نُدْمَانٍ يَرُوقُ الْمُنَادِمَا

Un verre [d'un vin] comme l'œil du coq, que j'ai bu de bon matin,
En compagnie des plus admirables des commensaux.

Ces deux formules sont également employées par Abū Nuwās dans le vers suivant²²² :

وَكَأْسٍ كَعَيْنِ الدِّيْكِ بِاَتَتْ تَعُنِّي عَلَى وَجْهِ مَعْبُودِ الْجَمَالِ رَخِيْمِ

Une coupe [d'un vin] comme l'œil du coq, à laquelle je bus toute la nuit
En compagnie d'un être d'une divine beauté et tout de douceur.

²¹⁷ Muhalhil b. Yamūt, *Sariqāt Abī Nuwās*, p. 74.

²¹⁸ Muhalhil b. Yamūt, *Sariqāt Abī Nuwās*, p. 74.

²¹⁹ *The Diwāns of 'Abīd Ibn al-Abrāṣ, of Asad, and 'Āmir Ibn at-Ṭufayl, of 'Āmir Ibn Ṣa'ṣa'ab*, n° 15, vers 16, p. 49.

²²⁰ Al-Isfahānī, *Kitāb al-ağānī*, vol. 22, p. 109, avec la variante *ilyāsiyyatun* au lieu de *ṣāfiyatun l-qadā*.

²²¹ Muhalhil b. Yamūt, *Sariqāt Abī Nuwās*, p. 75.

²²² Muhalhil b. Yamūt, *Sariqāt Abī Nuwās*, p. 75.

Comme nous l'avons vu, la comparaison avec l'œil du coq est ancienne. On la trouve déjà dans des vers de 'Adī b. Zayd, al-Mutanahhīl, Abū Du'ayb et al-A'sā. Plus loin, Muhalhil cite ce vers d'Abū al-Hindī qui parle d'un vin qui laisse le plus beau parleur sans voix²²³ :

شَرَابًا يَهْرَبُ الذِّبَانُ عَنْهُ وَيَلْتَعُ حِينَ يَشْرِبُهُ الْفَصِيحُ

Un breuvage qui fait fuir les mouches / et rend aphones
Les plus éloquents, pour peu qu'ils y goûtent.

Abū Nuwās reprend cette même image dans le vers suivant²²⁴ :

تَدَعُ الْفَتَى وَكَأَنَّمَا بِلِسَانِهِ مِنْهَا خَرَسَ

[Un vin] qui laisse le jeune homme comme si
Sa langue avait été frappée de mutisme.

Mais d'autres avant eux l'avaient déjà employée, à commencer par Imru' al-Qays, dans ce vers déjà cité²²⁵ :

وَكَأَنَّ شَارِبَهَا أَصَابَ لِسَانَهُ مَوْمٌ يُخَالِطُ جِسْمَهُ بِسَقَامٍ

La langue de qui en boit semble avoir été frappée
De paralysie ou par quelque maladie s'insinuant dans son corps.

Ces quelques exemples suffisent à montrer que Muhalhil n'a pas cherché, sinon en deux ou trois occasions, à remonter jusqu'à l'origine de telle ou telle image. Mais signalons à sa décharge que tel n'était pas son objectif. La liste des poètes mentionnés par Muhalhil n'en reste pas moins révélatrice de ce manque de « profondeur historique ». Les poètes préislamiques ou *muḥadram*-s sont rares. Muhalhil cite des vers d'al-Ḥansā' et de deux poètes de Huḍayl, Abū Kabīr et Abū Ḥirāš, sans contenu proprement bachique²²⁶. Al-A'sā est cité à plusieurs reprises, tout comme Ḥassān b. Ṭābit²²⁷. Seuls trois poètes préislamiques ont droit de cité : Imru' al-Qays, Qays b. al-Ḥatīm et 'Adī b. Zayd²²⁸. Qui plus est, ce dernier, au contraire d'al-A'sā, de Ḥassān et de poètes d'époque omeyyade comme al-Aḥṭal et al-Uqayšir, n'est mentionné que pour un plagiat concernant une description du trépied qui soutient la marmite (*atfiyā'*, *atfiyya* ou *itfiyya* pl. *atāfīn* et *atāfī*) et qui n'a donc rien de bachique, sinon le contexte. Autant dire que la place qui est accordée à 'Adī est extrêmement marginale. Pour le reste, ce sont les prédécesseurs immédiats d'Abū Nuwās qui se taillent la part du lion, Abū Tammām et Abū al-Hindī notamment, cités à six et cinq reprises respectivement.

L'examen d'autres ouvrages ou parties d'ouvrages consacrés à la poésie bachique, tant classiques que modernes, confirme cette impression que les poètes du VI^e siècle sont en général mentionnés à la va-vite et que le rôle précurseur des poètes d'al-Ḥīra dans la genèse du genre, pour peu qu'il en soit question, n'est évoqué que de manière allusive. De là à penser que des ouvrages comme celui de Muhalhil

²²³ Muhalhil b. Yamūt, *Sariqāt Abī Nuwās*, p. 77.

²²⁴ Muhalhil b. Yamūt, *Sariqāt Abī Nuwās*, p. 77.

²²⁵ Voir ci-dessus, p. 24 et note 133 ; *Dīwān Imri' al-Qays*, n° 15, vers 9, p. 115.

²²⁶ Muhalhil b. Yamūt, *Sariqāt Abī Nuwās*, p. 78 (al-Ḥansā'), p. 84 (Abū Kabīr) et p. 85 (Abū Ḥirāš).

²²⁷ Muhalhil b. Yamūt, *Sariqāt Abī Nuwās*, pp. 70, 87, 89 et 93 (al-A'sā) ; et pp. 79 et 90 (Ḥassān).

²²⁸ Muhalhil b. Yamūt, *Sariqāt Abī Nuwās*, p. 90 (Imru' al-Qays) ; p. 87 (Qays b. al-Ḥatīm) ; et p. 86 ('Adī b. Zayd).

auraient eu une influence sur l'histoire d'un genre, le genre bachique en l'occurrence, il n'y a qu'un pas. La lecture du chapitre consacré aux plagiats bachiques laisse en effet à penser qu'Abū Nuwās aurait surtout plagié des poètes tardifs qui lui étaient de peu antérieurs, ce qui ne paraît pas correspondre à la réalité. L'anecdote sur l'apprentissage d'Abū Nuwās est bien connue. Son maître, le grand transmetteur (*rāwīya*) Ḥalaf al-Aḥmar, à qui il avait fait part de son désir de devenir poète, lui enjoignit d'abord de mémoriser mille *qaṣīda*-s anciennes. Ceci fait, Abū Nuwās se présenta devant son maître devant qui il déclama les mille poèmes. Satisfait, ce dernier lui demanda alors de ne revenir le voir qu'après les avoir tous oubliés. Ce n'est qu'alors que l'apprenti fut déclaré apte à l'exercice du métier de poète. Bien entendu, il est fort peu probable qu'Abū Nuwās ait réellement oublié tous les vers appris, comme en témoigne notamment le plagiat manifeste d'un hémistiche de Zuhayr b. Abī Sulmā dont j'ai fait état plus haut²²⁹. Quoi qu'il en soit, cette anecdote, pour peu qu'elle soit véridique, montre qu'Abū Nuwās a reçu une formation poétique on ne peut plus traditionnelle, basée sur la mémorisation de poèmes anciens, ce qui explique pourquoi il reste, en dépit de sa volonté affichée de rompre radicalement avec les Anciens, très influencé par leur style, comme cette étude sur le style bachique a permis de le montrer.

Quant à l'influence des poètes d'al-Ḥīra sur la tradition poétique arabe classique, elle ne se limite pas au style bachique. Ces poètes ont aussi, semble-t-il, joué un rôle important dans la popularisation de mètres comme le *ḥafīf*, le *ramal* et tout un ensemble de mètres courts²³⁰ ; et dans la genèse de la grande *qaṣīda* à visée panégyrique. D'après Jacobi, qui tente d'éclairer la genèse du genre, « la comparaison de textes censés avoir été composés durant la première moitié du VI^e siècle donne l'impression que les poètes s'essayaient [alors] à différentes séquences, certaines restées sans équivalent [...]. Il apparaît aussi que la séquence *nasīb-raḥīl* est déjà largement acceptée, alors qu'il n'existe pas de consensus en ce qui concerne la partie finale de la *qaṣīda* ²³¹ ». A la fin du VI^e siècle, la structure tripartite semble au contraire s'être généralisée et les transitions entre parties paraissent plus cohérentes. Pour étayer sa démonstration, Jacobi choisit trois poèmes jugés représentatifs des différentes phases de cette évolution. Il se trouve, et ce n'est peut-être pas un hasard, que les poèmes choisis ont été composés par des poètes ayant fréquenté la cour d'al-Ḥīra, soit, par ordre chronologique, 'Abīd b. al-Abrāṣ, al-Musayyab b. 'Alas et al-Nābiḡa al-Ḍubayānī. Quoi qu'il en soit de la validité de la thèse de Jacobi, fort séduisante mais malheureusement peu en accord avec les faits et leur chronologie, le rôle joué par ces poètes dans la genèse de la grande *qaṣīda* polythématique et dans sa définition canonique par Ibn Qutayba paraît indéniable. Hamori montre pour sa part, dans son livre sur les panégyriques qu'al-Mutanabbi (m. 970) dédia au prince hamdanide d'Alep, Sayf al-Dawla, que le poète s'est à l'évidence inspiré, dans plusieurs de ses œuvres, d'un poème d'al-Nābiḡa al-Ḍubayānī²³². Ces exemples témoignent de l'importance de ce que Grünebaum appelait « l'école d'al-Ḥīra²³³ ». Frolov soulignait pour sa part, dans une étude consacrée à la seule métrique, l'apparente continuité entre les « poètes d'al-Ḥīra » avant l'islam, les poètes dits « *ḥijāziens* » d'époque omeyyade, avec 'Umar b. Rabī'a comme chef de file, et la plupart des poètes de cour d'époque abbasside, d'Abū Tammām à al-Buḥturī, en

²²⁹ Voir ci-dessus, p. 26-27.

²³⁰ Voir B. Paoli, *De la théorie à l'usage*, chapitre 5.

²³¹ R. Jacobi, « The Origins of the *Qaṣīda* Form », p. 23.

²³² A. Hamori, *The Composition of Mutanabbi's Panegyrics to Sayf al-Dawla*, p. 76-81.

²³³ G. von Grünebaum, « Pre-Islamic Poetry ».

passant par Abū Nuwās, Muṭīf b. Iyās ou encore Abū al-Šamaqmaq, représentants du « type de Ḥīra », par opposition aux types « bédouin » et « classique²³⁴ ». Enfin, j'avais moi-même fait observer que les poètes issus de tribus d'Arabie orientale (Bakr, Taḡlib, 'Abd al-Qays), et notamment ceux qui n'avaient vraisemblablement pas été en contact direct avec al-Ḥīra, étaient eux aussi du type « de Ḥīra », suggérant par là que ce dernier devait peut-être beaucoup à ces poètes d'Arabie orientale qui sont les plus anciens poètes arabes dont la poésie ait été conservée dans des proportions significatives. En poussant plus loin encore la spéculation, il est possible d'imaginer que le style poétique qui se développa à al-Ḥīra durant la seconde moitié du VI^e siècle soit, d'une certaine manière, la « synthèse » entre une tradition originaire d'Arabie orientale et des éléments non arabes, iraniens, byzantins ou autres, qui restent, malheureusement, en l'absence de sources exploitables, difficiles à identifier de manière sûre.

REFERENCES DES OUVRAGES CITES

1. Œuvres poétiques

- Dīwān Abī al-Hindī wa-ahbāri-hi*, éd. 'A. al-Ġabbūrī, Bagdad, Maktabat al-Andalus, 1970.
Dīwān Abī Nuwās, éd. A.'A. al-Ġazzālī, Le Caire, Maṭba'at Miṣr, 1953.
Dīwān Abī Nuwās, éd. E. Wagner, Stuttgart, Franz Steiner, 1988.
Dīwān 'Adī b. Zayd al-'Ibādī, éd. M.Ġ. al-Mu'ība, Bagdad, Ministère de la culture, 1965.
Dīwān 'Alqama al-Fahl, éd. L. al-Šaqqāl & D. al-Ḥaṭīb, revue par F. Qabāwa, Alep, Dār al-kitāb al-'arabī, 1969.
Dīwān 'Antara, éd. K. al-Bustānī, Beyrouth, Dār ṣādir, s.d.
Dīwān al-'Ašū al-Kabīr, éd. M. Ḥusayn, Dār al-ādāb bi-l-ġamāmīza, s.l., s.d.
Dīwān Baššār b. Burd, éd. M. Al-Ṭāhir b. 'Ašūr, Le Caire, Maṭba'at laḡnat al-ta'lif wa-l-tarġama wa-l-našr, 1950.
Dīwān Bišr b. Abī Ḥazim, éd. 'I. Ḥasan, Damas, Ministère de la Culture, 1960.
Dīwān Dī al-Rumma, éd. 'A. Abū Šaliḥ, Damas, Maġma' al-luġa al-'arabiyya, 1973.
Dīwān al-Farazdaq, éd. M. Ṭarād, Beyrouth, Dār al-kitāb al-'arabī, 1992.
Dīwān Fityān al-Sāġūrī, éd. A. al-Ġundī, Damas, Maġma' al-luġa al-'arabiyya, 1976.
Dīwān Ġarīr, éd. N. Ṭaha, Le Caire, Dār al-Ma'ārif, 1969.
Dīwān Ibn al-Rūmī, éd. Ḥ. Naššār, Le Caire, Dār al-kutub, 1973-1981.
Dīwān Imri' al-Qays, éd. M.A. Ibrāhīm, Le Caire, Dār al-ma'ārif, 1958.
Dīwān Kušāġim (Maḥmūd b. al-Ḥusayn), éd. M. Ṭarād, Beyrouth, Dār Ṣādir, 1997.
Dīwān al-Muraqqiṣayn, éd. K. Ṣādir, Beyrouth, Dār Ṣādir, 1998.
Dīwān al-Nābiġa al-Dubyanī, éd. M.A. Ibrāhīm, Le Caire, Dār al-ma'ārif, 1985.
Dīwān al-Nābiġa al-Ġa'dī, éd. 'Alī b. 'Abd Allāh Āl Ṭānī, Beyrouth, Al-maktab al-islāmī li-l-ṭibā'a wa-l-našr, 1964.
Dīwān al-Qattāl al-Kilābī, éd. I. 'Abbās, Beyrouth, Dār al-taqāfa, 1961.
Dīwān Rabī'a b. Maqrūm al-Ḍabbī, éd. T. Ḥarfūš, Beyrouth, Dār ṣādir, 1999.
Dīwān Salāma b. Ġandal, éd. F. Qabāwa, Damas, Dār al-kutub al-'ilmiyya, 1968.
Dīwān al-Šammāḥ b. Dirār al-Dubyanī, éd. Š. Al-Hādī, Le Caire, Dār al-ma'ārif, 1968.
Dīwān al-Ṭufayl al-Ġanawī, éd. M.'A. Aḥmad, Beyrouth, Dār al-kitāb al-ġadīd, 1968.
Dīwān šī'r al-Mutalammis al-dub'a'ī, éd. Ḥ.K. al-Šīrafī, s.l., Ġāmi'at al-duwal al-'arabiyya, 1970.
Dīwān šī'r al-Mutaqqib al-'Abdī, éd. Ḥ.K. al-Šayrafī, Le Caire, Ġāmi'at al-duwal al-'arabiyya, 1971.
Furayġāt, 'A. al-, *Al-šū'arā' al-ġāhiliyyūn al-awā'il*, Beyrouth, Dār al-Mašriq, 1994.

²³⁴ D. Frolov, *Classical Arabic Verse*, p. 230-244.

- Geyer, R., *Kitāb al-ṣubḥ al-munīr, Gedichte von Abū Baṣīr Maimūn b. Qays al-A'shā nebst sammlungen von stücken anderer dichter des gleichen beinamens und von al-Musayyab Ibn 'Alas*, Londres, Luzac, 1928.
- Grünebaum, G. von, « Abū Du'ād al-Iyādī : Collection of Fragments », *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, n° LI (1948-52), p. 93-105 & 249-82 ; trad. Arabe (G. fon Grunabawm), *Dirāsāt fī al-adab al-'arabī*, éd. M.Y. Nağm, Beyrouth, Dār maktabat al-ḥayāt, 1959, p. 243-353.
- Ğurğānī, 'Abd al-Qāhir al-, *Al-ṭarā'if al-adabiyya*, éd. 'A. al-Maymanī, Le Caire, Maṭba'at lağnat al-ta'līf wa-l-tarğama wa-l-naşr, 1937.
- Ibn al-Anbārī, Abū Bakr Muḥammad b. al-Qāsim, *Şarḥ al-qaşā'id al-sab' al-tiwāl al-ğābiliyyāt*, éd. 'A. M. Hārūn, Dār al-ma'ārif, Le Caire, 1964.
- Ibn Maymūn, *Muntabā al-ṭalab min aş'ār al-'arab*, éd. M.N. Ṭurayfī, Beyrouth, Dār şādir, 1999.
- La Bānat So'ād, poème de Ka'b ben Zohaīr*, éd. et trad. française R. Basset, Alger, Adolphe Jourdan, 1910.
- Le dīwān d'al-Ḥallāj, essai de reconstitution*, édition et traduction L. Massignon, extrait du *Journal Asiatique* (janvier-mars 1931), Paris, Geuthner, 1931.
- Mawsū'a al-şī'riyya (al-)*, CD-Rom, Abou Dhabi, Al-mağma' al-ṭaqāfī, 2003.
- Mufaḍḍal al-Ḍabbī (al-), *Al-mufaḍḍaliyyāt*, éd. A.M. Şakir & 'A.M. Hārūn, Le Caire, Dār al-ma'ārif, 1976.
- Şarḥ dīwān Abī Mihğān al-Ṭaqafī (ta'līf Abī Hilāl al-'Askarī)*, éd. Y. 'Abd al-Wahhāb, Le Caire, Maktabat al-Qur'ān, s.d
- Şarḥ dīwān Abī Nuwās*, éd. I. Al-Ḥāwī, Beyrouth, Dār al-kitāb al-lubnānī / Dār al-kitāb al-'ālamī, 1987, 2 vol.
- Şarḥ dīwān 'Antara (li-l-Ḥaṭīb al-Tibrizī)*, éd. M. Ṭarād, Beyrouth, Dār al-kitāb al-'arabī, 1992.
- Şarḥ dīwān Hassān b. Ṭābit*, éd. 'A. al-Barqūqī, Le Caire, Al-maṭba'a al-raḥmāniyya, 1929.
- Şarḥ dīwān Labīd b. Rabī'a al-'Āmirī*, éd. I. 'Abbās, Kuwait, Wizārat al-irşād wa-l-anbā', 1962.
- Şarḥ dīwān Ṭarafa b. al-'Abd*, éd. S. al-Ḍināwī, Beyrouth, Dār al-kitāb al-'arabī, 1994.
- Şarḥ dīwān 'Umar b. Abī Rabī'a*, éd. M. Fáyiz, Beyrouth, Dār al-kitāb al-'arabī, 1992.
- Şarḥ dīwān Zubayr b. Abī Sulmā (şan'at Abī al-'Abbās Ṭa'lab)*, éd. F. Qabāwa, Beyrouth, Dār al-Āfāq al-ğadīda, 1982.
- Şi'r 'Amr b. Ma'dikarib al-Zubaydī*, éd. M. al-Ṭarābişī, Damas, Mağma' al-luğa al-'arabiyya, 1985.
- Şi'r al-Aḥṭal şan'at al-Sukkarī*, éd. F. Qabāwa, Beyrouth, Dār al-Āfāq al-ğadīda, 1971.
- Şi'r al-Kumayt b. Zayd al-Asadī*, éd. D. Sallūm, Bagdad, Maktabat al-Andalus, 1969.
- Şi'r al-Namir b. Tawlab*, éd. N.Ḥ. al-Qaysī, Bagdad, Maṭba'at al-ma'ārif,
- Şi'r Qays b. Al-Hidādiyya*, éd. Ḥ.Ş. al-Ḍāmin, dans *Al-mawrid*, n° 8/2 (1979), p. 203-220.
- Sukkarī (al-), *Şarḥ aş'ār al-ḥudāliyyīn*, éd. M. Abū al-Wafā', Le Caire, Dār al-kutub, 1945-1950.
- The Dīwāns of 'Abīd Ibn al-Abras, of Asad, and 'Āmir Ibn aṭ-Ṭufayl, of 'Āmir Ibn Şa'sa'ah*, éd. et trad. anglaise C. Lyall, Londres, Luzac, 1913.
- The Poems of 'Amr son of Qami'ah*, éd. C. Lyall, Cambridge, Cambridge University Press, 1919.
- 'Ubayd, A.M., *Şu'arā' ġābiliyyūn*, Beyrouth, Dār al-intişār al-'arabī, 2001.

2. Autres ouvrages

- 'Abd al-Ġanī, 'A., *Tārīḥ al-Ḥīra*, Damas, Dār Kinān, 1993.
- Āmidī, al-, *Al-mu'talif wa-l-muḥtalif*, éd. 'A.A. Farağ, le Caire, Dār iḥyā' al-turāt al-'arabī, 1961.
- 'Ārif, 'A. (al-), « Al-alfāz al-mu'arraba wa-l-daḥīla fī şi'r 'Adī b. Zayd al-'Ibādī », *Al-Dar'iyya*, n° 30-31 (2005), p. 267-343.
- Bakrī, al-, *Mu'ğam mā -sta'ğam min 'asmā' al-bilād wa-l-mawāḍi'*, éd. M. al-Saqā, Le Caire, Maṭba'at lağnat al-ta'līf wa-l-tarğama wa-l-naşr, 1945-1951.
- Bencheikh, J.E., « *hamriyya* », *Encyclopédie de l'Islam* (2^e éd.), vol. III, p. 1031-1041.
- Bencheikh, J.E., « Poésies bachiques d'Abū Nuwās. Thèmes et personnages », *Bulletin d'Etudes Orientales*, n° XVIII (1963-1964), p.7-84.

- Blachère, R., *Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du XV^e siècle de J.-C.*, Paris, Adrien Maisonneuve, 1952-1966, 3 vol.
- Cheikho, L., *Al-naṣrāniyya wa-ādābu-hā bayna ‘Arab al-ġābiliyya*, Beyrouth, Imprimerie catholique, 1912-1923.
- Ferga, H., « Aux origines de la poésie bachique arabe », *Bulletin d’Etudes Orientales*, n° 56 (2004-2005), p.107-126.
- Frolov, D., « Notes on the history of ‘Arūd in al-Andalus », *Anaquel de estudios arabes*, n° VI (1995), p. 87-110.
- Frolov, D. *Classical Arabic Verse. History and Theory of ‘Arūd*, Leiden, Brill, 2000.
- Grünebaum, G. von, « Pre-Islamic Poetry », *The Moslem World*, n° 32 (1942), p. 147-153.
- Ġumaḥī, Ibn Sallām al-, *Ṭabaqāt fuḥūl al-ṣu‘arā’*, éd. M.M. Šākir, Le Caire, Maṭba‘at al-Midanī, s.d.
- Hamori, A., *The Composition of Mutanabbī’s Panegyrics to Sayf al-Dawla*, Leiden, Brill, 1992.
- Harb, F., « Wine Poetry (*Khamriyyāt*) », dans J. Ashtyani & alii., *Abbasid Belles-Lettres*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 219-234.
- Héchaimé, P., *Louis Cheikho et son livre « le christianisme et la littérature arabe chrétienne en Arabie avant l’islam »*, Beyrouth, Dar el-Machreq, 1967.
- Ibn Abī al-Dunyā, *Al-iṣrāf fī manāzil al-aṣrāf*, éd. N.‘A. Ḥalaf, Le Caire, Maktabat al-ruṣd, 1990.
- Ibn Ḥabīb, *Kitāb al-muḥabbar*, éd. I. Lichtenstaedter, Hyderābād, 1942.
- Ibn Qutayba, *Introduction au livre de la poésie et des poètes*, éd. et trad. M. Gaudefroy-Demombynes, Paris, Les Belles Lettres, 1947.
- Ibn Qutayba, *Kitāb al-‘aṣriba*, Le Caire, Dār al-ḥadīth, 1982.
- Ibn Qutayba, *Kitāb al-ma‘ānī al-kabīr*, s.éd., Hyderabad, Dā’irat al-ma‘ārif al-‘uṭmāniyya, 1949.
- Iṣfahānī, Abū al-Faraġ al-, *Kitāb al-aġānī*, éd. S. Ġābir & ‘A.A. Muḥannā, Beyrouth, Dār al-kutub al-‘ilmiyya, 1992.
- Jacobi, R., « The Origins of the *Qaṣīda* Form », dans *Shackle, C. & S. Sperl* (éds.), *Qaṣīda Poetry in Islamic Asia and Africa*, Leyde, Brill, 1996, vol.1, p. 21-34.
- Kennedy, P.F., *The Wine Song in Classical Arabic Poetry*, Oxford, Clarendon Press, 1997.
- Larcher, P., « Dis adieu donc à Hourayra. Traduction du poème an *lām* d’al-A‘šā Maymūn avec une introduction et des notes », *Annales islamologiques*, n° 35 (2001), p. 181-191.
- Muhalhil b. Yamūt, *Sariqāt Abī Nuwās*, éd. M.M. Harrāra, Le Caire, Dār al-fikr al-‘arabī, s.d.
- Paoli, B., « Les notions de *ṭablī‘* et de *ramal* en métrique arabe », *Langues et Littératures du Monde Arabe*, n° 6 (2007).
- Paoli, B., *De la théorie à l’usage. Essai de reconstitution du système de la métrique arabe ancienne*, Damas, Institut français du Proche-Orient, 2008.
- Prémare, A.-L. de, *Les fondations de l’islam. Entre écriture et histoire*, Paris, Seuil, 2002.
- Schmidt, J.-J., *Les Mou‘allaqāt. Poésie arabe pré-islamique*, Paris, Seghers, 1978.
- Shahid, I., « al-Ḥīra », *Encyclopédie de l’Islam* (2^e éd.), vol. III, p. 479.
- Siġistānī, al-, *Kitāb fuḥūlat al-ṣu‘arā’*, éd. Ch. Torrey, Beyrouth, Dār al-kitāb al-ġadīd, 1980.
- Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, vol. 2, Paris, Imprimerie royale, 1826
- Tardieu, M., « L’arrivée des manichéens à al-Ḥīra », dans Canivet & Rey-Coquais (éds.), *La Syrie de Byzance à l’Islam (VII^e-VIII^e siècles)*, Damas, Institut Français, 1992, p. 15-24.
- Toelle, H. & K. Zakharia, *A la découverte de la littérature arabe*, Paris, Flammarion, 2003.
- Tritton, A.S., « *Zunnār* », *Encyclopédie de l’Islam* (2^e éd.), vol. XI, p. 571-572.
- Yāqūt al-Ḥamawī, *Kitāb al-buldān*, éd. F.‘A. al-Ġundī, Beyrouth, Dār al-kutub al-‘ilmiyya, s.d.